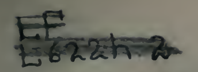


HISOIRE D'ESTEVANILLE GONZALEZ

TOME I.

PREMIERE PARTIE.



HISTOIRE D'ESTEVANILLE GONZALEZ,

SURNOMMÉ

LE GARÇON DE BONNE HUMEUR,

TIRÉE DE L'ESPAGNOL.

Par Monsieur LE SAGE.

TOME I. PREMIERE PARTIE.

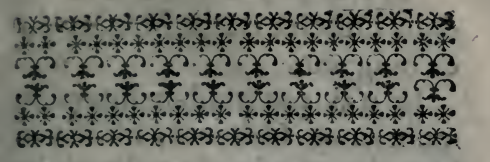


A PARIS;

Chez PRAULT Pere, Quay de Gêvres, au Paradis.

M. DCC. XLI.

Avec Approbation & Privilege du Roy.



AVANT-PROPOS.

VOICI un nouvel Avanturier Eſpagnol que je préſente aux François. J'eſpere qu'ils voudront bien agréer ce préſent, & qu'ils ne me ſçauront pas mauvais gré de leur faire connoître le Seigneur ESTEVANILLE GONZALEZ, ſurnommé LE GARÇON DE BONNE HUMEUR. Il écrivit lui-même & publia ſon Hiſtoire à Anvers [illegible] ſix cens quarante-ſix. Il la dédia au Duc d'Amalfi alors General des Armées de Sa Majeſté Catholique dans les Pays-Bas ; & il paroît par ſon Epître dédicatoire qu'il

étoit Officier de la Maiſon de ce Seigneur.

Je n'ai pas traduit litteralement mon Original, où il y a bien des choſes dont le génie François ne s'accommoderoit pas. Je les ai ſupprimées & remplacées en même tems par d'autres que j'ai tirées tant de mon propre fond, que de pluſieurs Auteurs Caſtillans. J'ai pris, par exemple, du Livre intitulé: *Relaciones de la Vida del Eſcudero Marcos de Obregon*, pluſieurs Avantures que j'ai jugé propres à faire honneur au Héros dont je donne ici l'Hiſtoire & qui, je crois, ne réjoüiront pas moins les Lecteurs François, qu'elles ont diverti les Eſpagnols.

Au reſte, cet Ouvrage ne doit pas être agréable par la nouveauté ſeulement; ce n'eſt point un tiſſu de fictions en pure perte

pour les mœurs ; on y trouve des caracteres & des leçons de morale cachées ſous des images riantes. Enfin il eſt parſemé de traits gais & de cenſures vives dont toutes les Nations peuvent profiter.



TABLE
DES CHAPITRES
contenus en cette premiere Partie.

LIVRE PREMIER.

CHAP. I. *QUels furent les Parens d'Estevanille, & quelle éducation ils lui donnerent,* Page 1

CHAP. II. *Estevanille prend la résolution de quitter la Chirurgie, & d'aller à Salamanque achever ses Etudes.* 20

CHAP. III. *Il arrive heureusement à Salamanque ; se met chez un Maître de Pension qui le fait recevoir en troisiéme à l'Université,* 28

Dans quel union ils vécurent ensemble, & comment ils se séparerent, 272
CHAP. II. *Estevanille rencontre à trois milles de Pise deux Genevois qui vont à Florence. Il se met de leur compagnie, & par curiosité, va voir avec eux un fameux Négromancien,* 281
CHAP. III. *De l'arrivée d'Estevanille à Florence; quel emploi lui fut proposé, & quel service il rendit à Don Christoval,* 198
CHAP. IV. *Quelle fut la fin de cette avanture; des allarmes qu'eut Estevanille, & de son départ de Florence avec D. Christoval,* 320
CHAP. V. *Ils s'embarquent à Livorne & vont à Barcelone, d'où ils se rendent à Saragosse. Mariage de D. Christoval; suites de ce mariage,* 327
CHAP. VI. *Don Christoval &*

Gonzalez ſe rendent au Château de Rodenas ; De quelle façon l'Evêque d'Albarazin les y reçut, 344
CHAP. VII. *Gonzalez part du Château de Rodenas pour retourner à Saragoſſe ; il s'égare en chemin, & couche dans un Hermitage*, 347
CHAP. VIII. *Hiſtoire du Solitaire*, 357
CHAP. IX. *Eſtevanille prend congé de l'Hermite & ſe rend à Saragoſſe, d'où il retourne à Rodenas chargé d'une heureuſe nouvelle pour D. Chriſtoval. Suites de cette nouvelle*, 419

Fin de la Table des Chapitres.

HISTOIRE



HISTOIRE D'ESTEVANILLE GONZALEZ.

LIVRE PREMIER.

CHAPITRE PREMIER.

Quels furent les Parens d'Estevanille, & quelle éducation ils lui donnerent.



NE craignez pas, Lecteur, mon ami, qu'à l'exemple de Stace, qui débute dans sa Thébaïde, par le ravissement d'Europe, lequel fut la premiere cause de la Fondation de Thé-

bes, je commence l'Hiſtoire de ma vie par vous apprendre quels étoient mes Ayeux dans le tems du Roi Pelage. Je ne prendrai pas les choſes de ſi loin ; je ſerois même aſſez embarraſſé, s'il me falloit parler de mes deux Grands-Peres, dont je n'ai jamais eu qu'une connoiſſance très-confuſe. Pour mon Pere & ma Mere, je les ai parfaitement connus ; & je vous dirai, qu'ils ſe mêloient tous deux de métiers bien differens. Ma Mere ne s'occupoit qu'à mettre les hommes au monde, & mon Pere, qu'à les en ôter. Je ſuis donc, comme Socrate, fils d'une Sage-femme ; & le Seigneur Eſtevan Gonzalez, mon Pere, étoit un vénérable Docteur en Médecine.

Après avoir pris le Bonnet dans l'Univerſité d'Alcala, il choiſit la Ville de Murcie pour

le lieu de ſa réſidence ; & il y alla faire ſes eſſais, qui furent ſi heureux, qu'il devint en moins de deux années le Médecin à la mode, quoique ſa pratique ne fût pas nouvelle, car il ſuivoit en aveugle, les regles des Anciens. Auſſi, quand ſes malades mouroient entre ſes mains, ce qui n'arrivoit que trop ſouvent, il diſoit que ce n'étoit point ſa faute. Un jour il fut appellé à un accouchement difficile, où ma Mere opéra ſous ſes yeux d'une maniére ſi adroite, qu'il en fut enchanté. Elle étoit encore jeune & jolie ; il l'épouſa, & je devins le premier fruit de leur mariage. Trois ans après ils eurent une fille, qui fut tenuë ſur les Fonts de Baptême par un Gentilhomme des environs de Murcie, & par une Dame qu'il aimoit ; & on la nomma *Ineſille*,

nom qu'elle a rendu très-fameux, ainſi que vous le verrez dans la ſuite.

Comme les femmes de Médecins meurent ordinairement avant leurs maris, mon Pere perdit la ſienne avant que j'euſſe atteint ma neuviéme année. Il me mit en penſion chez le plus habile Maître d'Ecole qu'il y eût dans la Ville, & ce Maître m'enſeigna les Principes de la Langue Latine. J'étois déja capable d'entrer en Troiſiéme à l'Univerſité de Salamanque, où l'on parloit de m'envoyer achever mes Etudes, lorſque mon Pere étant tombé malade, ſe traita lui-même, ſuivant les Préceptes d'Hippocrate, & nous laiſſa bientôt orphelins ma ſœur & moi. On nous donna pour Tuteur Maître Damien Carniçero mon Parain, frere de ma

Mere, & le plus fameux Chirurgien de Murcie.

Mon Oncle s'imaginant que je ferois mieux d'embrasser sa Profession, que celle de mon Pere, qui tout accredité qu'il avoit été, n'étoit pas mort riche, me fit quitter mon Maître d'Ecole, & me prit chez lui en apprentissage. On m'obligea d'abord comme on fait tous les Apprentifs, à balayer la Boutique, à tirer de l'eau du puits, à laver le linge à barbe, & à faire chauffer les fers pour friser & redresser les moustaches. J'entrois alors dans ma quatorziéme année. J'étois un éveillé, un gaillard : ce qui me fit surnommer *le Garçon de bonne humeur.*

Au bout de deux mois, on m'apprit à manier le rasoir ; &, pour mon coup d'essai, le hazard me livra un Pauvre

mendiant, qui ſe préſenta pour être écorché par charité. Mon Oncle & ſon *Frater* venoient de ſortir ; ſi bien, que j'étois ſeul dans la Boutique. Je fis aſſeoir le miſérable ſur une vieille eſcabelle réſervée à ces ſortes de gens ; je lui paſſai autour du cou un torchon plus noir que la cheminée : après quoi je lui ſavonnai ſi rudement les jouës, le nez, la bouche & les yeux, que je lui fis faire toutes les grimaces d'un vieux Singe qui ſe voit tourmenté par ſon Maître.

Ce fut bien une autre affaire, lorſque je vins à me ſervir du raſoir, qui, par malheur pour la peau du patient, ſe trouva ſi mauvais, qu'il enlevoit plûtôt la chair que la barbe : Mon petit Seigneur, s'écria le malheureux, ne pouvant plus réſiſter au mal que je lui faiſois ; dites-moi,

je vous prie, ſi vous me raſez, ou ſi vous m'écorchez ? Je fais l'un & l'autre, mon ami, lui répondis-je ; vous avez la barbe ſi épaiſſe & ſi rude, qu'il n'y a pas moyen de vous raſer ſans vous couper. Dans le tems que j'achevois une ſi belle beſogne, mon Parain revint au logis. Dès qu'il apperçut la face de ce pauvre Chrétien, toute balafrée, il eut envie de rire ; néanmoins il garda ſon ſérieux, & lui donna quelques piéces de menuë monnoye, pour le conſoler d'avoir paſſé par mes mains. Apparemment que ce gueux eut ſoin d'informer tous ſes camarades de ma façon de raſer : car depuis ce jour-là aucun Mendiant ne vint à notre Boutique.

Cependant mon Oncle me gronda, & me défendit de raſer juſqu'à nouvel ordre, pour me

punir de m'en être ſi mal acquitté. Mais comme on ne m'avoit pas interdit les ciſeaux, ainſi que le raſoir, on me permit un matin de faire les cheveux & les ſourcils à certain Ecolier qui vint au logis pour cet effet. C'étoit le fils d'un Marchand de Drap. Mon Parain voulut être preſent, pour avoir l'œil ſur moi, & m'obliger par ſa préſence, à faire les choſes avec plus d'attention. Je m'y pris aſſez bien au commencement ; je coupois les cheveux du jeune homme par étages, & tout alloit le mieux du monde, lorſqu'oubliant qu'il avoit des oreilles ſous ſes cheveux, je lui en emportai la moitié d'une d'un coup de ciſeaux. Il fit un grand cri, & mon Oncle n'en ſçut pas ſi-tôt la cauſe, qu'il me donna vingt gourmades, &

pour le moins autant de coups de pieds. Après cette petite correction, que je méritois bien, il pansa le blessé, & le mena luimême à son pere, auquel il représenta que c'étoit un coup d'étourdi, dont il m'avoit puni de maniere qu'il m'avoit laissé à demi mort dans sa Boutique. Le Marchand faisant refléxion que le mal étoit sans reméde, se paya de ce que mon oncle lui dit, & me pardonna.

Je n'en fus pas quitte pour les coups que Maître Damien m'avoit donnés ; il joignit à la défense de raser, celle de couper les cheveux, & de faire aucun acte Chirurgique, sous peine des étriviéres ; de sorte qu'il fallut m'en tenir à mes premieres fonctions. Mais l'enchaînement des causes secondes fut tel, que je ne pus m'empêcher d'y

contrevenir. Une après-dînée que j'étois ſeul avec mon Parain, il entra un homme de la hauteur de ſix à ſept pieds, & qui avoit un air de mauvais garçon : auſſi étoit-ce un *Valiente*. Ce Ferragus étoit déja dans la Boutique, que le bout de ſa rapiére étoit encore dans la ruë. Il avoit les cheveux nattés, avec un chapeau retapé, & ſurmonté d'un vieux plumet feüille morte ; & les deux crocs de ſa mouſtache, s'étendoient des deux côtés juſqu'aux tempes.

Je ne pus l'enviſager ſans frémir : Maître Damien, dit-il à mon Oncle, redreſſez, je vous prie, ma mouſtache. Auſſi-tôt mon Parain m'ordonna de faire chauffer les Fers. Quand ils furent chauds, il fit aſſeoir le brave dans un fauteüil, & lui rajuſta une de ſes vigotes. Il ſe diſpo-

ſoit à en faire autant à l'autre, qu'il avoit déja abaiſſée pour la peigner, lorſqu'entendant du bruit dans la ruë, il ouvrit la porte de ſa Boutique, pour obſerver ce que c'étoit. Il vit des gens qui ſe préparoient à ſe battre, & reconnut parmi eux un de ſes meilleurs amis. A cette vûë, il ne fut point maître de lui. Il courut au ſecours de ſon ami, laiſſant le ſpadaſſin dans l'état où il étoit, c'eſt-à-dire, un croc de mouſtache en haut, & l'autre en bas.

La querelle dura ſi long-tems, que le Brave, las d'attendre mon Oncle, qui ne revenoit point, ſe tourna de mon côté, en me diſant : Petit garçon, mon ami, n'es-tu pas aſſez habile pour achever ce que ton Maître a commencé ? Je fus piqué de la queſtion, & m'imaginant que je

ne pouvois, ſans me deshonorer, répondre que non ; j'eus l'effronterie de répondre qu'oüi. Je fis plus ; pour lui prouver que je ne me vantois pas à faux d'avoir le talent de ſçavoir mettre la derniere main à une mouſtache, je tirai du feu un nouveau Fer qui étoit tout rouge, & l'appliquant ſous le nez du ſpadaſſin, je lui brûlai la lévre ſupérieure, avec une partie de la vigote que j'avois ſi témérairement entrepris de redreſſer. Il pouſſa dans le moment un cri, qui ébranla toute la maiſon ; & ſe levant en fureur : Fils de cent Boucs, me dit-il, me prens-tu pour un ſaint Laurent ? En même tems il tira ſon effroyable épée, pour me la paſſer au travers du corps ; mais avant qu'il pût executer ſon deſſein, le fils de mon Pere enfila la porte,

& détala si prestement, qu'en moins d'une minute il se trouva au bout de la Ville, tant il est vrai que fuir est encore bien autre chose que courir.

Je me sauvai chez un Mercier, qui étoit mon parent du côté de ma Mere; & quand je me vis là bien en sûreté, je dis : Aille presentement le Procès comme il lui plaira. Je racontai l'avanture au cousin, qui pensa crever à force de rire, lorsqu'en regardant le Fer dont je m'étois si adroitement servi pour faire mon opération, & que j'avois encore à la main, il apperçut une poignée de poils de vigote poissés dessus, si longs & si roides, qu'on en auroit pû faire un goupillon. Je demeurai dans mon asyle jusqu'au lendemain. Mon Oncle, qui se doutoit bien que je m'étois refugié chez le

Mercier, m'y vint chercher lui-même ; il me dit que le Spadaſſin, après avoir jetté ſon feu, & vomi mille imprécations contre moi, s'étoit enfin laiſſé appaiſer par les excuſes qui lui avoient été faites. Je m'en retournai au logis avec mon Parain, qui devint inſenſiblement aſſez content de moi. J'appris à raſer comme un autre, à bien couper les cheveux ſans toucher aux oreilles, & à donner le bon air aux mouſtaches. Je parvins même à ſçavoir ſaigner paſſablement ; la premiere fois, à la vérité, que je voulus m'en mêler, j'eſtropiai un Soldat. Ayant oüi dire qu'Hippocrate dans ſon Traité de la Phlebotomie, recommande aux Chirurgiens de faire une large ouverture, j'en fis une qui paroiſſoit plûtôt un coup de lance que de lancette :

Auſſi le Grivois en fut-il pour un bras.

Je ne pouvois être mieux que chez Maître Damien Carnicero, pour apprendre à devenir un bon Boucher plûtôt qu'un bon Chirurgien ; & je me ſuis cent fois étonné qu'il y eût des malades aſſez fous, pour ſe mettre entre ſes mains. Entêté de l'ancienne Chirurgie, il en pratiquoit trop ſcrupuleuſement les préceptes. Il faut que je vous en raconte quelques traits, pour mieux vous faire connoître quel homme c'étoit que mon Oncle. Par exemple, quand il ſaignoit, il coupoit tranſverſalement les vaiſſeaux, & les lioit avec un cordon de ſoye, ou les cauteriſoit avec le fer rouge pour les barrer. Des Gouteux avoient-ils recours à lui, il leur piquoit les jointures avec pluſieurs aiguilles

rassemblées en forme de brosse; & pour mieux piquer les écroüelles, il employoit les pointes qui sont à la queuë des Rayes.

Sçavez-vous bien de quelle sorte il arrêtoit le saignement de nez? Il vous faisoit une incision transversale d'un des angles du front à l'autre, ou bien deux incisions en croix de Saint André, lesquelles occupoient toute la partie chéveluë de la tête. Pour la Goutte sciatique, il appliquoit plusieurs cauteres profondément sur les fesses, & en differens endroits des hanches & des cuisses Il emportoit une douleur de tête, en mettant un fer rouge aux deux côtés du nez, aux tempes, aux jouës, & sous le menton.

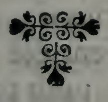
Enfin, le Feu étoit son spécifique pour guérir toute sorte de

maux. Il ne l'épargnoit pas même aux Hydropiques ; il leur grilloit le ventre & les cuiſſes. Il arrivoit quelquefois qu'il avoit affaire à des malades indociles, & qui témoignoient tant de repugnance pour le fer rouge, qu'ils ne pouvoient ſe reſoudre à le ſouffrir. Alors mon Oncle s'accommodant à leur foibleſſe, & comme s'il eût employé un reméde plus anodin que le Feu, leur brûloit la chair avec de l'eau chaude, ou de l'huile boüillante, s'ils n'aimoient mieux la méche ſouphrée, l'eſprit de vin, la poudre à canon, le plomb fondu, ou le miroir ardent.

L'envie qu'avoit mon Oncle que j'appriſſe un métier ſi agréable, étoit cauſe qu'il me menoit ſouvent avec lui, pour me faire obſerver ſes opérations, qui ſervoient moins à m'inſtruire qu'à

m'effrayer. J'aurois ſenti tous les maux du monde, que je n'aurois eu garde de m'en plaindre, de peur d'éprouver les remédes. Maître Damien étoit Chirurgien Major de l'Hôpital de Murcie, & c'étoit là que j'allois ordinairement le voir griller ſes malades. Un beau matin, me trouvant ſeul auprès du lit d'un Hydropique à qui l'on venoit d'en donner de toutes les façons, & qui me demandoit à cor & à cri quelques gouttes d'eau pour appaiſer la ſoif qui le dévoroit. Je ne pus reſiſter à ſes inſtances, quoique j'euſſe dû être inexorable ; je lui preſentai un grand broc à moitié plein, qu'il ſaiſit avec avidité, & qu'il vuida tout net ; mais je ne lui eus pas ſitôt procuré ce ſoulagement, qu'il lui prit une foibleſſe qui le guérit radicalement de ſon hydro-

pisie : il mourut. Je fus fâché d'avoir écouté ma pitié, puisqu'elle lui avoit été si funeste ; & néanmoins la douleur que j'eus de cet accident, ne m'empêcha pas d'en profiter. Le défunt avoit sous son chevet sa culote, d'où voyant sortir les cordons d'une bourse, je me sentis tenté d'y porter la main ; & la tentation fut si violente, que j'y succombai. Je tirai une bourse, qui ne me parut pas vuide, & l'ayant promptement serrée dans ma poche, je sortis de l'Hôpital, où je laissai le mort dont je venois d'heriter, sans qu'il eût fait de Testament en ma faveur.



CHAPITRE II.

Estevanille prend la résolution de quitter la Chirurgie, & d'aller à Salamanque achever ses Etudes.

L'IMPATIENCE que j'avois d'apprendre en quoi consistoit la succession imprévûë que je venois de recüeillir, ne me permit pas d'aller loin sans la satisfaire. Je m'arrêtai au premier endroit qui me parut commode pour cela. Je déliai les cordons de la bourse, dans laquelle je trouvai trente-cinq beaux Doublons, aussi luisans que s'ils eussent été faits la veille, avec un petit papier qui enveloppoit une Bague, où il y avoit un Brillant que je jugeai

devoir être de prix, quoique je ne me connusse point en pierreries.

Quel trésor pour un garçon qui ne s'étoit pas encore vû d'argent! Je crus ma fortune faite: Avec tant de richesses, dis-je en moi-même, je ne puis mieux faire que de me rendre au plûtôt à Salamanque, pour y achever mes Humanités, & faire un cours de Philosophie. Je ferai là une figure de Prince; il est plus à propos que je prenne ce parti, que de continuer le vilain métier que je fais. Allons, abandonnons la Chirurgie tant ancienne que moderne, & déterminons-nous à quitter Murcie dès ce moment. En effet, sans vouloir dire adieu à mon Oncle, qui se seroit sans doute opposé à mon départ, je me mis à l'heure même en chemin pour Salamanque.

Je ſuivis les bords de la Segura, ſans m'en écarter, juſqu'à ce que me ſentant fatigué, je m'arrêtai au village de Molina, pour y paſſer la nuit. C'étoit avoir déja fait quatre lieuës, ce qui n'étoit pas peu de choſe pour une premiere journée. Le Maître de l'Hôtellerie où j'allai loger, voyant arriver chez lui un Voyageur à pied, ſans barbe, ſans épée, & très-modeſtement vêtu, jugea que je ne ferois pas un grande dépenſe dans ſa maiſon. Dans cette opinion, il me dit d'un air familier: Mon Gentilhomme, je ne vous crois pas fort chargé d'argent, & je m'imagine que vous vous contenterez bien ce ſoir pour votre ſouper, d'un morceau de pain avec un peu de fromage. Ce diſcours me choqua : Monſieur le Maître, lui répondis-je en le

regardant d'un œil fier, ſi je n'ai point d'argent, apprenez que j'ai de l'or. En achevant ces mots, je tirai de ma poche la bourſe où étoient mes Doublons, & je lui en montrai une poignée.

L'Hôte parut très-ſurpris de cette exhibition. Il prit une de ces piéces qu'il examina, & ne pouvant douter que ce ne fût véritablement de l'or : Ah! petit fripon, s'écria-t'il, en poſant le doigt ſur ſon nez, vous avez volé votre pere ! Je vois bien qu'il vous a pris fantaiſie de voyager, & que pour faire plus gracieuſement votre équipée, vous avez mis la griffe ſur le magot du bonhomme. Vous vous trompez, lui dis-je, dans vos ſoupçons ; mon Pere & ma Mere ne vivent plus ; ces double-Piſtoles que vous voyez,

m'ont été données par des Oncles & par des Tantes, qui se sont cottisés pour me mettre en état d'aller à Salamanque, où je vais, poursuivre mes Etudes, que j'ai commencées à Murcie, où je suis né. Sur ce pied-là, reprit l'Hôte, vos Parens ont bien de l'imprudence, de vous envoyer ainsi tout seul, cousu d'or, & sur les Mules de Saint François, à quatre-vingt lieuës de votre Pays. Si vous m'en voulez croire, ajoûta-t'il, vous continuërez votre route demain matin le long de la riviere jusqu'à Cruz de Caravaca, où vous ferez marché avec un Muletier, pour qu'il vous conduise à Ciudad-Real, d'où vous vous rendrez de la même façon à Salamanque en cinq ou six jours.

Je remerciai mon Hôte du bon conseil qu'il me donnoit, &

& que je me propoſai effectivement de ſuivre. Enſuite il fut queſtion de ſouper. Je lui demandai quelles proviſions il avoit. Je n'ai que du fromage, me dit-il. Mais j'ai pour voiſin un riche Villageois qui éleve de la volaille qu'il envoye vendre à Cartagene. Je vais acheter chez lui deux poulets, dont je vous ferai une excellente fricaſſée. Avec cela, vous aurez de bon pain, & du meilleur vin de la Manche. Vous promettez beaucoup, lui repliquai-je. Je vous tiendrai parole, repartit-il. Je ſçai bien que je parle comme tous mes pareils ; mais je veux vous faire voir que du moins il y a dans un Village d'Eſpagne un Hôtelier qui traite bien ſon monde.

Il eſt vrai que j'eus ſujet d'être content de tout ce qu'il me

ſervit, auſſi-bien que de ſa converſation. Il avoit l'eſprit fort réjoüiſſant, & contre l'ordinaire des Hôteliers d'Eſpagne, il étoit honnête homme : ce qu'il me donna lieu de penſer par les diſcours qu'il me tint pendant notre ſouper; car il ſe mit à table avec moi pour m'aider à manger mes deux poulets. Il me repréſenta tout en riant les précipices que je rencontrerois à Salamanque ; & ſans trancher du précepteur de morale, il me conſeilla de les éviter ſoigneuſement. Le lendemain, lorſque je pris congé de lui, il me ſouhaita toutes ſortes de proſperités, & me dit de l'air du monde le plus ſérieux : Seigneur Ecolier, pour prévenir les perils où votre grande jeuneſſe peut vous engager, j'ai jugé à propos de vous faire ce préſent. En diſant

ces paroles, il me présenta une petite boëte dans laquelle il y avoit un pelotton de fil avec une aiguille qui le traversoit. Surpris d'un don si singulier, je lui demandai pourquoi il me le faisoit. C'est, me répondit-il, pour que vous vous en serviez dans trois occasions. Cousez votre bouche, quand vous serez tenté de parler mal à propos. Cousez votre gousset, lorsque par un excès de générosité vous voudrez faire une folle dépense. Pour la troisiéme couture, ajouta-t'il, je vous la laisse à deviner.

Je fis un éclat de rire à cette imagination badine, & m'y prêtant de bonne grace, j'emportai la boëte, en promettant à l'Hôte de la garder précieusement toute ma vie, pour me souvenir toujours de lui & de

ſes avis judicieux. Je me remis donc en chemin, & côtoyant la riviere, j'arrivai ſur la fin de la journée à Cruz de Caravaca, où je trouvai un Muletier, qui pour une ſomme dont nous convinmes, me nourrit, & me voitura, non ſeulement juſqu'à Ciudad-Real, mais juſqu'à Salamanque même.

CHAPITRE III.

Il arrive heureuſement à Salamanque, ſe met chez un Maître de Penſion, qui le fait recevoir en troiſiéme à l'Univerſité.

ME voyant enfin dans l'agréable Ville où j'avois tant ſouhaité d'être, je me rendis au quartier de l'Univerſité. Là, m'adreſſant à un vieux bor-

gne de Libraire, qui attendoit les chalans dans ſa Boutique, je le priai de m'enſeigner la demeure de quelque bon Maître de Penſion. Si vous en cherchez, me dit-il, un qui ſoit ſçavant, & qui nourriſſe ſes Penſionnaires à bouche que veux-tu, je vous conſeille de choiſir le Docteur Canizarez. C'eſt l'homme qu'il vous faut. Il loge là, pourſuivit-il, en me montrant une maiſon à deux pas de la ſienne. Vous me remercirez de vous avoir indiqué ce Docteur, qui fait ſi bonne chere, que ſes moindres repas ſont des feſtins.

Je crus pieuſement le vieux Libraire. J'entrai chez le Seigneur Canizarez, qui me conſiderant comme une nouvelle pratique qui lui venoit, me fit bien des civilités. C'étoit un grand

perſonnage ſec , qui avoit la barbe noire, les yeux enfoncés & les jouës creuſes. Hé bon Dieu, dis-je en moi-même, pour le Maître d'une Maiſon dont on vante la cuiſine , voilà un homme bien maigre! C'eſt peut-être ſon temperament ; car je me ſouviens d'avoir oüi dire à mon oncle qu'il y a des gens qui n'ont que la peau & les os, & qui pourtant ont ſi bon appétit, qu'ils mangeroient le diable & ſes cornes.

Canizarez me demanda qui j'étois , d'où je venois , ce qui m'amenoit à Salamanque , & quand j'eus répondu de la maniere qu'il me plut à ſes queſtions , il me dit: Seigneur Ecolier , j'eſpere que vous ne vous repentirez pas de vous être mis en penſion chez moi. Après m'avoir parlé de cette ſorte, il

me conduiſit à une petite chambre qui étoit tout au haut de ſa maiſon, & où il n'y avoit point d'autres meubles, qu'une armoire, deux chaiſes, une table, & un grabat. Voici, me dit-il, votre appartement. Vous y ferez apporter vos hardes quand il vous plaira. Je n'ai point de hardes, lui répondis-je, mais, grace au Ciel, j'ai de quoi en avoir; & pour vous tranquilliſer l'eſprit ſur mon compte, je vais vous payer le premier quartier d'avance. Mon Docteur n'eut rien à répliquer à cela; & il ne m'eut pas plûtôt dit qu'il prenoit, par an, quarante piſtoles de chaque Penſionnaire, que tirant de ma bourſe une vingtaine de doublons, que j'eus grand ſoin de lui faire remarquer, je lui en donnai cinq, qui faiſoient la quatriéme partie de ma penſion.

Il examina bien ces doubles-piſtoles l'une après l'autre. Puis m'ayant témoigné qu'il n'épargneroit rien pour contribuer de ſa part à me rendre un des plus ſçavans ſujets de l'Univerſité, il fut curieux d'apprendre ce qu'on m'avoit enſeigné à Murcie, & de quoi j'étois capable. Il m'interrogea ſur les Humanités, & jugea par mes réponſes que j'étois digne d'occuper une place de Chevalier en troiſiéme. Après avoir ſi avantageuſement aprecié ma capacité, il ſe chargea de me faire recevoir ſans examen dans cette claſſe, dont il m'aſſura que le Regent étoit ſon intime ami. Il voulut enſuite m'exhorter à l'étude des belles-Lettres; mais l'heure du ſouper ſonna. Nous deſcendîmes auſſitôt de ma chambre dans une ſalle, où il y avoit com-

me dans un refectoire une table étroite & longue, à laquelle étoient assis dix à douze Ecoliers à peu près de mon âge, à l'exception de deux qui pouvoient bien avoir vingt ans.

Je saluai tous ces Messieurs en entrant ; puis m'étant placé parmi eux, je me mis à observer leurs portions, qui étoient uniformes. C'étoit un jour maigre. Chacun avoit devant soi un morceau de pain de trois onces, avec deux plats, dans l'un desquels on voyoit deux oignons cuits sous la cendre, & dans l'autre une poignée de noisettes. Je m'étonnai de la frugalité de ce repas, qui ne s'accordoit point du tout avec l'é-l'éloge que le Libraire m'avoit fait de la nourriture de cette pension. Neanmoins venant à penser qu'on jeûnoit peut-être

ce ſoir-là, je me conſolai dans l'eſperance de faire meilleure chere les jours ſuivans. On m'apporta auſſi mes plats avec mon pain & un demi-ſeptier d'abondance, c'eſt-à-dire, d'un vin ſi trempé, que je préferai de l'eau pure à cette dégoutante boiſſon. Quand on a faim, l'on s'accommode de tout. Je dévorai mon pain & mes oignons, & croquai mes noiſettes de maniere que le Docteur put s'appercevoir que j'étois un cadet de haut-appétit. Mes camarades firent autant d'honneur que moi à la collation. Tout fut ſi bien mangé, grugé, expedié, qu'il ne reſta pas ſur la table aſſez de miettes pour contenter un moineau.

Le repas fini, les Penſionnaires paſſerent dans une cour pour y prendre l'air. Je les ſui-

vis & fis connoiſſance avec eux. Je m'attachai ſurtout au plus grand, qui m'ayant pris en particulier, me demanda quelle perſonne pouvoit être aſſez mon ennemie, pour m'avoir conſeillé de me mettre en penſion chez le Docteur Canizarez. Je répondis que c'étoit un vieux Libraire qui demeuroit à deux pas du logis. Ah! le malin borgne, s'écria l'Ecolier en éclatant de rire, le bourreau s'eſt moqué de vous. Il n'ignore pas de quelle façon nous ſommes nourris, & tout le voiſinage auſſi le ſçait ſi bien, que l'on ne s'y entretient que de notre ſobrieté. Je me ſuis apperçu en ſoupant, lui dis-je, que je n'étois pas dans une bonne auberge, & je puis vous aſſurer que dès demain j'en chercherois une meilleure, ſi je ne m'étois

pas ſottement aviſé de payer le premier quartier d'avance.

Il y a long-tems, reprit-il, que je ſerois hors de cette penſion, ſi les raiſons que j'ai pour y demeurer ne prévoloient pas ſur l'envie que j'ai d'en ſortir. Hé, quelles raiſons, lui répliquai-je, peuvent l'emporter ſur la faim ? Je vais vous les apprendre, me repartit-il. Le Docteur Canizarez n'eſt pas moins ſçavant qu'il eſt avare. Il poſſede tous les Auteurs Grecs & Latins, & je vous proteſte que s'il nous fait faire mauvaiſe chere, en récompenſe il nous enſeigne mille choſes curieuſes. Cela me fait paſſer par-deſſus ſes noiſettes & ſes oignons. Vous me conſolez, dis-je alors à l'Ecolier. Je ſuis homme à m'accoutumer comme vous à la frugalité, pour devenir un virtuoſe.

Pendant que je m'entretenois de la ſorte avec ce grand Penſionnaire, qui ſe nommoit Don Ramirez de Prado, & qui étudioit en Philoſophie, nous entendîmes ſonner la retraite. Nous nous ſéparâmes auſſitôt, en nous demandant réciproquement notre amitié. Je remontai dans ma chambre où je me couchai dans un lit plus dur que le marbre, & dont les draps étoient composés de groſſes ſerviettes couſuës l'une à l'autre encore plus groſſierement. Cependant malgré la dureté du grabat, & malgré les coutures qui m'écorchoient les jambes, je dormis comme une marmotte juſqu'à neuf heures du matin. D'abord que je fus reveillé, je me levai, & tandis que je m'habillois, mon maître de penſion entra dans ma chambre, ſuivi d'un homme

qu'il me preſenta en me diſant : Voici le Tailleur de mes penſionnaires, qui vient vous offrir ſes ſervices. C'eſt un habile ouvrier, & de plus ſi ſcrupuleux dans ſa profeſſion, qu'il ne voudroit pas prendre un pouce d'étoffe.

Comme j'avois beſoin d'un habit, j'ordonnai au Tailleur de m'en faire un ; & moyennant ſix doubles-piſtoles que je lui donnai, il s'obligea de me fournir dans deux jours un habillement complet. A peine le Tailleur fut-il hors de ma chambre, que l'heure du dîner arriva. Je deſcendis dans la ſalle où j'avois ſoupé le ſoir précedent. Tous les Penſionnaires s'y rendirent auſſi, & chacun ſe mit à table. Quoique je m'attendiſſe à un repas très-frugal, les mets qu'on nous ſervit ſurpaſſerent

mon attente. On nous regala premierement d'une ſoupe pareille à celle qu'on a coutume de donner aux chiens de chaſſe pour leur conſerver le nez. Le boüillon en étoit tout clair, & l'on y voyoit floter des croutes de pain moiſi. Chaque Ecolier en avoit devant lui une écuellée dont il ſe bouroit l'eſtomac avec un appétit que j'admirois. Et moi-même, quoique je n'euſſe point encore tâté de la Vache enragée, je ne laiſſai pas de vuider mon écuelle. Je me ſentis tellement raſſaſié de ce bon potage de ſanté, que je ne pus achever la portion qui me vint enſuite. C'étoit pourtant un petit plat des plus friands, un hachis de pieds de Chevres où l'on avoit, je crois, mis juſqu'à la corne, tant il croquoit ſous les dents. Pour les autres

Penſionnaires qu'une éternelle faim conſumoit, ils ſe jetterent avec tant d'avidité ſur la fricaſſée, qu'ils la firent diſparoître en un clin d'œil.

Après ce repas, qui ſans contredit ne fut pas le plus déteſtable qu'on eût fait chez le Docteur Canizarez, je ſortis pour aller dans la Ville acheter du linge & tous les livres qui m'étoient néceſſaires pour étudier en troiſiéme. Si bien que toutes mes dépenſes faites, il ne reſtoit plus dans ma bourſe que vingt doublons. Courage, Eſtevanille, mon mignon, me dis-je alors à moi-même, il me ſemble que vos eſpeces vont bon train. Vingt doubles-piſtoles, me répondrez-vous, font encore une ſomme aſſez conſiderable ; & quand je ſerai au bout, j'aurai recours à mon Diamant. D'accord,

cord, c'eſt une reſſource. Mais parlez-moi franchement, vous connoiſſez-vous en pierres précieuſes ? Vous ſçavez bien que non. Avoüez que vous vous trouveriez fort ſot ſi votre bague, que vous eſtimez beaucoup, n'étoit qu'un joyau de peu de valeur.

Cette derniere réflexion me cauſa une inquiétude dont je voulus m'affranchir ſur le champ. Je me rendis à la grande Place où demeurent les plus riches Marchands. J'entrai chez un Joüaillier, & lui montrant mon brillant, je le priai de me dire en conſcience ce qu'il valoit. Le Marchand, après l'avoir examiné, le priſa cent piſtoles. Enſuite il me demanda s'il étoit à vendre. Je lui répondis que non, mais que ſelon toutes les apparences, il le ſeroit bien-

tôt. Hé bien, reprit-il, quand vous ſouhaiterez de vous en défaire, vous n'aurez qu'à me l'apporter, & je vous compterai les cent piſtoles. Je ſortis plein de joye de chez le Joüaillier, & me regardant comme un petit Créſus, je regagnai ma Penſion, l'eſprit occupé des plus agréables penſées.

Seigneur Gonzalez, me dit notre Docteur en me voyant arriver, j'ai parlé au Profeſſeur de Troiſiéme, & ſur le témoignage que je lui ai rendu de votre capacité, il veut bien vous recevoir dans ſa Claſſe, ſans vous faire compoſer. Vous irez au College quand il vous plaira. Ce que je fis d'abord que j'eus mon habit neuf ſur le corps. Le Seigneur Canizarez me mena lui-même un matin à l'Univerſité avant la claſſe, & me con-

duisit à la chambre du Licencié Guttierez Hostigador, Regent de Troisiéme, lequel nous reçut avec une orgüeilleuse gravité. Je n'ai jamais vû de face de Pedant, où la présomption fût mieux peinte qu'elle l'étoit sur le visage de ce Licencié. Vous voyez, lui dit mon Maître de pension, le sujet dont je veux augmenter le nombre de vos Ecoliers. Alors Guttierez posant une main sur ma tête, m'adressa ces paroles : Mon ami, je n'ai qu'un mot à vous dire. Si vous êtes sage & que vous aimiez l'Etude, nous vivrons tous deux en bonne intelligence, mais si vous devenez paresseux & libertin, je vous déclare que vous n'aurez pas beau jeu avec moi.

J'assurai ce Regent que je ferois tous mes efforts pour le

contenter. Cela étant, reprit-il ; vous pouvez venir dans ma Classe dès ce matin. Tout ce que je vous recommande, c'est d'être si attentif que vous ne perdiez pas une syllabe de tout ce que je dirai, car je ne dis que des choses admirables. A ces mots, il nous congedia. Le Docteur Canizarez se retira chez lui. Pour moi, je me mêlai parmi les Ecoliers qui se promenoient dans la grande cour où sont les Classes, & j'entrai en Troisiéme lorsqu'il en fut tems. Comme nouveau venu, je m'assis sur le dernier banc d'un air modeste ; & pour commencer à m'attirer la bienveillance du Regent, je me préparai à l'écouter avec toute l'attention qu'il m'avoit recommandé d'avoir.

Je n'oublierai jamais le pro-

fond ſilence qui ſe fit tout à coup dans ſa Claſſe ſitôt qu'il y parut ; & quand il fut monté dans ſa Chaire , ſon maintien ſuperbe me ſurprit. Le Grand Mogol aſſis ſur ſon Trône a moins de fierté que n'en avoit ce Pedant , ſur qui j'eus toujours les yeux attachés. Il tenoit ſes Ecoliers en reſpect. Ils étoient devant lui dans une crainte continuelle , tant il ſe montroit ſévere & rigoureux à leur égard. Il ne ſe contentoit pas de ſe faire craindre & reſpecter dans ſa Claſſe; s'il ſe trouvoit dans la cour du College , & que quelqu'un de ſes Diſciples , par diſtraction ou autrement , paſſât près de lui ſans le ſaluer , il lui crioit d'un ton imperatif: Hé , l'ami , où eſt le chapeau ? Et ſi l'Ecolier ne lui faiſoit pas une réponſe qui ſatisfît ſa vanité ,

il ordonnoit à ſes Licteurs, c'eſt-à-dire, aux Cuiſtres dont il étoit toujours ſuivi, de ſe ſaiſir de l'inſolent & de l'entraîner dans ſa Claſſe où on lui faiſoit voir que ſa culotte ne tenoit qu'à un bouton.

CHAPITRE IV.

Des progrès qu'il fit d'abord dans les belles-Lettres ; comment ſon amour pour l'Etude ſe rallentit ; & du parti qu'il prit après avoir abandonné l'Univerſité.

MALGRE' la ſeverité de ce Profeſſeur, j'étudiai ſous lui pendant ſix mois, & je devins un de ſes plus forts Ecoliers. J'employois, à la verité, ſi bien le tems, que je ne pouvois manquer de faire des pro-

grès dans les belles-Lettres. Je ne me contentois pas de remplir tous mes devoirs de classe, je lisois sans cesse les bons Auteurs, que le Docteur Canizarez avoit soin de me faire entendre, par les doctes Commentaires qu'il me faisoit sur le texte, de maniere que je ne profitois pas moins dans ma Pension qu'au College.

Tout appliqué que j'étois à l'Etude, je ne laissois pas pourtant d'aller quelquefois me promener sur les bords de la Rivieres de Tormes, qui par les agréables détours qu'elle fait, rend les environs de Salamanque charmans. Je prenois ordinairement ce plaisir avec Don Ramirez de Prado, ce grand Ecolier dont j'ai parlé. Il avoit une bonne raison pour préferer ma compagnie à celle des au-

tres Etudians : Il ſçavoit que j'avois de l'argent. Il m'en emprunta même, qu'il me doit encore ; & c'étoit moi qui faiſois toujours les frais de nos promenades.

Ce Don Ramirez étoit un garçon qui avoit déja quelque uſage du monde, quoiqu'il allât encore au College. Il paſſoit les jours de congé, ſouvent même les jours de claſſe, dans certaines maiſons où il apprenoit à vivre. Il avoit fait connoiſſance avec quelques jolies Dames qui vouloient bien ſe donner la peine de le dégourdir, & entr'autres avec la Segnora Dalfa, veuve d'un Docteur en Droit, femme de trente à trente-cinq ans, d'une figure aimable, & d'un eſprit très amuſant. Outre que par elle-même elle n'étoit que trop capable d'attirer

d'attirer des Galans ; il demeuroit avec elle une niéce de ſon mari, appellée Bernardina, qu'on ne pouvoit voir ſans l'aimer.

Une après-dînée D. Ramirez me propoſa de me mener chez ces Dames, en me diſant que rien ne poliſſoit tant un jeune homme que le commerce des femmes raiſonnables & ſpirituelles. Je me laiſſai facilement entraîner par un camarade avec qui je vivois dans une étroite liaiſon, & nous nous rendîmes tous deux à la maiſon de la Segnora Dalfa. On nous y reçut d'une maniere qui me fit juger que mon conducteur y étoit ſur un bon pied. Les Dames m'accablerent d'honnêtetés à cauſe que j'étois ſon ami, ou plûtôt parce qu'ils étoient convenus de cela entre eux pour

m'amorcer. Nous eûmes un entretien de trois heures, dans lequel la veuve brilla fort. Il lui échappa mille ſaillies très-divertiſſantes. Pour la niéce, elle parla peu, mais elle me lança des œillades qui me firent encore plus de plaiſir que les traits d'eſprit de la Tante. Enfin, ſans ſçavoir ce que c'étoit que l'amour, je devins amoureux de Bernardina qui avoit à peu près mon âge, & qui veritablement pouvoit paſſer pour une fort jolie perſonne.

J'étois ſi occupé de ſes charmes en retournant à notre penſion, qu'il ne fut pas difficile à Don Ramirez de s'appercevoir que j'avois la tête embarraſſée: Seigneur Gonzalez, me dit-il, qui vive de la veuve ou de la fille ? Pour laquelle des deux êtes-vous ? Pour la Niece, lui

répondis-je, quoique la Tante ſoit toute aimable. Votre franchiſe, reprit-il, excite la mienne. J'adore la Segnora Dalfa. Ainſi nous pouvons ſuivre l'un & l'autre notre panchant ſans contrainte, puiſque nous ne ſommes point rivaux.

Si je n'euſſe pas revû ces Dames, l'Etude me les auroit bientôt fait oublier; mais quatre jours après, D. Ramirez me dit: J'ai une heureuſe nouvelle à vous annoncer. Vous avez plû à Bernardina. Elle l'a dit-elle-même à ſa Tante que je viens de voir & qui m'en a fait confidence. Etant votre ami autant que je le ſuis, je me fais un devoir de vous en avertir, afin que vous profitiez de cette découverte. Si vous pouvez, comme je n'en doute pas, entêter cette fille juſqu'à l'obliger

à vous épouser, vous serez à votre aise le reste de vos jours; car elle est unique heritiere d'un Oncle maternel qui a des biens immenses, & qui n'a que deux enfans très-infirmes. Faites-lui donc bien la cour. Dès demain je vous remenerai chez elle. Tout ce qui me fâche, ajouta-t-il, c'est que je n'ai pas le sou. Si j'avois de l'argent, je ferois préparer une petite collation. Les femmes trouvent bon que les hommes fassent pour elles ces sortes de dépenses, & il y en a même qui y sont si sensibles, que le bonheur de leurs Amans y est quelquefois attaché.

J'interrompis en cet endroit mon camarade avec précipitation: Hé, mon ami! m'écriai-je, l'argent dont nous avons besoin pour régaler nos Maî-

treſſes eſt tout prêt. J'ai encore quelques doubles-piſtoles qui ne doivent rien à perſonne qui vive. En effet mon hydropique étoit mort. En même-tems je tirai de ma bourſe deux doublons que je donnai à Don Ramirez en lui demandant ſi cela ſuffiroit. Sans doute, me répondit-il. Allons doucement, je vous prie. Je vois bien, mon petit Cadet, que vous êtes trop genereux. Je veux mettre un frein à votre humeur prodigue. Laiſſez-moi ménager vos eſpeces. Je me charge du ſoin de faire aprêter une collation qui, grace à mon œconomie, vous coûtera peu & vous fera beaucoup d'honneur.

J'aurois bien dû dans cette occaſion me ſervir du fil & de l'aiguille dont mon hôte de Molina m'avoit fait preſent ;

mais bien loin de croire que j'employois mal mes doublons, je ſçus bon gré à mon Camarade d'avoir imaginé cette partie de plaiſir.

Nous retournâmes donc chez les Dames, qui me firent encore plus de politeſſes que la premiere fois. Elles affecterent une grande ſurpriſe, lorſqu'on nous apporta les rafraîchiſſemens que Don Ramirez avoit fait préparer & qui conſiſtoient en quelques corbeilles de fruits, accompagnés de pluſieurs ſortes de liqueurs tant chaudes qu'à la glace. Mes enfans, nous dit la Segnora Dalfa, faiſant la fâchée, vous voulez-bien que je vous gronde d'avoir fait une pareille dépenſe. Vous êtes de jeunes-gens. Vous ne devez pas avoir plus d'argent qu'il ne vous en faut; & je vous conſeille de

le menager. Madame, lui répondit mon ami, ce n'eſt pas moi qui vous régale, c'eſt le Seigneur Gonzalez, qui Dieu merci, eſt aſſez riche pour donner tous les jours de ſemblables collations ſans s'incommoder. Il n'a ni pere ni mere. Maître de ſes actions, il joüit de ſon bien. Il eſt dans le cas où voudroient être preſque tous les Enfans de famille.

Je pris à mon tour la parole, & dis aux Dames que ce qu'il m'en coûtoit pour ces fruits & ces liqueurs n'étoit qu'une bagatelle qui ne méritoit pas qu'elles y fiſſent la moindre attention. Là-deſſus le Seigneur de Prado ſe mit à faire l'éloge de ma generoſité d'une façon ſi outrée, qu'il falloit que je fuſſe comme je l'étois, ſans experience, pour ne pas remar-

quer qu'il s'entendoit avec ces deux Nymphes, & que leur deſſein étoit de me ruiner. Ce qui ne manqua pas d'arriver peu de tems après ; car devenant de jour en jour plus épris de Bernardina, je lui fis tant de preſens, & donnai chez elle tant de repas qu'il y parut à ma bourſe. Mes doublons diſparurent les uns après les autres, & ma bague s'en alla chez le Joüaillier.

Je n'avois plus guere d'argent de reſte, quand le Docteur Canizarez s'appercevant que je me dérangeois furieuſement ; & craignant que je ne me miſſe hors d'état de lui payer à l'avenir les quartiers de ma Penſion, me demanda celui qui couroit, & qui étoit ſur le point de finir. Piqué de ſa défiance, quoiqu'elle fût très-juſte, je le ſatiſ-

fis à l'heure-même fierement, & ſortis de ſa maiſon dès ce jour-là pour aller demeurer ailleurs, ſans attendre la fin du quartier. Je me retirai dans une chambre garnie que je loüai dans un endroit de la Ville fort éloigné de l'Univerſité. Là, voyant qu'il ne me reſtoit plus que quatre piſtoles de tout le bien que j'avois poſſedé, je pris la réſolution vigoureuſe d'abandonner mes Etudes & mes galanteries que je ne pouvois plus continuer. L'Amour m'avoit déja détaché du College, & la Pauvreté me guérit de mon amour. Je ne voulus plus revoir le traître Don Ramirez ni les deux friponnes, qui de concert avec lui, m'avoient fait dépenſer mes eſpeces. En rompant tout commerce avec eux, je me ſentis en quelque ſorte

consolé de n'avoir plus d'argent, comme si ne les ayant pas pour témoins de ma misere, j'eusse été moins miserable.

Un matin en sortant de l'Eglise S. Etienne, mon Patron, je rencontrai un Laquais qui portoit une assez belle Livrée, & qui me salua. Je ne le remis pas dans le moment; mais après l'avoir bien consideré, je le reconnus pour un de mes camarades de Classe : Comment, lui dis-je, Mansano, vous avez donc aussi-bien que moi fait faux-bond à l'Université. N'auriez-vous point eu par hazard quelque démêlé avec le Licencié Hostigador ? Justement, me répondit-il. C'est ce Tyran de Troisiéme qui est cause que j'ai dit adieu aux Muses. Cet inflexible Regent, pour me punir d'avoir fait une seule fois

l'Ecole buissonniere, après m'en avoir fait demander pardon en pleine Classe, a voulu me faire foüeter pour contenter sa passion dominante. J'ai résisté. Les Ministres de sa Justice sont venus. Nous nous sommes colletés. Mais que pouvoit ma valeur dans un combat si inégal ? Je leur ai donné des coups de poing sur le visage & des coups de pied dans les jambes, & il me les ont rendus avec usure en coups de foüet.

Depuis ce jour-là, poursuivit-il, je n'ai point été au College, & trouvant une occasion de n'être plus à charge à mes Parens, qui ne sont pas riches, j'ai accepté une place de Laquais chez l'Evêque de cette Ville, qui est un Prélat de grand mérite & de bonne maison : aussi vit-il en vrai Prince de l'Eglise.

Son Palais eſt toujours rempli de Seigneurs, & l'on y fait une chere angelique. Les mets qu'on ſert ſur ſa table dans un ſeul repas, ſuffiroient pour nourrir tout un Hôpital pendant trois jours. L'heureuſe condition que celle de ſes Domeſtiques ! Ils ne font que joüer, boire, manger, dormir; & quand ils ont paſſé neuf ou dix années dans une ſi douce ſervitude, Monſeigneur les établit & en fait des ſouches d'honnêtes-gens.

Je félicitai Manſano ſur ſon poſte, & lorſque nous nous fûmes ſéparés, je tombai dans une profonde rêverie. Je me repréſentai le bonheur de ce Garçon, & je me repentis de ne lui avoir pas témoigné qu'il me feroit plaiſir, s'il pouvoit me faire entrer ſur le même pied que lui au ſervice de ſon Maî-

tre. Ma vanité eut beau me dire, que le fils d'un Docteur en Medecine devoit avoir de plus nobles ſentimens, l'indigence inévitable & prochaine dont j'étois menacé, ſi je ne me déterminois à ſervir, m'en fit former le deſſein. J'allai dès le jour ſuivant à l'Evêché demander Manſano, qui ne ſçut pas plûtôt le motif de ma viſite, qu'il me dit : Notre Prélat a tout ſon monde ; mais il faut un Laquais à ſon neveu Don Chriſtoval de Gaviria, qui demeure avec lui dans ce Palais. Je parlerai pour vous au Majordome de Sa Grandeur, & je ſuis ſûr qu'à ma priere, il voudra bien vous placer auprès de ce jeune Seigneur. Revenez demain, ajouta-t-il, je vous dirai ſi vous devez compter ſur ce poſte, qui ſeroit fort gracieux

pour vous, Don Chriſtoval étant un des plus aimables Seigneurs qu'il y ait au monde. Je ſouhaite que la choſe réüſſiſſe. Je ſerois bien-aiſe d'être Commenſal de l'Evêché avec un homme dont j'ai été Camarade au College.

Je ne demeurai point en reſte de politeſſe avec Manſano. Quoique je n'euſſe pas fréquenté long-tems la Segnora Dalfa & ſa Niéce, j'avois ſi bien profité de leurs entretiens, que je ſçavois déja faire des complimens. J'attendis avec inquiétude le ſuccès de cette négociation, qui fut tel que je le déſirois. Mon ami s'y prit de façon, qu'il intereſſa pour moi le Majordome ; & celui-ci me préſenta lui-même à Don Chriſtoval, qui me reçut à ſon ſervice.

CHAPITRE V.

De quelle maniere il ſervit Don Chriſtoval de Gaviria ; & pour quel trait d'indiſcrétion il ſe fit donner ſon congé.

APRE's avoir été près de deux ans Apprentif Chirurgien, & dix mois Auditeur dans une Claſſe de l'Univerſité, me voici donc devenu Valet d'un jeune Seigneur. Don Chriſtoval, mon Maître, commençoit alors ſon cinquiéme Luſtre. C'étoit un Cavalier de ſi bonne mine, & qui avoit des mœurs ſi douces, que je me ſentis naître d'abord de l'inclination pour lui. Il eſt vrai qu'en me voyant il avoit témoigné que ma perſonne lui revenoit, &

ce témoignage peut-être eut encore plus de part que ſa figure aux ſentimens qu'il m'inſpira.

L'Evêque ſon Oncle, qui avoit pris plaiſir à l'élever lui-même, l'aimoit tendrement, & venoit de lui ôter ſon Gouverneur. De ſorte que mon Maître étoit libre d'aller par tout où il lui plaiſoit, ſans être obligé de rendre à perſonne compte de ſes démarches. Cette liberté étoit fort de ſon goût. Auſſi en faiſoit-il un très-bon uſage. Il aimoit un peu le beau ſexe, & ſaiſiſſoit volontiers l'occaſion d'ébaucher une galanterie. Je compoſois tout ſon Domeſtique avec un vieux Valet-de-Chambre grave & devot ; & comme j'étois celui des deux qui paroiſſoit le plus propre à lui ſervir d'Agent dans ſes intrigues

gues amoureuſes, il m'honora du Caducée. Il auroit pourtant eu beſoin d'un furet plus exercé que moi à déterrer des Beautés ; mais apparemment qu'il jugea que j'en vaudrois bientôt un autre, puiſqu'il me choiſit pour ſon Confident. Gonſalez me dit-il un jour, je t'ai pris en affection, & pour t'en donner une marque certaine, je veux te découvrir mon cœur.

A ces mots, je fis une profonde inclination de tête pour témoigner que j'étois bien ſenſible à l'honneur que me faiſoit mon Patron, qui pourſuivit de cette ſorte : Apprends, mon ami, que par l'entremiſe d'une de ces Vieilles qui vont le Roſaire à la main, offrir aux jolies Dames les hommages des hommes, j'ai fait connoiſſance avec une des plus aimables perſon-

nes de Salamanque. Je ne lui ai parlé qu'une fois, & je meurs d'impatience de la revoir. Va trouver de ma part la Pepita. C'eſt ainſi que la Vieille ſe nomme. Voici ſon adreſſe, ajouta-t-il, en me mettant un petit papier entre les mains. Tu lui diras que je languis dans l'attente d'une ſeconde entrevûë avec la Dame qu'elle m'a fait connoître.

Je jugeai par ces paroles que mon Maître devoit être bien amoureux, & pour conformer mon zele à la vivacité de ſa paſſion, je courus, je volai chez la Pepita, qui demeuroit dans un Cul-de-Sac tout auprès des Cordeliers. Pour vous faire une fidelle image de cette vieille Sorciere, vous n'avez qu'à vous repréſenter une femme de ſoixante-douze ans pour le

moins, haute de trois pieds & demi, qui n'a que la peau & les os, avec de petits yeux plus rouges que du feu, & une bouche dont la lévre inferieure s'éleve de façon qu'elle couvre celle de dessus. C'est le portrait de la Pepita. Elle me reçut dans une Salle basse, qui toute obscure & mal propre qu'elle étoit, ne laissoit pas d'être souvent l'asile des Amours & des Plaisirs.

Lorsque j'eus exposé ma commission, l'obligeante Vieille me dit : Mon enfant, vous pouvez assurer le Seigneur Don Christoval qu'il verra ce soir ici la Dame qu'il aime, quoique cela ne soit pas sans difficulté, puisqu'il s'agit de tromper un frere qui veille sur la conduite de sa sœur, & dont il n'est pas facile de surprendre la

vigilance. C'eſt ce que mon Maître a bien prévû, lui répondis-je, en lui préſentant une bourſe où il y avoit quelques piſtoles ; & voilà ce qu'il m'a chargé de vous remettre pour vous aider à lever les obſtacles.

Je rejetterois fierement cet argent, reprit-elle, ſi je ſçavois que votre Patron n'eût pas des vûës légitimes ; mais je le crois trop honnête-homme pour en avoir d'autres, & dans la bonne opinion que j'ai de lui, je veux le ſervir. Il aura demain un ſecond entretien avec ſa Maîtreſſe. Allez lui porter cette nouvelle, & me laiſſez achever mon Roſaire, que je diſois quand vous êtes entré. Adieu mon poulet, ajouta-t-elle, en me paſſant une de ſes griffes ſeches ſous le menton, que vous

me paroissez gentil ! Si je n'avois que quinze ans, par sainte Agnès, je vous prendrois pour mon Mari !

Je n'eus pas sitôt rendu compte de mon ambassade à Don Christoval, que pour étourdir sans doute ma vertu sur l'emploi délicat que son amour me donnoit, il me fit present d'une dixaine de pistoles, en m'assurant que je ferois mes affaires en faisant les siennes. Ce qui fut cause que je résolus de préferer désormais le rôlle de Confident à celui d'Amoureux, puisqu'on se ruinoit en joüant le dernier, & qu'on pouvoit s'enrichir en faisant l'autre. Mon Maître trouva les heures bien longues jusqu'à ce que celle du Berger fût arrivée. Alors nous nous glissâmes tous deux à la faveur de la nuit dans la maison de la Pepita.

L'Heroïne du Rendez-vous y étoit déja. Je ne la vis point lorſque j'entrai ; car au lieu de ſuivre mon Patron dans la Salle où elle l'attendoit, je demeurai avec la Vieille dans une eſpece d'Antichambre, qui n'en étoit ſaparée que par une ſimple cloiſon de ſapin, & d'où j'entendois plus de la moitié de ce que les Amans ſe diſoient. Je prêtai une oreille attentive à leurs diſcours, & j'y pris d'abord quelque plaiſir ; mais comme il me ſembla reconnoître la voix de la Dame, & qu'après l'avoir aſſez long-tems écoutée, je ne doutai plus que ce ne fût celle de Bernardina, je me troublai, & ſentis naître des mouvemens de fureur, que la raiſon toutefois me fit dévorer. Que la Coquette, diſois-je, aime Don Chriſtoval & mille autres en-

core, que m'importe ? Je ſuis détaché d'elle. Ses mœurs ne doivent plus m'intereſſer.

Dans le fond de mon ame j'enrageois de voir qu'une fille qui avoit toujours fait la réſervée avec moi, joüât ainſi le perſonnage d'une miſerable Avanturiere. Dans le dépit que j'en avois, je réſolus de me montrer à elle dans le moment qu'elle ſortiroit. Je me trouvois ſoulagé en me repréſentant la confuſion que je m'imaginois qu'elle auroit de m'avoir pour témoin de ſa mauvaiſe conduite. En un mot, j'eſperois joüir de ſa honte; mais je me flattai d'une fauſſe eſperance. J'eus beau m'offrir aux yeux de Bernardina, bien loin d'être déconcertée par ma préſence, elle paya d'audace, & ne faiſant pas ſemblant de me connoître, elle ſortit avec

une effronterie qui me rendit immobile d'étonnement.

Quand nous fûmes de retour au logis, mon Maître & moi, ce Cavalier se mit à me vanter sa bonne fortune, & lorsqu'il crut n'avoir rien oublié de tout ce qu'il en pouvoit dire d'avantageux, je pris la parole : Je suis ravi, lui dis-je, que vous soyiez si satisfait de Bernardina. Je vous en felicite. Comment Bernardina, s'écria-t-il. Hé! qui t'a dit que cette Dame se nomme ainsi? Est-ce que tu la connoîtrois? Parfaitement, lui répondis-je, aussibien que la Segnora Dalfa sa Tante, qui selon toutes les apparences, ne vaut pas mieux qu'elle. Enfin, je sçais ce qu'elles sont l'une & l'autre; & si je ne les eusse jamais vûës, je n'aurois pas aujourd'hui l'honneur d'être votre Valet.

Valet. Gonzalez, repliqua-t-il, parle-moi, je te prie, ſans énigme. Il n'y a point d'énigme làdedans, lui repartis-je. Rien n'eſt plus clair. J'ai reconnu dans la perſonne que vous venez d'entretenir, Bernardina, Niéce d'un vieux Juriſconſulte, qui eſt mort, & dont la Veuve tient ménage avec elle. J'ai fréquenté pendant trois mois ces deux Princeſſes, qui m'ont fait manger une centaine de piſtoles que je deſtinois à continuer mes Etudes. Mais ce qu'il y a de plus deſagréable pour moi, c'eſt que Bernardina, cette Mignone, qui va ſans façon chez la Pepita, s'eſt moquée de moi pour mon argent.

Je prononçai ces derniers mots avec une agitation qui fit rire Don Chriſtoval. Charmé des rigueurs dont je me plai-

gnois, il feignoit d'entrer dans ma peine : Le pauvre Garçon, disoit-il d'un air railleur ! En verité, Bernardina auroit dû en user mieux avec un homme qui filoit pour elle le parfait Amour. La premiere fois que je la reverrai, je t'assure, Gonzalez, que je lui en ferai des reproches. Je laissai mon Maître, ne pouvant l'en empêcher, s'égayer tant qu'il lui plut à mes dépens, bien persuadé qu'il viendroit un tems où il se repentiroit à son tour de s'être attaché à une pareille Dame. C'est un plaisir que j'aurois eu infailliblement, si j'eusse servi ce jeune Seigneur cinq ou six mois de plus ; mais par l'ordre immuable des Destinées, ou si vous voulez, par mon imprudence, je me fis chasser de l'Evêché deux jours après, ainsi que je vais le raconter.

Il venoit ordinairement dîner au Palais Episcopal des Gentils-hommes, des Comtes & des Marquis. Ce qui suppose qu'on voyoit-là bien des Originaux. Il en arriva un dont la folie étoit de cracher, comme on dit, du latin à tout propos. C'étoit un vieux Commandeur, dont on pouvoit appeller la Tête une Bibliotheque mal rangée. Il avoit lû au Collége les Poëtes Latins dont il avoit retenu quantité de Vers. Il citoit sans cesse Virgile, Horace, Ovide, Perse, Tibule & Juvenal. Il est vrai qu'il confondoit quelquefois ces Auteurs; & ce jour-là entre autres, pour son malheur & pour le mien, il s'avisa de rapporter un endroit d'Horace pour un endroit de Perse. J'étois present. Je servois avec les Laquais de l'Evêque.

M'appercevant que le Commandeur ſe trompoit, au lieu de coudre ma bouche, je me laiſſai aller à ma vivacité naturelle, & faiſant entendre ma voix : Monſieur, dis-je à ce Seigneur, avec votre permiſſion, les Vers que vous venez de citer ne ſont pas de Perſe, comme vous vous l'imaginez, ils ſont d'Horace. Je n'eus pas lâché ces paroles, que le Commandeur, me regardant de travers, me répondit d'un air furieux & mépriſant : Tais-toi, faquin. Il ne convient pas à un Laquais de me reprendre. Pourquoi, lui répliquai-je? Comme Laquais, je vous donne à boire, & comme homme de Lettres je vous reprends.

Toute la Compagnie qui n'étoit déja que trop diſpoſée à rire, ne put s'empêcher d'écla-

ter à cette Saillie, qui ne fit qu'irriter la colere du Commandeur. Il demanda juſtice de mon inſolence, & ſur le champ Dom Chriſtoval m'ordonna de me retirer. J'obéïs, croyant que j'en ſerois quitte pour ne plus paroître devant ce mauvais rapporteur de paſſages; mais mon Maître me dit le ſoir d'un air affligé: ami, Gonzalez, je ſuis très-mortifié de la ſcene qui s'eſt paſſée tantôt. Tu aurois beaucoup mieux fait de retenir ta langue, que de montrer ſi mal à propos que tu ſçais ton Horace. Par ce trait d'indiſcretion tu t'es banni toi-même de l'Evêché. Nous ne pouvons plus te garder, après l'affront que le Commandeur s'imagine avoir reçu de toi, & que dans le fond il méritoit bien, pour ſes continuelles citations latines.

C'eſt un Parent que mon Oncle, l'Evêque de Salamanque, & moi nous devons ménager, pour pluſieurs raiſons. C'eſt un Mortel d'un caractere ſingulier, & ſi chatoüilleux ſur le point d'honneur, que ſi je ne me défaiſois pas de toi, il ne me le pardonneroit de ſa vie. Je ſuis donc dans la triſte néceſſité de te congedier, quoique je t'aime. Mais pour t'en conſoler, pourſuivit-il, reçois ces trente piſtoles que je te donne. Avec ce petit ſecours tu pourras ſubſiſter juſqu'à ce que tu trouves une nouvelle condition.

En prononçant ces derniers mots, il me mit entre les mains une bourſe où étoient les trente piſtoles bien comptées. Je n'eus que des remercimens à faire au Seigneur Don Chriſtoval, & ne pouvant imputer qu'à moi ſeul

ma diſgrace, je ſortis de l'Evêché après y avoir laiſſé mon habit de Laquais & repris celui d'Ecolier.

CHAPITRE VI.

Ce que devint Eſtevanille après avoir été congedié par Don Chriſtoval; & par quel hazard il paſſa au ſervice du Licencié Salablanca, Doyen de la Cathedrale de Salamanque. Caractere ſingulier de cet Eccleſiaſtique.

JE retournai dès ce ſoir là-même à ma chambre garnie, que je loüai ſur nouveaux frais, en attendant qu'il s'offrît une occaſion de ſervir quelque bon Maître. J'avois pris goût à la Servitude, parce que je

n'en connoiſſois encore que les agrémens. J'allois dîner & ſouper tous les jours dans une Auberge qui étoit dans mon voiſinage, & où je mangeois en bonne Compagnie. Il venoit là des Eccleſiaſtiques & entre autres un Chantre de la Cathedrale.

Je fis connoiſſance avec ce dernier, qui ſe nommoit Vanegas. C'étoit un gros garçon de vingt-huit à trente ans, un réjoüi, dont l'humeur étoit ſi conforme à la mienne, que nous nous plûmes l'un à l'autre dès la premiere vûë : Peut-on vous demander, me dit-il un jour, ce que vous faites à Salamanque ? J'y ſuis, lui répondis-je, ſans occupation preſentement. Il n'y a pas huit jours que j'étois Laquais du Seigneur Don Chriſtoval, Neveu de l'E-

vêque de cette Ville ; mais deux ou trois Vers d'Horace m'ont fait donner mon congé. Cela peut-il être, s'écria le Chantre étonné ? Apprenez-moi, je vous prie, cette avanture. Je la lui racontai, & quand je lui dis les paroles qui avoient excité le courroux du Commandeur, il fit trembler toutes les tables qui étoient dans la salle, en riant à gorge déployée ; car il avoit naturellement la voix si grosse, qu'on croyoit entendre une pedale lorsqu'il parloit, rioit ou chantoit. Après s'être bien épanoüi la rate, il prit un air sérieux, & m'assura qu'il n'épargneroit rien pour me trouver un bon poste.

Il ne le chercha pas inutilement : Ami Gonzalez, me dit-il peu de jours après, je vous ai déterré une condition, que je

préfererois à celle que vous venez de quitter. Le Licencié Salablanca, Doyen de notre Chapitre, a besoin d'un Domestique, qui soit tout ensemble, son Laquais & son Secretaire. Je me suis imaginé que vous ne vous acquitteriez point mal de ces deux emplois. Je les remplirai, sans doute, à merveilles, lui répondis-je; vous n'avez seulement qu'à m'apprendre de quel caractere est le Doyen. C'est un homme, repliqua-t-il, d'une pieté solide, quoiqu'il ne se pare point de cet exterieur austere qu'ont ordinairement les Devots. C'est un Prêtre de cinquante-cinq à soixante ans, tout uni, affable & debonnaire. Pour peu qu'il vous voye attaché à lui, il vous donnera sa confiance; & vous ferez peu à peu vos petites affai-

res dans ſa maiſon. Nous irons, pourſuivit-il, le voir à l'iſſuë de notre dîner. Je veux dès ce jour vous placer auprès de ce venerable Eccleſiaſtique, qui poſſede plus de mille écus de rente en Benefices.

Vanegas en effet, au ſortir de notre Auberge, me conduiſit à une petite maiſon où demeuroit le Licencié Salablanca : Seigneur, dit-il à ce Doyen, je vous améne le jeune homme dont je vous ai parlé. Eſtevanille Gonzalez eſt un enfant de famille, un orphelin que la fortune réduit à ſervir. Il a fait ſa Troiſiéme d'une maniere brillante à l'Univerſité. Il eſt plein d'honneur, d'eſprit & d'integrité. Vous aurez un tréſor dans ce garçon-là. Je ſuis ſon répondant. Il n'en pouvoit trouver un meilleur, lui dit le Doyen, & comme c'eſt un vrai preſent

qu'un bon Domeſtique, je vous ſuis redevable de m'offrir celui-ci que je reçois d'autant plus volontiers, que ſa phyſionomie me revient. Le Chantre fort ſatisfait d'avoir réüſſi dans ſon entrepriſe, prit congé du Licencié avec lequel il me laiſſa.

Hé bien, mon ami, me dit alors mon nouveau Patron, nous allons donc tous deux vivre enſemble? Le Ciel en ſoit loüé! Je crois que tu n'ignores pas ce que les Serviteurs doivent à leurs Maîtres. De mon côté, je ſçais ce que les Maîtres doivent à leurs Serviteurs. Rempliſſons l'un & l'autre ſcrupuleuſement nos devoirs, c'eſt le moyen de nous accorder; regarde-moi comme ton Pere, & je te regarderai comme mon Fils. A ces mots, je me jettai à ſes pieds, en lui proteſtant, que

je n'épargnerois rien pour mériter ſes bontés. Il me fit relever, & changeant de diſcours : Gonzalez, me dit-il, tu n'es plus dans un Palais Epiſcopal. Tu as paſſé d'une extrêmité à l'autre. Tu ne ſers préſentement qu'un Prêtre du ſecond Ordre. Tu ne verras point regner ſur ma table la délicateſſe & l'abondance. Un potage me ſuffit avec un boüilli pour mon dîner, & le ſoir je me contente d'un ſimple plat de rôt. Le Licencié m'ayant ainſi parlé, me dit d'aller chercher mes hardes, & de les faire apporter chez lui : ce qui fut executé en moins de deux heures de tems.

Je trouvai à mon retour le Doyen qui ſoupoit à ſon petit couvert dans une ſalle, en s'entretenant d'un air familier avec deux Domeſtiques qu'il avoit,

& qui ſe tenoient debout devant lui. L'un étoit ſon Cuiſinier, petit homme vieux & boſſu, & l'autre ſa Gouvernante, que ſon grand âge & ſa laideur rendoient très-canonique. Je me mêlai à la converſation. Puis pour commencer à m'acquitter de mes fonctions de Laquais, je m'approchai d'un Buffet ſur lequel il y avoit une bouteille de Vin de Portugal, avec un verre & une caraffe d'eau, & toutes les fois que mon Maître demandoit à boire, je lui portois ſur une ſoûcoupe ſon verre que je rempliſſois en Echanſon qui avoit fait ſon apprentiſſage en très-bon lieu. Le plat de rôt dont il ſe contenta ce ſoir-là, fut une épaule de mouton, dont il mangea fort peu. Après quoi il monta dans ſa chambre, pour nous laiſſer dans la ſalle ſouper

en liberté, le Cuiſinier, la Gouvernante & moi.

J'eus bientôt fait connoiſſance avec ces deux Domeſtiques; & dans l'entretien que nous eûmes enſemble, je ne manquai pas de leur donner occaſion de dire ce qu'ils penſoient du Doyen: Quel bonheur, leur dis-je, mes amis, d'avoir un Patron tel que le nôtre! quel air de bonté! vous parle-t-il toujours avec douceur comme il a fait ce ſoir? n'a-t-il jamais de fantaiſies, de caprices, de mauvais momens? Non, répondit le petit Boſſu. Il n'a point d'inégalités. Il eſt bien vrai que de tems en tems il paroît ſombre & rêveur; mais cela ne dure guere, & ſes Valets n'en patiſſent point. J'ai ſervi, continua-t-il, d'autres Devots qui n'étoient pas d'un ſi bon carac-

tere, & Dieu sçait ce que j'ai souffert chez un Chanoine de Tolede, quoiqu'il fût homme de bien. Il étoit né si violent, qu'il me jettoit mes fricassées à la tête, quand il y trouvoit trop de poivre ou de sel. Grace au Ciel, dit alors la Dame Leonelle, ainsi se nommoit la Gouvernante, le Seigneur Licencié, notre Maître, n'a point de défauts. On l'accuse seulement d'être un peu avare; mais quoique ce soit un homme d'Eglise, on peut s'y tromper. Au lieu de thésauriser, comme on se l'imagine, il donne peut-être son argent en secret aux pauvres; & c'est la bonne maniere. Il vaut mieux faire du bien en cachette qu'à son de trompe.

Ils ajouterent à ces discours plusieurs autres, qui me firent comprendre, que j'avois pour

Patron

Patron un bon Iſraëlite, chez qui je vivrois fort doucement. Lorſque nous eûmes ſoupé, ce qui fût bientôt fait, l'épaule de mouton n'ayant pû amuſer fort long-tems trois perſonnes de bon appétit, je montai à la chambre de M. le Doyen, où je le trouvai à genoüil devant un grand Crucifix d'yvoire, qui étoit dans un quadre d'ébene, ſur un fond de velours noir. Il ſe leva dès qu'il eut achevé ſa Priere, & comme je m'apperçus qu'il ſe diſpoſoit à ſe coucher, je me mis en devoir de l'aider à ſe deshabiller, en le priant de m'excuſer, ſi n'étant pas encore dans l'habitude de ſervir, je ne m'en acquittois pas avec toute l'adreſſe que j'aurois ſouhaité d'avoir. Je n'étois pourtant pas ſi mal-à-droit que je le faiſois, puiſque Don Chriſ-

toval s'étoit fort bien accommodé de mon ſervice.

Là-deſſus le Licencié me fit des queſtions ſur ma Famille, & jugeant par mes réponſes que je n'étois pas né pour être Valet, il parut s'attendrir ſur mon ſort : Infortuné Gonzalez, me dit-il, que je vous plains d'avoir perdu de ſi bonne-heure les auteurs de votre naiſſance! Sans ce malheur, vous ne ſeriez pas dans un état ſervile. Cependant, puiſque le Ciel le veut ainſi, mon enfant, il faut vous ſoumettre, ſans murmure à ſes volontés ; pour moi, continua-t-il, je prétends adoucir, autant qu'il me ſera poſſible, la rigueur de votre ſervitude, & vous traiter de façon, qu'à peine ſentirez-vous que vous avez un Maître.

Je fus enchanté de ces paro-

les, qui m'inſpirerent tout à coup tant de zele & d'inclination pour le Doyen, que je me ſerois fait hacher pour lui. Ce qui prouve bien que c'eſt la faute des Maîtres, quand leurs Domeſtiques ne les aiment point. Je me ſentis ſi penetré, par avance, des bontés qu'il promettoit d'avoir pour moi, que je lui tins des diſcours dont le déſordre lui fit connoître, que ſi je manquois d'éloquence, du moins j'avois du ſentiment. Il me frappa doucement ſur l'épaule, & me dit en ſouriant : Va, mon ami, va te coucher. J'ai tout lieu de croire que nous nous accommoderons fort bien l'un de l'autre. Ton prédeceſſeur, pourſuivit-il, n'avoit que quinze piſtoles de gages, je t'en donnerai vingt, pour te marquer avec quelle ſatisfaction je te prens à mon ſervice.

Je laissai mon Doyen se mettre au lit. Ensuite je me retirai dans un petit cabinet voisin, dont il faisoit sa garde-robbe, & où il y avoit un grabat qui ressembloit assez à celui de ma Pension. C'étoit-là mon gîte. Je ne dormis guere cette nuit, & pour faire voir, que la paresse n'étoit pas mon vice, je fus sur pied dès la pointe du jour; de sorte que quand mon Maître, qui se levoit ordinairement de grand matin, m'appella, je me présentai tout habillé devant lui, & prêt à recevoir ses ordres. A ce que je vois, me dit-il, vous n'êtes pas homme à dormir la grasse matinée. Je vous en estime davantage. Ecoutez, ajouta-t-il, en me mettant un Papier entre les mains, pour commencer à vous montrer que je veux vous faire en-

trer dans mes affaires ſecrettes ; voici une quittance de deux cens écus que je vous confie. Portez-la toute à l'heure de ma part au Seigneur Don Juan de Barros , Receveur general de notre Chapitre. Il vous comptera l'argent. Je ſortis avec la quittance , & fis ma commiſſion de maniere que le Licencié fut très - content de moi. Il me le témoigna,& je lui devins plus cher de jour en jour.

Il y avoit déja près d'un mois que je demeurois chez lui , lorſqu'un ſoir en ſoupant , il tomba dans une profonde rêverie. Au lieu de s'entretenir , ſelon ſa coutume , & de rire avec ſes trois Domeſtiques , il garda le ſilence pendant qu'il fut à table. Nous eûmes beau , deux ou trois fois , lui adreſſer la parole , il ne nous répondit que par des

ſoupirs. Enfin, on eût dit qu'il étoit la proye de quelque ſecret déplaiſir, tant il paroiſſoit accablé de triſteſſe. Il ne mangea preſque point ce ſoir-là, & me diſpenſant de l'aller deshabiller, il monta dans ſa chambre, où il s'enferma. Voilà, ſans doute, dis-je au petit Cuiſinier, un de ces tems malheureux dont vous m'avez une fois parlé. Oüi, me répondit-il. Vous voyez comme notre Patron eſt quelquefois different de lui-même. Mais ce ſont des nuages qui paſſent. Dès demain vous le reverrez dans ſon humeur ordinaire.

Perſuadez que cela ſeroit ainſi, nous demeurâmes tous trois dans la ſalle, où nous ſoupâmes gayement. Après quoi nous gagnâmes nos grabats. J'étois déja étendu ſur le mien, & le ſommeil ſe préparoit à fermer mes

yeux, quand je crus entendre la voix de mon Maître. J'écoutai avec toute l'attention dont j'étois capable, & je ne pus douter que ce ne fût lui, qui se promenant à grands pas dans sa chambre, faisoit des monologues sur l'inquiétude qui le travailloit. Envain je prêtai une oreille attentive pour les oüir plus distinctement, je ne saisis que quelques paroles, par lesquelles je jugeai que c'étoit la délicatesse de sa conscience qui troubloit son repos. J'entendis même le bruit comme de plusieurs coups de discipline que se donna le Devot, non probablement sans connoissance de cause, & toute la nuit il ne cessa de parler, de se foüetter, de se tourmenter.

Aussi-tôt que le jour parut, il sortit sans rien dire, & s'en alla

dans la Ville d'où il révint trois heures après avec un air de gayeté, qui me ſurprit d'autant plus, que je m'attendois à le revoir plus chagrin. Il me fit monter avec lui dans ſa chambre. Il en ferma la porte, & me dit : Oh çà, Gonzalez, il faut que je te faſſe part de ma joye. Je veux que tu ſois le dépoſitaire de mes ſecrets. Apprends que j'ai remporté une victoire importante & glorieuſe. Vous voulez bien, Monſieur, lui répondis-je, d'un air auſſi gai que le ſien, que je m'en réjoüiſſe avec vous, quoique je ne ſçache point encore en quoi elle conſiſte. J'ai vaincu, reprit-il, j'ai atterré le Démon de l'avarice. J'avois amaſſé trois cens écus. Je les gardois ſoigneuſement dans mon coffre. Mon cœur y étoit attaché ; mais le Pere Celeſte a eu pitié de ſon ſerviteur.

ſerviteur. Il m'a prêté ſon aſſiſtance. Je viens de jetter tous ces écus dans un tronc de l'Hôpital ; & par là je me ſuis délivré d'un peſant fardeau qui m'accabloit.

Vous vous imaginez bien que je ne fus pas peu étonné d'entendre ce diſcours, qui me fit prendre le Licencié pour un fou. Il s'en apperçut ; & pour me faire juger de lui plus ſainement, il pourſuivit de cette ſorte : Tu ſçauras, mon ami, que je ſuis né avare. J'ai pour l'argent une paſſion que la ſéverité de ma morale combat ſans ceſſe ſans pouvoir la détruire. Je ſuis tranquille quand je ne poſſede rien que ce qui m'eſt néceſſaire pour la nourriture & l'entretien de mon Domeſtique. Au contraire, ſitôt que je me vois du ſuperflu, j'oublie qu'il appartient aux pau-

vres. Je l'enferme, je le cache, j'en fais mon idole, ma cupidité se rallume, j'entasse pieces sur pieces; enfin je cede à ma fureur. Néanmoins quoique l'avarice m'ait vaincu, elle ne joüit pas paisiblement de ma défaite, La Charité vient bien-tôt troubler son triomphe, & lui disputer la proye dont elle est saisie. C'est alors que je sens dans mon cœur d'étranges combats qui me plongent dans une affreuse mélancolie, & dont le succès pourroit devenir favorable au vice, si le Ciel ne venoit au secours de la vertu; mais graces à la Bonté Divine, j'ai jusqu'ici toujours terrassé mon ennemi.

Lorsque le scrupuleux Doyen, charmé de sa victoire, m'eut parlé de cette façon, il fit éclater de nouveaux transports de joye de s'être si heureusement débarras-

ſé de ſes trois cens écus. Enſuite ſe proſternant devant ſon Crucifix pour remercier Dieu de lui avoir donné la force de faire une action ſi vigoureuſe ; ce ſaint Homme, car c'en étoit un veritablement , demeura plus d'un quart d'heure en priere , & me ravit par ſon air édifiant. Je ne pouvois me laſſer de l'admirer. S'étant relevé , il reprit un viſage riant, & m'adreſſa la parole dans ces termes : Gonzalez , tu me vois bien content ; mais je le ſuis encore plus que je ne le parois. Si tu concevois toute la ſatisfaction interieure que je ſens d'être affranchi de la tyrannie de l'avarice , je ſuis perſuadé que dès ce moment tu ſuivrois mon exemple ; & je t'y exhorte , mon fils. Si tu as de l'argent dont tu puiſſes te paſſer,

je te conſeille, en ami, de le porter à l'Hôpital, pour prévenir le goût que tu pourrois prendre inſenſiblement pour les richeſſes.

Je ſouris à ce conſeil, qu'il me donna pieuſement, & je ne fus nullement tenté de me déſaiſir de mes piſtoles, quoiqu'un bon Caſuiſte m'eût fort bien pû chicaner ſur leur poſſeſſion : Monſieur, répondis-je au Licencié, ſi j'avois un Benefice qui me fournît au-delà de mon néceſſaire, je tâcherois de vous imiter, quoique vous me paroiſſiez un homme inimitable ; mais conſiderez, s'il vous plaît, que je ſuis un pauvre garçon ſans patrimoine. Je n'ai pour tout bien qu'une vingtaine, peut-être, de piſtoles qui me reſtent de ma derniere condition. Puis-je, ſans

imprudence m'en dépoüiller ? Sçait-on ce qui peut arriver ? Si par malheur je venois à vous perdre , & que je fusse long-tems sur le pavé à chercher un nouveau Maître , n'auroit-on pas raison de me reprocher d'avoir été charitable mal-à-propos. Ce que tu dis , repliqua le Doyen , seroit de très-bon sens , si les besoins futurs devoient nous embarrasser ; mais il ne faut pas que l'avenir nous inquiete , ni que la crainte de manquer d'argent nous serve de prétexte pour frustrer les Pauvres de notre superflu.

Mon sévére Patron me tint vainement tous ces beaux discours , je les écoutai comme des chansons ; & les choses en demeurerent-là. Deux mois après cette avanture , qu'il me défendit de réveler aux deux

autres domeſtiques, il me renvoya chez le Receveur du Chapitre toucher encore deux cens écus que je lui apportai. Il les mit dans ſon coffre & les garda pendant trois ſemaines, ſans qu'il en parût occupé. Il ne laiſſoit pas toutefois de l'être, & peu à peu mon Devot redevint mélancolique. D'abord que je m'en apperçus, je lui dis : Seigneur Licencié, puiſque j'ai l'honneur d'être votre confident, je ne crois pas devoir attendre pour vous donner du ſoulagement, que vous m'appreniez le beſoin que vous en avez : Je ne ſçais que trop ce qui ſe paſſe actuellement dans votre cœur ; l'Avarice & la Charité y ſont aux priſes, & l'évenement de leur combat eſt incertain. Permettez qu'un fidelle ſerviteur, qui s'intereſſe au re-

pos de vos jours, vous ſerve de fil pour ſortir du labyrinthe où vous vous trouvez.

Oüi, mon cher Eſtevanille, me répondit triſtement le Doyen, je lutte nuit & jour contre un ennemi puiſſant, & qui ſemble réprendre de nouvelles forces à meſure que les miennes s'affoibliſſent. Aide-moi, ſi tu peux, à le terraſſer. Très-volontiers, Monſieur, lui répartis-je, & nous allons l'abattre toute à l'heure, ſi vous voulez. Hé! comment pourrons-nous en venir à bout, dit le Licencié? Rien n'eſt plus aiſé, lui répondis-je. Remettez-moi dans ce moment ces redoutables eſpeces qui pourroient vous perdre à la fin. Je vais vous en délivrer en les jettant dans ce grand tronc pour les Pauvres, qui eſt à l'entrée du Monaſtere de S. Bernard.

Mon Maître n'applaudit pas tout d'un coup à l'expedient proposé ; mais enfin les réflexions du Devot l'emporterent peu à peu sur les mouvemens de l'Avare. J'y consens, mon ami, me dit-il, charge-toi de cette commission. Aussi-bien tu m'épargneras quelques peines que j'aurois à souffrir en portant moi-même mon argent. A ces mots, il tira de son coffre un sac, & me le mettant entre les mains : Tien, me dit-il, voici les victimes qu'il faut immoler. Va, mon enfant, cours, vole, & revien promptement m'annoncer que le sacrifice est fait.

Je laissai le Patron dans sa chambre exhaler quelques soupirs, qu'il ne put refuser à mon départ, ou plûtôt à l'éloignement des victimes, & je pris

le chemin du Convent de ſaint Bernard, dans l'intention de faire fidellement l'emploi dont j'étois chargé. J'y allois de la meilleure foi du monde, & j'aurois indubitablement rempli mon devoir en garçon plein de droiture, ſi le demon de l'avarice ne fût venu me tenter; mais de rage, ſans doute, d'avoir été vaincu par le Maître, il voulut s'en venger ſur le Valet. Il m'arrêta tout court, comme j'étois près d'entrer dans l'Egliſe, & me ſoufflant aux oreilles: Eſtevanille, me dit-il, où vas-tu, inſenſé que tu es? Tu vas porter de l'eau à la riviere. T'imagines-tu que les Hôpitaux manquent de quelque choſe? Tu te trompes, Gonzalez. Ils ſont ſoutenus par les charitez de tant de perſonnes aiſées, que jamais on ne

verra la marmite des Pauvres renverſée. Leurs revenus augmentent de jour en jour par les teſtamens qui ſe font en leur faveur. Outre cela, leurs biens ne ſont pas pillés comme ceux des Grands Seigneurs, par des Intendans fripons; ils ont pour Œconomes & pour Adminiſtrateurs d'honnêtes gens qui ſe font un plaiſir de ſe mêler de leurs affaires pour l'amour de Dieu, & d'être déſintereſſés dans leur adminiſtration. Ne jette donc point dans un tronc cet argent que ta bonne fortune te livre aujourd'hui. Garde-le plûtôt pour toi. Peut-être en auras-tu bien-tôt beſoin. D'ailleurs, puiſque le Doyen le deſtine aux Pauvres, il y en a une partie qui t'appartient. Cela ſemble en quelque façon rendre ta faute plus legere.

Le Diable, en me ſuggerant ces mauvaiſes réflexions, qu'il avoit l'art de me faire trouver bonnes, corrompit mon integrité. Au lieu d'entrer dans l'Egliſe, je marchai vers la grande Place, où pour peu de choſe je convertis chez un Changeur mes écus en doublons & en quadruples, que je ſerrai facilement dans ma poche. Je retournai enſuite au logis, où le Licencié m'attendoit impatiemment. Réjoüiſſez-vous, Monſieur, lui dis-je en l'abordant d'un air gai, l'affaire en eſt faite. Le poiſſon eſt dans la naſſe de l'Hôpital. Que votre conſcience reprenne toute ſa tranquillité. Je ſuis ravi, me répondit-il, que cela ſoit terminé. Je t'en remercie. De ton côté, mon enfant, tu dois auſſi en être bien-aiſe; car tu as part à cette bonne

œuvre. J'en ai une joye infinie, lui répliquai-je ; & si vous avez le malheur de vous retrouver dans la peine dont je viens de vous délivrer, je me flatte que vous voudrez bien encore vous servir de mon petit ministere pour vous en tirer. Le Doyen m'assura qu'il n'avoit pas une autre intention. Cependant quelques mois après se revoyant un argent superflu assez considerable, & se sentant tourmenté par ses scrupules, il eut recours à un autre moyen pour s'en affranchir.

Il acheta une grande quantité de livres solides, des livres de Morale & de Theologie, croyant par cette emplette se mettre l'esprit en repos ; mais après avoir fait une méditation profonde au pied du Crucifix il m'appella. J'accourus à sa voix,

& remarquant qu'il étoit plus troublé, plus agité que jamais : Qu'avez-vous, lui dis-je, mon cher Maître ? Auriez-vous encore envie de me faire avoir part à quelque bonne action ? Ah! Gonzalez, me répondit-il en poussant un soupir des plus amers, que le Démon est subtil ! Je m'imaginois l'avoir trompé, & c'est lui qui m'a tendu un piége où j'ai donné. Je pensois en achetant tous ces livres, que la charité n'en pourroit murmurer : Quelle illusion ! Ces ouvrages, quoi qu'excellens, me sont inutiles. Je ne lis point. J'employe presque tout mon tems à la priere. Pourquoi donc, miserable que je suis, ai-je fait un pareil achat ? Combien aurois-je soulagé de pauvres avec l'argent que m'ont coûté ces livres, qui ne sont dans ma cham-

bre qu'un vain ornement.

Ce trop charitable Doyen se sentoit si mortifié d'avoir fait une dépense qui lui paroissoit coupable, qu'il ne pouvoit s'en consoler. Les confidens quelquefois donnent de bons conseils : Monsieur, lui dis-je, il me semble que votre faute n'est pas irréparable. Il n'y a, sauf votre meilleur avis, qu'à faire porter tous ces livres chez le Libraire qui vous les a vendus. Il les reprendra moyennant un honnête profit, & j'irai sur le champ porter à l'Hôpital l'argent que nous en retirerons. J'approuve ce conseil, s'écria le Licencié. C'est le Ciel, Gonzalez, qui vient de te l'inspirer, & je le veux suivre tout à l'heure.

En même tems, il m'ordonna d'aller chercher deux Portefaix ; ce que je fis avec un empresse-

nent dont il n'eſt pas beſoin de dire la cauſe. Ce qui me déplut, c'eſt que le Patron voulut venir avec nous chez le Libraire, qui étoit juſtement ce vieux borgne qui ſçavoit ſi bien enſeigner les bonnes Penſions. Quoique les Marchands ne ſoient pas trop aiſes qu'on leur rapporte une marchandiſe qu'ils ont venduë, il reprit la ſienne fort obligeamment, & rendit au bon Doyen cent cinquante écus de deux cens qu'il avoit reçûs de lui, ſe contentant du reſte, tant pour ſe dédommager d'avoir perdu l'occaſion de ſe défaire deſdits livres, que pour l'interêt des jours qu'ils avoient été hors de ſa Boutique.

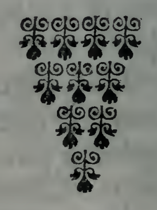
Je mis promptement la main ſur les eſpeces qui nous revenoient. Je les ſerrai dans un ſac que nous fournit gratuitement

le Libraire ; & quand nous fûmes dans la ruë, je dis à mon Maître qu'il pouvoit s'en retourner au logis, où je le rejoindrois en peu de tems. Il me répondit, qu'il vouloit m'accompagner : Comment donc, Monſieur, lui repliquai-je : Eſt-ce que vous vous défiriez de votre ſerviteur? Le Ciel m'en préſerve, repartit-il : Non, mon enfant, je ſuis ſûr de ta fidelité. Je n'avois envie d'aller avec toi, que pour être témoin moi-même de ma victoire ; mais puiſqu'il t'a ſemblé que je ſoupçonnois ta bonne foi, je veux te faire voir que tu as eu tort. Va t'acquitter tout ſeul d'une commiſſion ſi agréable à Dieu. En achevant ces paroles, il reprit le chemin de ſa maiſon, & je me rendis chèz le Changeur, où je convertis encore mes écus en double-piſtoles.

Ma

Ma bourſe, comme vous voyez, commençoit à devenir rondelette ; & dans l'eſperance que j'avois de l'arrondir bien davantage dans la ſuite, j'étois le garçon d'Eſpagne le plus content. Neanmoins un triſte évenement trompa mon attente. Le Doyen peu de jours après la ſcéne des livres, tomba malade. Il appella les plus fameux Médecins de Salamanque. Ils lui donnerent des remedes, & il mourut. A peine eut-il les yeux fermés, que des parens qu'il avoit dans la Ville accoururent fort échauffés, ne doutant pas que le défunt n'eût laiſſé beaucoup d'argent. Ils furent étrangement ſurpris, de ne trouver que quelques écus qu'il gardoit pour entretenir ſon ménage. Comme ils s'en plaignoient, je leur dis qu'ils ne devoient pas s'en étonner, puiſ-

que le Licentié Salablanca perſuadé, que ſon ſuperflu appartenoit de droit aux Pauvres, le portoit lui-même exactement aux troncs des Hôpitaux. Les parens peu ſatisfaits de la ſucceſſion qu'ils avoient à recüeillir, en partagerent entr'eux les effets. Et comme s'ils euſſent deviné que je m'étois payé par mes mains, ils me firent perdre plus de la moitié de mes gages. Ce qui étoit à rabattre ſur la part que j'avois euë aux bonnes œuvres de mon Maître.



CHAPITRE VII.

Estevanille après la mort du Doyen va voir Vanegas, & s'engage au service d'un Chapelain Royal.

AUssitôt que je fus sur le pavé, j'allai voir Vanegas, chez qui je trouvai un Ecclesiastique Italien, qui possedoit une Chapelle Royale à Salamanque. Dès que je parus, le Chantre me dit : Mon pauvre Gonzalez, ma douleur se renouvelle à votre vûë. Que je suis fâché que votre bonheur ait duré si peu ! J'avois placé ce garçon-là, poursuivit-il en adressant la parole au Chapelain Royal, auprès du Licencié Salablanca qui vient de mourir. C'étoit une bonne condition

pour ce jeune homme. C'eſt dommage qu'il n'en ait pas joüi plus long-tems ; car c'eſt un excellent ſujet, un ſerviteur zelé, fidelle ; & de plus, un enfant de bonne maiſon, qui a des principes de Belles Lettres.

Pendant que Vanegas parloit de la ſorte, l'Italien me conſideroit attentivement depuis les pieds juſqu'à la tête ; & ſoit qu'il eût effectivement beſoin d'un Laquais, ſoit que quelque autre raiſon le déterminât dans le moment à me prendre, il dit à Vanegas : Il me faut un domeſtique, & il ne tiendra qu'à ce garçon d'entrer à mon ſervice. Le bien que vous venez de me dire de lui, & ſa phyſionomie, me font ſouhaiter de l'avoir. Il peut compter que par rapport à vous, j'aurai pour lui beaucoup de conſideration. Je me ferai un

plaisir de cultiver son esprit moi-même, & d'y faire germer les semences de Litterature qu'il a déja. Je lui offre les mêmes gages qu'il avoit chez le Doyen, & je crois qu'il ne perdra pas au change. Qu'il se consulte donc là-dessus; & si cela lui convient, vous sçavez où je demeure, vous me l'envoyerez. A ces mots, qu'il prononça d'un ton de voix plein de douceur, il embrassa Vanegas, & se retira.

Hé bien, me dit le Chantre lorsque nous fûmes seuls: comment vous sentez-vous affecté de la proposition que l'on vient de vous faire, & du personnage qui vous l'a faite? Cet Ecclesiastique, lui répondis-je, me paroît un homme de bien. Pensez-vous que je fisse mal d'accepter la place qu'il me présente? Hé! mais, reprit-il mon ami, je ne

connois ce Prêtre que depuis quelques jours. Je ſçais que c'eſt un vieux Bachelier Calabrois, qu'il eſt Chapelain Royal dans cette Ville, & qu'il paſſe pour un Beneficier fort à ſon aiſe. C'eſt tout ce que je puis vous en apprendre. Quoiqu'il ſoit Italien, & qu'il porte une face équivoque, il peut être un fort honnête homme. Au reſte, continua-t'il, vous devez ſans balancer prendre le parti de le ſervir. Que riſquez-vous? Si vous n'êtes pas content de lui, vous le quitterez. Les Laquais ne ſont point des Eſclaves. Si leurs Maîtres ont le pouvoir de les chaſſer lorſqu'il leur en prend fantaiſie, ils peuvent de leur côté, quand il leur plaît, abandonner leurs Maîtres. Vous raiſonnez à merveilles, dis-je au Seigneur Vanegas, & je ſuis prêt à me

consacrer au service de ce Chapelain Royal. J'ai un pressentiment qu'il me consolera de la perte de mon dernier Maître.

Dès le jour suivant, le Chantre me conduisit chez le Bachelier, qui me reçut d'un air de bonté dont je fus ravi. Il me donna de nouvelles assurances, qu'il auroit un soin tout particulier de m'enseigner les Belles Lettres. Vanegas qui m'aimoit, fut sensible aux bons sentimens que le Chapelain témoignoit avoir pour moi. Il l'en remercia pour son compte, & s'en alla, persuadé que je serois aussibien-là que chez le Licencié. Je pensois lamême chose, ou plûtôt je trouvois mon nouveau Maître encore plus digne que l'autre de mon attachement. Si le Doyen, disois-je, étoit un Prêtre vertueux, celui-ci ne le paroît pas moins. Je m'en

fie à son air pâle & mortifié. D'ailleurs, je crois qu'il a plus d'esprit & d'érudition. Le Calabrois en effet en avoit infiniment davantage. Aussi passoit-il la moitié de la journée, & quelquefois une partie de la nuit dans sa Bibliotheque, qui étoit composée de toute sorte de livres. Il avoit été Moine dans je ne sçai quel ordre, & Regent de Philosophie. C'étoit un homme des plus sçavans.

Au reste, son Domestique, de même que celui du Doyen, ne consistoit qu'en une vieille Gouvernante, un Cuisinier, & moi, & il ne faisoit pas une plus grande dépense, quoiqu'il eût la réputation d'être plus riche. Il ne portoit pas son argent dans les troncs des Hôpitaux, il se contentoit, en sortant d'une Eglise, de jetter une poignée de maravedis

vedis aux Pauvres qui ſe trouvoient à la porte. Mais ce que je n'approuvois pas , c'eſt qu'il diſtribuoit ſes aumônes avec tant d'éclat, qu'il ſembloit les vouloir faire à ce que perſonne n'en ignorât. A cela près, on l'auroit pris pour un Saint. Il marchoit avec gravité, les yeux attachés à terre, & ſon viſage prêchoit la mortification.

Il ne manqua pas , ainſi qu'il l'avoit promis, d'avoir de grands égards pour moi. Sitôt qu'il m'eut interrogé ſur les Belles Lettres , & qu'il vit que j'en avois les premiers élemens , il en marqua autant de joye que s'il eût été mon pere, & me dit d'un air affectueux, qu'il me regardoit comme ſon éléve : oüi, mon enfant, continua-t'il d'un ton de voix animé, tu as d'heureuſes diſpoſitions. Je me charge

de toi. Je te pousserai. Ce seroit un meurtre de laisser vieillir dans la servitude, un homme né pour faire du bruit dans le monde par son génie.

Il accompagna ses belles promesses de quelques ambrassades, pour me montrer qu'il parloit de l'abondance du cœur. J'étois si pénétré de ses bontés excessives, que je ne pus m'empêcher d'aller trouver Vanegas, & de lui faire part de ma joye ; mais au lieu d'applaudir au compte fidelle que je lui rendis des témoignages d'amitié que je recevois de mon nouveau Maître, il devint sombre & rêveur: Qu'avez-vous, lui dis-je ? Il semble que vous soyez affligé du rapport que je vous fais. Est-ce que vous vous repentiriez d'avoir fait mon bonheur ? Quelle peut être la cause d'un pareil changement ? Je suis

toujours le même à votre égard, répondit le Chantre, & vous ne ſerez jamais auſſi heureux que je le ſouhaite. Pourquoi donc, lui répliquai-je, gardez-vous un ſilence chagrin, en apprenant les bontés qu'a pour moi le Bachelier. On diroit qu'elles vous font de la peine.

Mon ami Vanegas n'oſoit me découvrir ſa penſée, & j'étois fort éloigné de la deviner. Neanmoins je le preſſai tant de s'expliquer là-deſſus, & de ne me rien celer, qu'il reprit ainſi la parole: Je ne ſçai ſi je dois me réjoüir de vous avoir procuré la condition dont vous êtes ſi ſatisfait. Helas! je crains d'avoir innocemment expoſé votre jeuneſſe aux attentats d'un homme vicieux. Toutes ces démonſtrations d'amitié du Calabrois me paroiſſent outrées, & par con-

ſequent me ſont ſuſpectes. Cependant, ajouta-t'il, comme en ſe reprenant, il ſe peut faire que je m'allarme mal à propos, & que ma crainte offenſe la vertu du Bachelier. D'ailleurs tout jeune que vous êtes, vous avez aſſez de jugement, & d'aſſez bons yeux pour voir l'hypocrite, ſi c'en eſt un, au travers de ſon maſque.

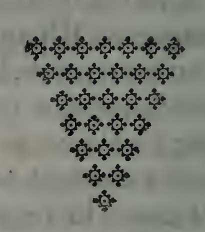
Je n'eus pas beſoin que le Chantre m'en dît davantage, & rappellant alors dans ma memoire certains diſcours que j'avois entendu tenir dans la penſion de Canizarez, je m'en retournai chez mon Italien l'eſprit prévenu contre lui, & plus diſpoſé à empoiſonner ſes bonnes actions, qu'à faire grace à ſes mauvaiſes. Je me tins avec lui ſur mes gardes ; & comme dans la prévention où j'étois,

il n'avoit pas en moi un Juge favorable, j'interprétois tout à ſon deſavantage. Les paroles obligeantes qu'il m'adreſſoit, augmentoient ma défiance ; & les regards qu'il jettoit ſur moi, quoique dans le fond peut-être purs & déſintereſſés, me paroiſſoient coupables. Un jour que j'étois avec lui dans ſa Bibliotheque, il prit un Virgile qu'il ouvrit ; puis me le donnant, il me dit : Eſtevanille, voyons un peu, ſi tu me rendrois bien cette églogue en Eſpagnol. Par hazard, ou autrement, l'églogue étoit juſtement celle qui commence par ce Vers :

Formoſum paſtor Coridon Ardebat Alexin.

Je l'avois entendu expliquer au College. Je la ſçavois même par cœur. Je n'eus pas beaucoup de peine à la traduire en Caſtillan ; mais tandis que j'en faiſois la

verſion avec le plus d'élegance qu'il m'étoit poſſible, le Calabrois pour me témoigner combien il étoit content de moi, me donnoit de petits coups ſur l'épaule, me tiroit doucement les oreilles, & me pinçoit les joües. Cela me parut ſérieux; & me croyant dans un péril où je n'étois peut-être pas, je m'enfuis, & laiſſai-là ce vieux Coridon.



CHAPITRE VIII.

Estevanille part pour Madrid ; de la rencontre qu'il fit en chemin, & quelle en fut la suite.

J'Avois tant de fois entendu parler de Madrid comme d'une merveille du monde, qu'il me prit envie d'y aller, pour voir si ce qu'on m'en avoit dit étoit veritable. Je me trouvois en état de faire gracieusement ce voyage, & de paroître dans cette fameuse Ville sous une forme plus honorable que celle de Laquais. Je me flatois qu'un garçon qui sçavoit passablement bien écrire, & qui ne manquoit pas d'esprit, feroit infailliblement sa fortune à la Cour, soit en s'attachant à

quelque Grand Seigneur, soit en se glissant parmi les Commis des Secretaires d'Etat. Enfin rempli de la bonne opinion que j'avois de mon mérite, j'achetai un petit mulet pour me rendre plus noblement à Madrid, & je partis un matin avant le lever du Soleil.

Je pris le chemin de Peñaranda, où j'arrivai heureusement sur la fin de la journée. Mais il n'en fut pas de même le lendemain. A l'entrée de la Castille vieille, je vis deux routes qui m'embarrasserent; & n'appercevant personne qui pût m'enseigner celle que je devois suivre, je fus obligé de m'en remettre au hazard. L'une conduisoit à la Ville d'Avila, & l'autre à Segovie. J'enfilai la derniere pour mes péchés, comme vous allez l'entendre. Il me fallut passer

entre deux montagnes par un chemin capable d'effrayer un Voyageur, même ſans argent. Si j'euſſe connu le Pays, j'aurois pû éviter, par un détour, ce dangereux paſſage, qui ne pouvoit être tenté que par ceux qui en ignoroient le péril. Outre qu'il étoit coupé de précipices, on découvroit de diſtance en diſtance, au pied des montagnes, des ouvertures que je ne regardois pas ſans effroi.

A chaque inſtant je m'attendois à voir ſortir de ces affreuſes cavernes des hommes armés d'épées, de poignards ou d'eſcopettes, & ces phantômes de mon eſprit troublé, me faiſoient trembler de tous mes membres: Je craignois de laiſſer dans ce redoutable lieu le bien des Pauvres avec ma vie, & frappé d'une ſi juſte crainte, j'implorois

l'aſſiſtance du Ciel, ſans faire réflexion que je méritois moins d'en être ſecouru qu'abandonné. Il me le fit bientôt connoître. Deux hommes, comme vomis par une de ces cavernes, s'offrirent ſubitement à mes yeux, & firent glacer mon ſang dans mes veines par leur air effrayant, auſſi bien que par de larges coutelas qu'ils portoient. Ajoutez à leur horrible aſpect qu'ils étoient à demi-nuds, & que la peur qui groſſit ordinairement les objets, me les faiſoit paroître d'une grandeur énorme.

Ces deux nouveaux enfans de la Terre vinrent me barrer le paſſage en ſe préſentant devant mon mulet, & le chapeau à la main, me demanderent l'aumône d'une maniere qui ne permettoit pas de la refuſer.

L'action humiliante à laquelle ils s'abaiſſoient ne leur faiſoit rien perdre de leur mine épouvantable. Je leur jettai quelques piéces de menuë monnoye que j'avois dans mes poches & dont on m'avoit conſeillé à Penaranda de me munir, pour n'être pas obligé ſur la route de montrer de l'or, à cauſe des inconveniens qui pouvoient en réſulter. Mais les deux Mandians, bien loin de ſe contenter de ſi peu de choſe, ſaiſirent la bride de mon mulet, & me déclarerent que je n'en ſerois pas quitte à ſi bon marché. Mon jeune Seigneur, me dit l'un des deux, en me faiſant vuider malgré moi les étriers, & tomber aſſez rudement, nous allons voir ſi votre bourſe eſt bien garnie. Ils prirent la peine de me foüiller partout, & de

m'enlever plus de cent piſtoles. Ces voleurs remarquant que j'étois plus mort que vif, me proteſterent pour me raſſurer, qu'ils ne me feroient aucun mal: ce qui ne laiſſa pas de diſſiper une partie de ma frayeur.

A peine cette expedition fut-elle achevée, que de la même caverne d'où j'avois vû venir les fripons qui m'avoient volé, il ſortit une ſoixantaine, pour le moins, d'hommes & de femmes, les uns à pied, les autres ſur des mules ou ſur des anes; & tous ces honnêtes-gens enſemble compoſoient une troupe de Bohemiens des plus formidables. Les hommes portoient des collets tailladés, avec des habits qui ne leur couvroient pas la moitié de la peau, tant ils étoient déchirés. Pour les femmes, les unes aſſez bien habillées étoient

bizarrement parées de medailles, de coliers & de bracelets ; & les autres vêtuës d'une ſimple chemiſe de la ceinture en haut, avoient la gorge & les épaules découvertes avec un air d'immodeſtie très-convenable aux perſonnes de cette eſpece. Les deux Bohemiens, qui avoient ſi bien nettoyé mes poches, m'ordonnerent, ſous peine de la vie, d'aller avec eux joindre leurs Camarades qui défiloient deux à deux. Nous ſortîmes des montagnes à trois ou quatre cens pas de-là, pour entrer dans une plaine où nous tirâmes vers un bois épais, au milieu duquel il y avoit une fontaine d'une très-belle eau.

Nous fîmes alte dans cet endroit, que j'aurois trouvé fort agréable, ſi j'euſſe été en meilleure compagnie, Ces Meſſieurs

commencerent par étendre ſur l'herbe des morceaux de viande & de pain dont ils étoient pourvûs abondamment, auſſi-bien que de vin qu'ils portoient dans des callebaſſes, comme les Pelerins de ſaint Jacques. Il me fallut boire & manger avec eux en dépit que j'en euſſe ; car ſi-tôt que je témoignois la moindre répugnance à faire ce qu'ils déſiroient, ils mettoient la main ſur leurs ſabres, & par-là me rendoient plus ſouple qu'un gand. Je pouſſai la docilité juſqu'à ſouffrir qu'on m'ôtât mon habit, qui étoit d'un très-beau drap tout neuf, pour me revêtir d'un habillement de Bohemien. Ils en avoient toujours dans leur bagage quelques-uns qu'ils faiſoient endoſſer par force aux jeunes gens qui avoient le malheur de les rencontrer.

Les hommes & les femmes, après un repas de trois ou quatre heures, se mirent à former des danses plus libres que gracieuses. Ils étoient tous en train de se divertir, & ils se proposoient de passer la nuit dans ce bois, quand deux de leurs compagnons, qui s'étoient écartés, vinrent troubler la fête, en leur annonçant qu'une brigade d'Archers de la Sainte Hermandad étoit à trente pas d'eux. Les moins courageux de la Troupe ne furent point allarmés de cette nouvelle, & se croyant superieurs à leurs ennemis, ils se préparerent à les bien recevoir. Veritablement une seule Brigade de la sainte Confrairie eût éré trop foible pour battre tant de Bohemiens, qui pour la plûpart étoient vaillans & vigoureux ; mais au moment que

ceux-ci, mépriſant le petit nombre des Archers, marchoient à eux pour les attaquer, une ſeconde troupe de Confreres de la ſainte Hermandad arrivant d'un autre côté, vint fondre ſur ces Voleurs & les mettre entre deux feux. Alors les Bohemiens perdant l'envie de faire face à l'ennemi, ne ſongerent plus qu'à lui échapper par une prompte fuite.

Je me ſauvai avec eux, ſans ſçavoir ce que je faiſois & comme ſi je n'euſſe pas plûtôt dû me réjoüir de n'être plus en leur pouvoir. Les Archers nous pourſuivirent ſi vivement, qu'ils nous arrêterent preſque tous. Ils nous lierent avec des cordes qu'ils avoient apportées pour cet effet, & nous ayant partagés en deux bandes, ils en conduiſirent une à Segovie

&

& l'autre à Avila. Il eſt bon d'apprendre au Lecteur, que les Corregidors de ces deux Villes, informés qu'une troupe nombreuſe de Bohemiens voloit impunément dans le Pays, & même aſſaſſinoit les Voyageurs, avoient envoyé à leurs trouſſes chacun une Brigade d'Archers de la ſainte Confrairie, leſquels avoient ſi bien pris leurs meſures, qu'ils s'étoient trouvés tous en même tems dans le Bois.

J'étois de la bande des miſerables qu'on menoit à la Ville d'Avila. Nous n'y fûmes pas plûtôt arrivés qu'on nous enferma dans des cachots noirs, en attendant qu'on nous rendît bonne & brieve juſtice. Le Corregidor, Juge expeditif, vint dès le jour ſuivant nous interroger dans les Priſons, &

mon heureuſe étoile voulut qu'il commençât par moi. Il fut d'abord frappé de ma jeuneſſe : Malheureux, me dit-il, tu fais de bonheur un mauvais métier. Monſeigneur, lui répondis-je aſſez froidement, l'habit ne fait pas le Moine. Quoique je porte l'uniforme des Bohemiens, je puis vous aſſurer que je ne ſuis pas de leur compagnie. A d'autres, répliqua le Corregidor ; & ſans daigner entendre ce que j'avois à dire pour ma défenſe, il paſſa aux Priſonniers qui étoient avec moi dans le même cachot. Il leur demanda s'ils étoient du nombre des Bohemiens qui avoient été pris dans un Bois par les Archers de la ſainte Hermandad. Ils répondirent qu'oüi, jugeant bien qu'il ne leur ſerviroit de rien de ſoutenir le

contraire. Le Juge borna l'interrogatoire à cette demande, fit écrire leurs noms & le mien par un Greffier qui l'accompagnoit, & ſortit en nous diſant: qu'il ne nous laiſſeroit pas languir dans les fers, & que dans deux heures tout au plus tárd, il nous feroit ſçavoir notre ſort.

Quand je vis que ce Miniſtre de la Juſtice alloit prononcer mon arrêt, je lui adreſſai ces paroles à haute voix : Monſeigneur, prenez garde, s'il vous plaît, à ce que vous ferez. Ne confondez pas l'innocence avec le crime. Bien éloigné d'être du nombre de ces fripons de Bohemiens, je vous déclare qu'ils m'ont volé mon argent, mes hardes & mon mulet, & qu'ils m'ont revêtu, en dépit de moi, du maudit habillement que je

porte. Le Corregidor fit si peu d'attention à cette apostrophe, qu'une heure après le Greffier revint dans notre cachot : Où est le Seigneur Estevanille Gonzalez, dit-il, en entrant d'un air gai? Le voici m'écriai-je, m'imaginant qu'il venoit pour me délivrer. Qu'avez-vous à lui apprendre? Une bonne nouvelle, me répondit-il; & pour laquelle pourtant je ne lui demande rien, non plus que pour les frais de son Procès, qui vient d'être jugé définitivement. Il est condamné, ajouta ce mauvais plaisant, à monter l'escalier, & à donner des bénédictions au Peuple avec les talons.

Le ton railleur du Greffier, & les expressions égayées dont il se servoit, pour m'annoncer qu'on m'alloit pendre, me firent croire d'abord qu'il ne parloit

pas férieufement ; mais la lecture qu'il nous fit enfuite de l'arrêt qui nous condamnoit à ce fupplice, tous les Bohemiens & moi, ne me permit plus de douter de mon malheur. Je m'affligeai alors fans mefure. Je fondis en pleurs, & le cachot retentit de mes plaintes & de mes lamentations. Puis m'adreffant aux Bohemiens : Pourquoi, leur dis-je, méchans que vous êtes, ne fauvez-vous pas un homme dont vous connoiffez l'innocence ? Vous le pouvez, en declarant au Corregidor que je ne fuis point de votre troupe. Que gagnerez-vous en fouffrant que je périffe avec vous ? En faifant ce reproche à ces fcelerats, je m'imaginois les attendrir & les obliger à porter un témoignage à ma décharge ; mais au lieu de me rendre cette

justice, ils se mirent tous à rire de ma frayeur & à se moquer de moi.

Le Greffier après avoir oüi le discours que je venois de tenir, & qu'il ne fit pas semblant d'écouter, me prit par la main & me mena dans une salle où il y avoit un Religieux de l'Ordre de S. François, qui n'étoit pas venu là pour rien. Tenez, Pere, dit-il au Moine, commencez par ce jeune homme. Confessez-le & le disposez à partir pour l'autre monde. Je me jettai aux pieds du Cordelier, en implorant à haute voix sa protection, & je lui fis un rapport fidelle de ce qui s'étoit passé entre les Bohemiens & moi. Ce que le Greffier ayant entendu, se retira sans dire un seul mot, & me laissa dans la salle avec le Confesseur & le Bourreau.

Mon ami, me dit le Religieux, ſi l'avanture que vous venez de me conter eſt veritable, je juge par-là que vos iniquités ont attiré ſur vous la colere du Ciel; car la Juſtice divine ſe ſert ſouvent de la Juſtice humaine pour punir les pécheurs. Ainſi, bien loin de murmurer contre le Jugement qui vous condamne à mourir, & qui vous paroît injuſte, vous devez le regarder comme un châtiment que vous n'avez que trop mérité. Employez donc bien le peu de momens qui vous reſtent à vivre. Confeſſez vos péchés & demandez-en pardon à Dieu.

Quelque choſe que pût me repréſenter le Cordelier, j'avois bien de la peine à me réſoudre à ſauter le foſſé. Cependant ce ſaint Religieux n'épar-

gnoit rien pour me procurer une bonne mort. Il m'y exhortoit d'une maniere pathetique & conſolante, en mêlant aux larmes que m'arrachoit le regret de périr, celles que l'interêt de mon ſalut lui faiſoit répandre. En un mot, il s'y prit de tant de façons qu'il me toucha. Je ſentis tout à coup naître dans mon ame un repentir ſincere de mes fautes. Je gémis, je ſoupirai de douleur en me reſſouvenant des vols que j'avois faits à Murcie & à Salamanque. Enfin je ſentis que la nature ſe ſoumettoit peu à peu à l'humiliation profonde qui la menaçoit. Je me trouvai digne du trépas ignominieux qui m'attendoit.

J'étois donc abandonné à toute ma mauvaiſe fortune, & prêt à me rendre à la Place publique pour y danſer en l'air, quand

quand le Corregidor entra dans la salle avec le Greffier & un des Bohemiens prisonniers : Pere, dit-il au Moine, laissez-là le jeune homme que vous exhortez à la mort. Il en sera quitte pour la peur. Tous les honnêtes gens avec lesquels il a été pris déposent qu'il n'est point du nombre de leurs confreres, quoiqu'il en ait l'habit. Il ne seroit pas juste qu'il perdît la vie pour s'être trouvé involontairement avec eux. Mais, ajouta-t-il, comme les habitans d'Avila se font une grande fête de voir expédier aujourd'hui quelqu'un de ces voleurs, en voilà un que je vous livre pour répondre à leur attente. Après avoir prononcé ces paroles, le Corregidor sortit en m'ordonnant de le suivre. J'obéis & cedai volontiers ma place au Bo-

hemien, qui étoit justement un des deux fripons qui m'avoient raflé mes doubles-pistoles. Il se mit à genoüil devant le Religieux, qui le confessa & le conduisit au supplice.

Pour moi, lorsque j'eus suivi le Corregidor dans une autre chambre, ce Juge s'appercevant que le passage de la crainte à la joye m'avoit troublé les sens, me fit donner du vin, & quand je lui parus un peu revenu de ma frayeur, il me dit que j'étois libre. En même-tems on m'ouvrit, par son ordre, les portes de la prison, d'où je sortis sans mon argent, sans mes hardes & sans mon mulet, qui passerent des mains des Bohemiens dans celles de la Justice.

CHAPITRE IX.

De la consolation qu'il reçut au sortir des prisons d'Avila ; & comment étant arrivé à Madrid il trouva une nouvelle condition.

D'Abord que je fus dans la ruë, l'habit que je portois m'attira quelques huées, ausquelles je fis peu d'attention. Je ne sentois que le bonheur d'être délivré des Bohemiens & du Corregidor. Pour en rendre à Dieu de très-humbles graces, j'entrai dans une Eglise & me retirai dans un coin, où je me mis en priere. J'étois encore si occupé du péril que je venois de courir, que je priois de bon cœur. Je pro-

mettois au Ciel de changer de vie , & j'étois ſi contrit , que j'accompagnois cette promeſſe de grands coups de poings dont je me frappois la poitrine.

Je croyois n'être vû de perſonne ; mais un vieux Bourgeois d'Avila , qui diſoit ſon roſaire à quelques pas de moi , m'obſervoit. Il fut tellement édifié de ma ferveur , qu'il voulut me parler. Pour cet effet , il alla m'attendre à la porte de l'Egliſe , & me joignant lorſque je ſortis : Jeune homme , me dit-il , vous me paroiſſez étranger dans cette Ville ; & s'il eſt permis de juger ſur les apparences , je ne vous crois pas dans une heureuſe ſituation.

A ces paroles , qui me firent ſoupirer , j'enviſageai le Vieillard d'un air triſte , & commençai à pleurer ſans pouvoir lui

répondre. Il fut pénetré de la douleur dont il me voyoit saisi ; & souhaitant d'en sçavoir la cause : Mon enfant, continua-t'il, vous êtes dans un état violent. Apprenez-m'en le sujet. Ne craignez point de vous ouvrir à moi. J'aime les personnes vertueuses. Je vous crois un homme de bien. Je m'interesse pour vous.

La parole me revint à ce discours, qui sembloit m'offrir une ressource dans ma misere : Seigneur, lui dis-je, puisque sans me connoître, vous êtes assez bon pour prendre quelque part à ma destinée, je dois par reconnoissance ne vous rien cacher. Quand je vous aurai instruit de mon infortune, vous conviendrez que je suis fort à plaindre. Alors je lui racontai mon histoire qui l'attendrit, & lorsqu'il l'eut toute entenduë, il

m'embraſſa, en me diſant la larme à l'œil, qu'il étoit ſenſiblement touché de l'épreuve à laquelle le Ciel réduiſoit ma vertu. Après quoi, voyant que je n'avois point d'autre azile que l'Hôpital, ce charitable Bourgeois m'emmena chez lui, & m'y retint huit jours, pendant leſquels il me fit habiller. Enſuite comme mon deſſein étoit toujours d'aller à Madrid, il m'y envoya par la voye des Muletiers avec vingt piſtoles dont il me fit preſent, & une lettre de recommandation pour un Orphévre de ſes amis, nommé Lezcano. Ce petit ſecours, dont je ne manquai pas de remercier la Providence, fut pour moi une grande conſolation ; & la vûë admirable de la Capitale, acheva de me faire oublier l'avanture des Bohemiens.

Etant arrivé à Madrid, mon premier soin fut de porter ma lettre à l'Orphévre, qui l'ayant lûë avec attention, me fit cent civilités, & promit de s'employer pour moi; mais il ne m'offrit, ni sa table, ni un logement dans sa maison. A quoi pourtant je m'étois bien attendu. Heureusement son ami m'avoit mis en état de vivre quelque tems à l'Auberge, & j'esperois que je ne tarderois pas à faire quelque utile connoissance. Je passai près d'un mois à parcourir cette belle Ville, & à voir toutes les curiosités qu'on y admire. Je prenois aussi plaisir à fréquenter le Palais de nos Rois, & à considerer ce grand nombre de Seigneurs qui s'y rencontrent ordinairement. Neanmoins en satisfaisant mes desirs curieux, je ne laissois pas de visiter sou-

vent Lezcano pour le faire souvenir de moi. Il me recevoit toujours fort bien, & m'assuroit qu'il ne m'oublioit pas. Encore un peu de patience, me disoit-il; je vous placerai dans quelque maison où vous serez comme le poisson dans l'eau. Cependant les jours s'écouloient, & mon argent à vûë d'œil tiroit à sa fin. Mais au lieu de m'en chagriner, je repetois sans cesse ces paroles du Licencié Salablanca: Les besoins futurs ne doivent pas nous inquiéter. Je comptois donc trop sur la Providence pour craindre l'avenir, & j'éprouvai bientôt en effet qu'elle ne m'avoit point abandonné.

La premiere fois que je revis mon Orphévre, il me dit: Vous ne pouviez venir ici plus à propos. Je vous allois chercher, pour vous apprendre que je

vous ai enfin trouvai une condition telle que je vous l'ai promise. Dès demain vous aurez pour Maître Don Enrique de Bolagnos, bon Gentilhomme, vieux garçon, riche, & Chevalier de l'Ordre de S. Jacques. Il est un peu Misantrope. Ce qui suppose un homme droit, & plein de franchise. Etant sage, & rangé, comme vous l'êtes, vous lui conviendrez à merveilles. Il ne fait point d'ordinaire chez lui, & n'a qu'un domestique, auquel il donne cent écus de gages, & six reaux par jour pour sa nourriture. De plus, il est très-généreux. Après quelques années de services, vous verrez qu'il vous récompensera si bien, que vous aurez tout lieu d'être content de sa reconnoissance.

Je fis là-dessus les remerci-

mens que je devois à Lezcano, qui me mena le lendemain au lever de Don Enrique. Ce Chevalier qui étoit un homme de quarante ans, de bonne mine, & des mieux faits, demeuroit dans une grande maiſon, où il occupoit un bel appartement bien meublé. Lorſque je fus en ſa préſence, il me regarda fixement, & dit enſuite à mon conducteur : Ce garçon que vous m'amenez a une phyſionomie qui s'accorde aſſez avec l'éloge que vous m'avez fait de lui ; mais quand il ne l'auroit point, ajouta-t'il, cela ne m'empêcheroit pas de le recevoir aveuglément de votre main.



CHAPITRE X.

Gonzalez gagne l'amitié de Don Enrique, qui lui montre un Registre secret qu'il gardoit dans sa Bibliotheque.

DOn Enrique de Bolagnos devint donc mon quatriéme Maître. Ce Chevalier passoit la matinée à lire dans son cabinet, & sortoit sur le midi pour aller dîner en ville, d'où il ne revenoit qu'à dix ou onze heures du soir; de sorte que j'étois un domestique des plus desœuvrés. Nétoyer ses habits, & tenir sa chambre propre, c'étoit-là toute mon occupation. Il n'attendoit que cela de moi. Aussi j'employois l'après-dînée toute entiere à courir, à faire des con-

noiſſances, & à me divertir. J'avois ſoin ſeulement de me retirer au logis avant lui ; ſi bien qu'à mon retour me trouvant prêt à le ſervir, il étoit très-ſatisfait de ſon nouveau laquais. Il me le faiſoit aſſez connoître par ſes actions. Il ne dédaignoit pas de m'entretenir familierement ; & comme je le réjoüiſſois par le récit qu'il m'obligeoit à lui faire de ce que j'avois vû dans la journée, inſenſiblement il prit de l'amitié pour moi.

J'avois remarqué qu'entre les livres qu'il liſoit ordinairement, il y en avoit un gros qu'il feüilletoit tous les ſoirs avant qu'il ſe couchât. Il écrivoit dedans quelques lignes & en effaçoit d'autres ; enſuite il l'enfermoit juſqu'au lendemain à la même heure. Cela m'inſpira un violent deſir de ſçavoir de quoi ce livre

traitoit ; & ma curiosité devint si vive, que ne pouvant y résister, j'osai demander à Don Enrique, quel étoit ce gros volume qu'il ne lisoit que le soir, & qu'il sembloit affecter de tenir caché dans sa Bibliotheque. Il sourit à cette question, bien loin de s'offenser de la liberté que je prenois, & me répondit : Je te pardonne l'envie que tu as d'apprendre ce que c'est que ce livre mysterieux, & je veux bien, mon ami, te donner cette satisfaction. C'est un manuscrit, continua-t'il, qui est mon Ouvrage. J'ai employé près de dix années à le composer pour mon utilité particuliere.

A ces mots, il alla ouvrir sa Bibliotheque, d'où il tira le volume ; & me le donnant à feüilleter : Tien, Gonzalez, poursuivit-il, tu vois la liste de mes

amis. Ce livre, tout gros qu'il eſt, ne contient que leurs noms, & les époques de notre amitié. O Ciel! m'écriai-je, eſt-il poſſible, Monſieur, que vous ayez le bonheur d'avoir fait tant d'amis? Mais, ajoutai-je un moment après, qu'eſt-ce que j'apperçois? Tous ces noms, ce me ſemble, ſont rayés & biffés. Qu'eſt-ce que cela ſignifie? Je vais te l'expliquer, me repartit mon Patron. Ta ſurpriſe eſt juſte. Tu ſçauras que j'ai écrit tous ces noms, lorſque je me ſuis cru aimé des perſonnes qui les portent, & je les ai effacés, quand j'ai reconnu que je me trompois.

Eſt-il croyable, lui dis-je, que vous ayez été la duppe de tant de gens? vous les aurez mis apparemment à de trop fortes épreuves. Point du tout, répon-

dit-il; tous ces faux amis se sont eux-mêmes démasqués dans le cours de nôtre commerce. L'un après m'avoir ébloüi par les démonstrations les plus affectueuses, m'a fait connoître dans la suite qu'il n'avoit que des manieres, & que son ame étoit vuide de sentiment: J'ai découvert que l'autre n'a recherché mon amitié, que dans la vûë de m'interesser à l'aider par mon credit à obtenir un poste qu'il sollicitoit: Celui-ci m'a enlevé le cœur de ma maîtresse; & celui-là, sans être retenu par la crainte de m'offenser, a fait tous ses efforts pour séduire ma sœur. Enfin, je ne reconnois plus pour amis tous ceux dont j'ai effacé les noms, que j'avois enregistrés sur la foi de leurs perfides démonstrations d'amitié.

Je parcourus des yeux toutes

les feüilles du Regiſtre, & n'y remarquant aucun nom qui ne fût barré, à l'exception de cinq ou ſix qui étoient aux deux dernieres pages, je dis à mon Maître : Ma foi, Monſieur, j'ai d'abord été fort étonné de voir tant d'amis ſur votre Regiſtre, & préſentement je m'étonne qu'il y en ait ſi peu. Il y en aura peut-être encore moins dans quelques jours, me répliqua-t-il. Ceux dont je n'ai point rayé les noms peuvent n'être redevables de cette diſtinction, qu'à la nouveauté de notre connoiſſance. Que de réfléxions, lui dis-je, me faites-vous faire là-deſſus ! Je ſuis tenté de croire qu'il n'y a dans le monde que de faux amis. On en trouve de véritables, répondit-t-il ; mais ils ſont bien rares, & mille gens ſe vantent aujourd'hui d'en avoir plu-

ſieurs qui n'en ont pas ſeulement un. J'avois mis, continua-t-il, ſur mon Regiſtre tous mes parens, les regardant comme mes premiers amis : Croiras-tu bien que j'ai été obligé de les effacer tous. Mon pere ſeul m'eſt reſté fidelle, malgré tous les chagrins que je lui ai cauſés.

Trois ou quatre jours après cet entretien, mon Maître étant revenu de la Ville un ſoir, me dit : Gonzalez, apporte-moi la liſte de mes amis, j'ai deux ratures à y faire. Je veux effacer un Auditeur du Conſeil de Caſtille, & un Chevalier d'Alcantara ; mais je ſuis bien aiſe auparavant de te conſulter là-deſſus. Ces deux Meſſieurs ſe trouverent avant hier dans une compagnie, où l'on tenoit ſur mon compte des diſcours médiſans. L'Auditeur les écouta ſans rien

dire, au lieu de prendre mon parti, & le Chevalier les applaudit. Que penses-tu de ces amis-là? Je pense, Monsieur, lui répondis-je, que l'Auditeur est un homme à rayer, & le Chevalier à noyer. Je suis de ton sentiment, reprit Don Enrique. En les biffant de mon catalogue, je ne crains pas de passer pour un ami trop délicat.

Je ne connois pas, lui dis-je, les personnes dont les noms ne sont point encore effacés; mais je crains fort qu'ils ne le soient tôt ou tard, puisque sur quatre ou cinq cens pages, il n'en reste pas un qui ne l'ait été. Tu es dans l'erreur, me répondit le Chevalier. Tu n'as pas bien regardé les feüilles du Registre. Il y a trois noms à la troisiéme page qui n'ont point été rayés, & qui probablement ne le seront

jamais. Le premier, eſt celui d'un vieux garçon que je connois depuis près de trente ans. J'ai fait avec lui mes études. Nous n'avons point de ſecrets l'un pour l'autre. Ses interêts ſont les miens, & mes affaires ſont les ſiennes. Je ſuis maître de ſa bourſe, comme de ſon côté il peut diſpoſer de tout mon bien. En un mot, nous vieilliſſons enſemble dans les nœuds de la plus étroite amitié, ſans que l'habitude de nous voir tous les jours en puiſſe diminuer la vivacité. Le ſecond nom, eſt celui d'un Officier Allemand qui m'a ſervi de ſecond dans une affaire d'honneur, & qui s'eſt plus d'une fois expoſé à ſe perdre pour moi; & le troiſiéme, eſt celui d'un galant homme à qui je dois de l'argent depuis longtems, & qui ne me demande rien.

En regardant les noms de ces trois vrais amis, je crus en appercevoir encore un autre qui n'étoit pas effacé; mais le Patron me fit remarquer, qu'il y avoit dessus une rature que sa plume n'avoit pas si bien marquée que les autres. Monsieur, lui dis-je, permettez-moi de vous demander pourquoi vous n'avez biffé ce nom qu'à demi. Cela n'est pas sans mystere. Cet homme-là peut-être vous paroît un ami équivoque, & dans l'incertitude où vous êtes de ses véritables sentimens, vous n'osez le mettre, ni dehors, ni dedans?

Non, non, répondit mon Maître, je sçais à quoi m'en tenir avec lui. C'est un vieux Licencié Galicien, qui dès sa premiere jeunesse a quitté sa patrie, où il ne seroit jamais devenu Prophete, pour venir chercher

fortune à Madrid. Je l'ai connu dans le tems qu'il avoit à peine de quoi vivre. Nous étions alors bons amis, & nos plus doux momens étoient ceux que nous passions ensemble. Mais, poursuivit Don Enrique, depuis quelques années il s'est donné tant de mouvemens à la Cour pour s'enrichir, qu'il est presentement dans l'opulence. Il évite tous ceux qui l'ont connu avant sa prosperité, & selon toutes les apparences, nous ne nous reverrons plus. Déplorable effet des biens de ce monde! Qu'un Philosophe a bien raison de dire, que si nous voulons conserver nos amis, nous devons tous les jours prier Dieu de ne pas permettre qu'ils deviennent riches.



CHAPITRE XI.

Gonzalez change encore de Maître, & devient Page du Duc d'Offone.

J'Avois bien prévû que les noms qui n'étoient pas encore effacés fur notre livre le feroient infailliblement. Cela ne manqua pas d'arriver en moins d'un mois. C'en eft fait, dit alors Don Enrique, je ne veux plus tenir un pareil Regiftre ; je ne fais qu'écrire, & qu'effacer. C'eft le travail des Danaïdes. Vous avez raifon, Monfieur, lui répondis-je, & je vous confeille préfentement d'éprouver vos Maîtreffes, pour voir fi vous les trouverez plus fidelles que vos amis. Ah ! parbleu, s'écria-t-il en faifant un éclat de rire, je gagne-

rois bien au change. Va, mon enfant, ſi tu connoiſſois comme moi les Dames, tu ne m'aurois pas propoſé de faire cette épreuve. Bon, repris-je en riant à mon tour, vous imaginez-vous que j'ignore le peu de fond qu'il faut faire ſur l'amitié du beau ſexe ? Oh que non ! Tout jeune que je ſuis, je ne le connois que trop. Cette ſcience, il eſt vrai, m'a coûté quelques piſtoles, mais elle s'acquiert rarement pour rien.

Mon Patron fut aſſez ſurpris de m'entendre parler ainſi : comment donc, Eſtevanille, interrompit-il, tu parois bien avancé pour ton âge. Conte-moi, je te prie, de quelle maniere tu es devenu ſi ſçavant. Je lui racontai auſſitôt l'hiſtoire de Bernardina, & le récit que je lui en fis le divertit infiniment. Il reprit

ensuite son sérieux, & me recommanda fort d'éviter avec soin toutes les occasions de former de tendres engagemens. J'ai sacrifié aussi à l'Amour, ajouta-t-il, & je m'en suis encore plus mal trouvé que toi. Mais je suis à present si bien sur mes gardes, que je verrois impunément les Beautés les plus dangereuses : ce qui prouve qu'on ne devient point esclave des femmes, si l'on ne veut le devenir.

Quoique le Chevalier fût persuadé que les hommes qui lui témoignoient de l'amitié n'étoient point pour cela de veritables amis, il ne laissoit pas de vivre avec eux comme s'ils l'eussent été. Il alloit dîner chez eux & leur donnoit quelquefois à souper chez lui. Parmi ceux qui venoient le plus

souvent

ſouvent au logis, il y avoit un Cavalier nommé, Don Joſeph Quivillo, garçon de mérite & Gentilhomme du Duc d'Oſſone. Ce Quivillo prenoit plaiſir à m'adreſſer la parole pour m'obliger à parler; & je lui répondois d'autant plus volontiers, que mon Maître, bien loin de le trouver mauvais, m'excitoit lui-même à tenir des diſcours qui réjoüiſſoient la compagnie.

Un ſoir entr'autres, il m'échappa quelques ſaillies dont les convives furent ſi contens, qu'ils ſe mirent à faire mon éloge. Chacun me donna des loüanges, principalement Quivillo, qui ne put s'empêcher de dire que j'étois un vrai preſent à faire au Duc d'Oſſone. Oüi, pourſuivit-il, ce Seigneur qui aime les gens gais, ſeroit ravi d'avoir, parmi ſes Pages, un jeune

homme du caractere d'Estevanille.

Don Enrique de Bolagnos prit alors la parole, & dit à Don Joseph: Quelque affection que j'aye pour Gonzalez, je consens que vous me l'enleviez pour en faire un Page du Duc d'Offone. Cela étant, reprit Quivillo, qu'Estevanille dès demain matin me vienne trouver au lever de Monsieur le Duc, & je me charge du reste. Quoique je fusse bien-aise au fond de l'ame de devenir Page d'un Grand, je fus assez politique pour cacher ma joye. J'affectai même une si grande indifference là-dessus, que Don Enrique me demanda si je sentois quelque répugnance à remplir la place qu'on me proposoit. Je lui répondis froidement que non; mais qu'étant aussi atta-

ché à lui que je l'étois, je ne pouvois ſans peine le quitter. Tous les convives applaudirent à ma réponſe, qui me fit paſſer dans leur eſprit pour une bonne pâte de garçon. Mon Maître en fut la duppe comme les autres: Gonzalez, me repliqua-t-il, je croirois abuſer de ton zele, ſi je te détournois d'entrer au ſervice du Duc d'Oſſone. Ce Seigneur ne manquera pas de te faire une brillante fortune. Je ne ſuis point encore chez lui, Monſieur, interrompis-je. Que ſçait-on ? Peut-être n'aurai-je pas le bonheur de lui plaire. C'étoit effectivement tout ce que j'appréhendois. Malgré mon air gaillard & un peu fripon, je craignois qu'il ne me trouvât pas aſſez éveillé pour être un de ſes Pages.

Je me rendis donc le jour

ſuivant, avec la permiſſion de mon Maître à l'Hôtel du Duc d'Oſſone. J'y rencontrai Quivillo, qui m'attendoit avec toute l'impatience d'un homme chargé d'une agréable nouvelle : Gonzalez, me dit-il, vous êtes de cette maiſon. Sur le portrait que j'ai fait de vous à Monſeigneur, il vous reçoit au nombre de ſes Pages ; & il m'a ordonné de vous faire promptement donner ſa livrée. A ces mots, D. Joſeph me conduiſit au Majordome, qui ſur le champ envoya chercher le Tailleur du logis, & lui fit prendre ma meſure. Si bien que deux jours après je fus en état de me préſenter devant le Duc, qui me dit en me voyant : Mon ami, feras-tu bien le métier de Page ? Pourquoi non, lui répondis-je, Monſeigneur, j'ai bien fait ce-

lui de Laquais. Il me ſemble que l'un n'eſt pas plus difficile que l'autre. Tu as raiſon, reprit-il en ſouriant. Enſuite il ſe tourna vers Quivillo : J'ai bonne opinion de ce garçon-là, lui dit-il ; je crois qu'il ne ſera pas le plus ſot de mes Pages.

Trois ou quatre Seigneurs Siciliens qui arriverent dans cet inſtant, furent cauſe que je n'eus pas avec mon Maître une plus longue converſation. Je les laiſſai avec eux, & j'allai me joindre à mes nouveaux camarades.



CHAPITRE XII.

Le Duc d'Offone eſt nommé à la Viceroyauté de Sicile ; il part de Madrid pour aller s'embarquer à Barcelone, d'où il ſe rend à Genes, & de-là à Naples.

IL n'y avoit pas long-tems que le Duc d'Offone étoit de retour de Flandres, où il avoit rendu de grands ſervices à l'Etat. Il venoit d'être fait Gentilhomme de la Chambre, & même un des quatre Conſeillers du Conſeil de Portugal ; mais ces deux places ne pouvoient remplir ſon ambition. Il couchoit en jouë le Gouvernement de la Sicile, lequel étoit ſur le point de vaquer, le tems du Duc de Thauriſano, alors

Gouverneur de cette Isle, étant près de finir.

Le Duc d'Offone aspiroit à cette Viceroyauté pour deux raisons; la premiere, pour avoir occasion de former de grandes entreprises contre le Turc: & la seconde, parce que l'on devenoit ordinairement Viceroi de Naples au sortir du Gouvernement de Sicile. Ses vœux furent enfin exaucés; le Duc d'Uzede son ami & Favori de Philippe III. lui fit donner la préference sur tous ses concurrens, & obtenir ce poste, qui certainement lui convenoit mieux qu'à tout autre qu'on eût pû choisir. On permit à ce Seigneur, sur les remontrances qu'il fit au Conseil, de tenir toujours dans les Ports de Sicile une petite Flotte bien équippée pour donner la chasse aux

Turcs, & d'employer à cet uſage une partie des revenus de l'Iſle. On doubla même ſes appointemens, pour le mettre plus en état d'executer les deſſeins qu'il méditoit.

Ayant donc reçu ſa Patente de Viceroi : il ne ſongea plus qu'aux préparatifs de ſon départ. Dès qu'ils furent achevés, il prit le chemin de Barcelone avec le Prince Philibert de Savoye, qui venoit d'être nommé General des forces Maritimes d'Eſpagne, & qui avoit ordre de s'y embarquer avec lui. Mais comme ils n'auroient pû tous deux, avec tout leur monde, faire ce voyage ſans de grandes incommodités, les Hôtelleries étant très-rares ſur la route, & les vivres en petite quantité, ils partagerent en deux corps les perſonnes de leur ſuite.

Le Prince, le Duc & la Duchesse son épouse, & Don Juan Tellés Giron leur fils, accompagnés de vingt-cinq domestiques seulement, se rendirent à Barcelone, pendant que tout le reste de leurs gens avec le bagage gagnerent un Port voisin d'Alicante, & s'y embarquerent pour les aller joindre.

Je me trouvai du nombre de ceux qui n'étoient pas avec le Duc, & j'eus ma bonne part de la peur que nous fit un maudit Corsaire de Barbarie, que nous rencontrâmes en sortant du Golfe d'Alicante. Quoiqu'il fût le plus fort, nous ne laissâmes pas de vouloir lui résister; mais après un quart d'heure de combat, il se rendit maître de notre vaisseau, & nous chargea de chaînes. Quel malheur pour des gens qui s'en alloient com-

me en triomphe à Barcelone ; & qui s'étoient flattés de faire fortune en Sicile. Adieu toutes les belles esperances que nous avions conçuës. Les Barbares nous emmenoient esclaves dans leur Pays, insultant à notre douleur, & se moquant de notre attente trompée, lorsqu'à la hauteur de Cartagene ils tomberent à leur tour entre les mains de D. Antonio de Terracuso, qui amenoit de Cadis à Barcelone dix Galeres d'Espagne pour l'embarquement du Prince & du nouveau Viceroi. Notre vaisseau fut repris de même que tous les effets qui étoient dessus, & Terracuso victorieux nous conduisit à Barcelone avec deux galiotes enlevées au Pirate, & remplies d'esclaves & de butin.

Nous ne séjournâmes que

peu de jours à Barcelone. Nous nous embarquâmes pour Genes, où nous ne fûmes pas plûtôt arrivés, que le Prince Philibert nous quitta pour aller à Turin voir le Duc de Savoye ſon pere, qui l'attendoit. Tous les Nobles Genois qui avoient des Terres en Sicile, firent des honneurs extraordinaires au Duc, qui reçut des préſens conſiderables, tant du Sénat que des Marchands qui commerçoient avec les Siciliens. Tandis que nous étions à Genes, le Comte de Lemos, qui étoit alors Viceroi de Naples, envoya deux de ſes Gentils-hommes, prier de ſa part le Duc d'Oſſone de paſſer par Naples, pour joüir pendant quelques jours des délices d'une ſi belle Ville, & pour conferer enſemble ſur les interêts communs des deux Royaumes.

Mon Maître qui ne demandoit pas mieux, accepta la propoſition. Nous nous remîmes en mer, & après avoir cotoyé l'Etat Eccleſiaſtique, nous arrivâmes heureuſement à Naples.

Le Comte de Lemos fit au Duc & à la Ducheſſe ſa parente la plus magnifique reception. Il leur donna un appartement au Palais Royal, & les régalant chaque jour de quelque nouvelle fête, ce ne fut, pendant que nous fûmes à Naples, qu'une ſucceſſion continuelle de feſtins, de bals, & de concerts. La Nobleſſe & le Peuple ſecondant l'intention du Comte, n'épargnerent rien pour témoigner au Duc d'Oſſone, que ſa préſence leur étoit agréable, quoiqu'ils dûſſent pourtant encore ſe ſouvenir du rigoureux Gouvernement de

Don Pedro Giron ſon grand-Pere & ci-devant leur Viceroi.

Tout occupé que paroiſſoit mon Maître des plaiſirs qu'on lui procuroit, il n'oublia pas de ſe ménager de ſecrets entretiens avec le Comte de Lemos, & il tira de ces conferences des lumieres qui ne lui furent pas inutiles dans la ſuite. Il fallut, enfin, quitter Naples. Le Comte nous fit eſcorter par les Galeres de ce Royaume juſqu'à Palerme ; attendu que celles de Sicile étoient alors occupées à conduire le Duc de Thauriſano qui s'en retournoit en Eſpagne, s'étant embarqué ſans vouloir attendre l'arrivée de ſon ſucceſſeur.

Fin du premier Livre.



CATALOGUE

Des Livres qui ſe vendent chez PRAULT Pere, Quay de Gêvres, au Paradis, & à la Croix Blanche. 1734.

LIVRES DE PIETÉ.

ABregé de la Bible in 12°. 2. vol. Paris, 1725.
Adoration & Prieres au Très-Saint Sacrement, par le Pere Gourdan, en placard.
Alphabet en une feüille, pour les Enfans qui commencent, in-ſeize, Paris.
—— avec les Sept Pſeaumes, les Vêpres & Complies du Dimanche, & l'Exercice ordinaire du Chrétien, in-ſeize, Paris.
—— avec les Vêpres & Hymnes des Fêtes de l'Année, in-ſeize, Paris.
Avis pour bien vivre, ſelon Dieu, du P. Lingendes, in dix-huit, Paris, 1685.
—— & Réfléxions ſur les devoirs de l'Etat Religieux, 12°. 3 vol. Paris 1719.
Biblia Sacra, in 4°. Lugduni, 1727.
Breviarium Romanum, 12°. 1 vol. & 2 vol. Lugduni, 1724.
Breviaire Romain, noté ſelon le nouveau ſyſtême du Chant, 12°. 1 vol. Paris, 1727.
Cantiques ſpirituels ſur les principales verités de la Morale Chrétienne, in-douze, Paris, 1712.

Catechiſme

Catechiſme Hiſtorique, à l'uſage des Miſſions, 12°. Lille, 1704.
Concile de Trente, Latin-François, 12°. 2 vol. Lyon 1710.
Conſeils de la Sageſſe, 12°. 2 vol. Paris, 1727.
Cura Clericalis, Lat. Franc 12°. Paris, 1670.
Devoirs des Domeſtiques envers Dieu & leurs Maîtres, in-douze, Paris, 1713.
Directeur dans les voyes du Salut, 12°. Paris, 1718.
Diurnale Romanum, in 24. Paris, 1726.
Diurnal Romain, in 24. Paris, 1726.
Ebauche de la Religion naturelle, 4°. La Haye, 1726.
Elevations à Jeſus-Chriſt, par le Pere Valette, Doctrinaire, in-douze, Paris, 1728.
Epîtres & Evangiles d'Amelot, 12°. Paris 1723.
—— Idem, avec des Réflexions, par Monſieur de la Marre, 12°. Paris, 1732.
—— les mêmes, 18. Paris, 1732.
—— les mêmes, ſans Réflexions, 12°. Paris, 1720. & 1725.
L'Eſprit de David, par M. le Ooble, 12°. Paris, 1698.
—— de Seneque, in 12°. 2 vol. Paris, 1723.
Etrennes (les meilleures que l'on puiſſe donner & recevoir,) in-vingt-quatre, Pjaris, 1734.
—— les mêmes, ne contenant que l'Ordinaire de la Meſſe, les Vêpres & les Sept Pſeaumes, in-trente-deux, Paris, 1734.
Exercice du Chrétien, du P. Maugras, in-dix-huit.
—— du Chrétien, ou petites Heures appellées, Petit-pouce, in 164. Paris.
—— du Penitent, 18. Paris, 1719.
—— Spirituels, pour les Confreres & Sœurs de la Confrairie du S. Sacrement, in-douze, Paris, 1732.

Explication que ſaint Paul donne à la Charité, 12°. La Haye, 1731.
Heures du Pere le Boſſu, 18. Paris, 1703.
— dediées au Roy, 18. Paris, 1719.
— les mêmes, 32. groſſes lettres, Paris, 1715.
— Latines, in 18. Paris, 1711.
— de Maupin, à l'uſage de ceux qui aſſiſtent au Service de l'Egliſe, in 18. latines, 1727.
— les mêmes, latines & françoiſes, in 18. Paris, 1727.
— les mêmes, in 32. Paris, 1727.
— les mêmes, de groſſes lettres, appellées Meſſes & Vêpres, in 18. 2 vol. Paris, 1711.
— dediées à la Nobleſſe Françoiſe, in 32. Paris, 1693.
— Paroiſſiales, 12°. Paris.
Hiſtoire Eccleſiaſtique de M. Fleury, 32 vol. 4°. & 32 vol. 12°. Paris.
— des Juifs, par M. Arnault d'Andilly, fol. figures, Amſterdam, 1700
— la même, 8°. 5 vol. figures, Bruxelles, 1701.
— la même, 4°. 2 vol. ſans figures, Paris, 1700.
— la même, 12°. 5 vol. Paris, 1717.
— des Papes, par Gueulette, 12°. 3 vol. Paris 1698.
— du Vieux & du Nouveau Teſtament, par Royaumont, fol. figures, Paris, 1723.
— la même, 4°. figures, Paris, 1724.
— la même, ſans figures, 12°. Paris.
— du Peuple de Dieu, in 4°. 8 vol. nouvelle édition, augmentée, Paris, 1734.
On vend ſeparément les augmentations, Cartes & Tables, pour ſervir aux premieres Editions, in 4°. grand & petit papier, Paris, 1734.
Imitatio Chriſti, in 32. Lutetiæ, apud Coignard, 1710.

— eadem, Lutetiæ, apud Guerin, 1727.
Imitatio Christi, 24. Lutetiæ, apud Leonard.
— eadem, 32. apud eumdem.
Imitation en Espagnol, 18. Paris, 1713.
Imitation de Jesus, de M. de Bonnair, avec des Réflexions & Prieres à chaque Chapitre, 12°. Paris, 1719.
—— dediée à Madame de Bourgogne, 12°. Paris, 1722.
—— du P. Girard, 18. Paris, 1687.
—— la même, 24. Paris, 1719.
—— avec des Prieres à chaque Chapitre, par le P. Gonelieu, 8°. Paris, 1727.
—— la même, 12°. Paris, 1728.
—— la même, 18. Paris, 1724.
—— du P. Rosveide, 32. Lyon, 1692.
Infaillibilité de l'Eglise, 12°. 3 vol. Paris, 1701.
Instructions touchant l'adoration perpetuelle du très-saint Sacrement, in-douze, Paris, 1702.
—— Chrétiennes sur les afflictions, du P. Maugras, in-dix-huit, Paris, 1721.
—— sur l'Humilité, par le P. Rusbroche, in dix-huit, Paris, 1700.
—— sur le Sacrement de Mariage, 12°. Paris, 1690.
—— sur le saint Sacrifice de la Messe, par le Pere Seignery, 18. Paris, 1701.
Journal des Saints, 12°. 3 vol. Lyon, 1701.
Lettre écrite de Provins, sur la mort de M. l'Abbé d'Aligre, in-quarto, Paris, 1713.
Lettres de M. Simon, 12°. 4 vol. Amsterdam, 1730.
Le Livre des Enfans, in-douze, Paris 1732.
Manuel des Curés, pour l'Administration des Sacremens, & pour les Obseques, avec les Prieres des Saluts, sous le titre de *Manuale Pastorum*, in-quarto, Paris, 1725.

Martyrologe Romain, de M. Chatelan, 4°. Paris, 1711.
Messes Latines, de grosses lettres, in 18. Paris, 1714.
Missæ pro defunctis, 4°. Lutetiæ, 1715.
Monarchie des Hebreux, 12°. 4 vol. la Haye, 1727.
Morale Chrétienne, en trente Articles, in-dix huit, Paris, 1723
—— de confiance en la protection de la sainte Vierge, 24. Paris, 1715.
Novum Testamentum, 24. Paris 1727.
Ode sur l'endurcissement des Hommes, par le Pere Maugras, in-quarto, Brochure, Paris, 1721.
Offices des Rogations, &c. 12°. Paris, 1722.
— de Saint Charles, in octavo, Paris, 1718.
— de Saint Jacques le Majeur, in-douze, Paris, 1697.
— de la Semaine sainte, latin françois, in 12°. Paris, 1730.
— de la Toussaints, 12°. Paris 1726.
— de la Vierge, sans renvoy, in-dix-huit, grosses lettres.
— le même, in 18. petites lettres.
— le même, in-trente-deux, Paris, 1728.
L'Oraison Dominicale, expliquée par les paroles de l'Ecriture sainte, pour implorer la misericorde de Dieu dans le tems de la guerre & des calamités publiques, in douze, Paris, 1709.
Ordinaire de la Messe, in-douze.
— & les Vêpres, &c. in-dix huit, Paris, 1726.
— in 32. Paris, 1730.
Paraphrase sur l'Oraison Dominicale, avec un projet de Retraite, in-dix-huit, Paris, 1733.
Passages les plus touchans du Nouveau Testament, par M. Lambert, in douze, Paris, 1734.
Pensées du Pere Bourdalouë, sur divers sujets de

Pieté & de Morale, in 8°. Paris, 1734.

Les mêmes, en trois petits volumes, in 12°. Paris, 1734.

Prieres en forme de Litanies, pour appaiser la colere de Dieu; avec des Pensées Chrétiennes sur les afflictions, par le Pere Maugras, in-dix-huit, Paris, 1726.

— pour le matin & le soir, qui se font en l'Eglise de Saint Jean en Greve, & dans les autres Paroisses de Paris, avec un Exercice & Prieres pendant la sainte Messe, & pendant la Journée, in-douze, Paris, 1700.

— du Matin & du Soir, en deux grands Placards.

— pendant la Messe, par un Benedictin, Paris, 1725.

— Idem, par le Pere Gaillard, 18. Paris, 1713.

— du Pere Gourdan, in-dix-huit, Paris, 1726.

Pseaumes en forme de Prieres, 12°. Paris, 1733.

Pseautier de Carcassonne, fol. très-grand pap. 1691.

Réflexions morales sur les Ouvrages de Dieu, in-douze, 2 vol.

Regles de la Prédication, in-douze.

Regle de Saint Benoist, 12°. 2 vol. Paris, 1703.

Nouvelle Retraite de huit jours, in-douze, Paris, 1734.

Sentences & Instructions Chrétiennes, tirées des anciens Peres de l'Eglise, 12°. 2 vol. Paris, 1716.

— tirées de S. Bernard, par le même, 12°. Paris, 1729.

— tirées de Saint Gregoire le Grand, par le même, 12°. Paris, 1701.

Stations & Prieres qui se font à la Terre Sainte, in-dix-huit, figures, 1729.

Traité de la Charité envers Dieu, ou de l'Amour de Dieu, 12°. Paris, 1729.

— de la Charité envers le Prochain, ou Traité de

l'Amour du Prochain, 12°. Paris, 1729.
Traité du Mariage Chrétien, par Horry, 12°. Paris, 1700.
— de la Foi, & des Devoirs des Chrétiens, par Burnet, 8°. Amſterdam, 1729.
— Geographiques & Hiſtoriques, pour l'intelligence de l'Ecriture ſainte, 12°. 2 vol. la Haye, 1730.
— ſur les Miracles, 8°. Amſterdam, 1729.
Veritable Religion, cherchée & trouvée, in 12°. Paris,
Verité de la Religion Chrétienne, démontrée par ordre Geometrique, par Denyſe, in 12°. Paris, 1719.
La Vie heureuſe, on l'Homme content, in 12°. Paris. 1721.
Vie des Saints, de Baillet, fol. 4 vol. Paris, 1724.
— du Pere Bonnefons, 8°. 4 vol. Paris, 1721.
— avec des Réflexions, 12°. 4 vol. Lyon, 1726.
— du Pere Giry, in fol. grand & petit papier, 1719.
— les mêmes, in fol. 2 vol.
— de Saint François d'Aſſiſe, avec l'Hiſtoire des Stygmates & de la Portiuncule ; & une Preface ſur le Merveilleux de la Vie des Saints, par le Pere Candide Chalippe, in-quarto, Paris, 1728.
— de Saint Irenée, 12°. 2 vol Paris, 1723.

LIVRES D'HISTOIRE.

ABregé de l'Hiſtoire d'Angleterre, par Rapin Torias in 4°. 3. vol. La Haye, 173-.
Abregé Chronologique de l'Hiſtoire d'Angleterre, in 12°. 7 vol. Amſterd. 1730.
Abregé de l'Hiſtoire univerſelle de Jean le Clerc, in 8°. Amſterdam 1730

Alfredi magni Regis Anglorum vita, à Joanne Spelman, fol. Oxonii, 1678.

Analyse de l'Histoire militaire de Louis le Grand, par le sieur Brunet, en une grande carte de huit feuilles, Paris, 1732.

Avantures de Robinson 12°. 4. vol. Amsterd. R. figures, 1720.

Campagnes de Monsieur le Duc de Vendôme par le Chevalier de Bellerive, in douze, Paris, 1714

Les Cesars de l'Empereur Julien, in 4°. fig. Amsterd

Conquête du Mexique in 12°. 2. vol. fig. Paris 1730.

Conquête du Perou in 12°. 2. vol. fig. Paris 1716.

Découverte des Indes Occidentales par les Espagnols, in 12°. Paris, 1697.

Description de la Ville de Lisbonne, in douze Paris, 1730.

Dictionnaire Geographique de la Martiniere, fol. 4. vol. La Haye, 1730.

Dictionnaire Universel de la France, in folio 3. vol. Paris, 1726.

Dissertation sur les Alliances entre la France & la Suede, in 8°. La Haye, 1709.

Entretiens de Charles V. & François I. aux Champs Elysées, in 12°. Paris, 1714.

L'Espion dans les Cours des Princes Chrétiens, in 12°. 6. vol. Cologne, 1731.

Etat de la France, in 12°. 5. vol. Paris, 1727.

Freolder, ou l'Anglois jaloux de sa liberté, Essais de politique, in 12°. Amsterdam, 1727.

Geographie de le Coc, in 12°. 2. vol. figures.

—— *Idem* de François, dédiée à Mademoiselle Croisat, in 12°.

—— *Idem*, de Noblot, in 12°. 6. vol. figures, Paris. 1726.

Guide des Chemins du Royaume, par Daudet, in 12°. Paris, 1724.
Histoire des Révolutions d'Angleterre, par Burnet, in 4°. 2. vol. La Haye, 1725.
— secrette des Rois & Reines d'Angleterre, in 12°. 3. vol. Amsterd. 1729.
— des Grands Chemins de l'Empire, par Bergier, in 4°. 2. vol. Bruxelles 1728.
— de l'Empire in 12°. 10. vol. Paris, 1731.
— de l'Empire des Cherifs, sa Description Geographique & Historique; la Relation de la prise d'Oran par Philippe V. Roi d'Espagne; avec l'abregé de la vie de M. de Santa Crux, cy-devant Ambassadeur en France, & Gouverneur d'Oran, depuis la prise de cette Ville, ornée d'un Plan très-exact de la Ville d'Oran, & d'une Carte de l'Empire des Cherifs, par M*** in douze, Paris, 1733.
Histoire des Dauphins François, & des Princesses qui ont porté en France la qualité de Dauphines, in 12°. Paris.
— des Revolutions d'Espagne, in 12°. 5. vol. Amsterdam, 1730.
— de France par le Ragois, in 12°. Paris, 1730.
— genealogique de la Maison Royale de France, & des grands Officiers de la Couronne, fol. 9. vol. 1733. en petit & en grand papier.
— d'Henri III. Roi de France, par Varilas, in 12°. 6. vol. Paris 1695.
— d'Henri de la Tour d'Auvergne, par Marsolier, in 4°. Paris, 1719.
— de la Milice Françoise, par le P. Daniel, in 4°. 2. vol. fig. Paris 1728.
— de l'Empire Otoman, par Laurent, in 12°. 6 vol. Paris, 1724.

Hiſtoire d'Oſman premier du nom, dix-neuviéme Empereur des Turcs, & de l'Imperatrice Aphendina Ashada, par Madame de Gomez, in douze, 2. vol. Paris, 1734.
— des Papes par Gueulete, in 12°. 3. vol. 1698.
— du Parlement de Tournai, in 4°. Valenciennes, 1701.
— des Revolutions de la Republique Romaine, par M. l'Abbé de Vertot, in 12°. 3. vol. Paris, 1727.
— Romaine par demandes & réponſes, par M. l'Abbé de Bellegarde in 12°. 2. vol. Paris, 1720.
— de Tucidide, in 12°. 3. vol. Paris, 1707.
— de Timurbec, connu ſous le nom du Grand Tamerlan, Empereur des Mogols, par M. Petis de la Croix in 12°. 4. vol. Paris, 1732.
Imperatrices Romaines, par M. de Serviez, in 12°. 3. vol. 1728.
Lettres de Louis XIV. au Comte de Briord, in 12°. La Haye, 1728.
Memoires d'Artagnan, in 12°. 3. vol. Amſterdam, 1715.
— de Beaujeu in 12°. Amſterd. 1700.
— pour ſervir à l'Hiſtoire de la Grande Bretagne, ſous les Regnes de Charles II. & Jacques II. par Burnet, in 12°. 3. vol. La Haye, 1725.
— de Catherine, Imperatrice de Ruſſie, in 12°. Amſterd. 1728.
— de Chiverni, in 12°. 2. vol. La Haye, 1720.
— de Choiſy, in 12°. 2. vol. Utrecht, 1727.
— du ſieur de Pontis, in 12°. 2. vol. Paris, 1715.
— du Comte de Forbin, in 12°. 2. vol. Amſt. 1730.
— de Pierre le Grand, in 12°. 4. vol. Amſterdam, 1728.
— du Cardinal de Retz, in 12°. 4. vol. Amſt. R. 1724

— de M. Talon, in 12°. 8. vol. La Haye, 1731.
— du Comte de Vordac, in 12°. 2. vol. Paris, 1730.
Methode pour apprendre l'Histoire de France, avec l'idée generale des Sciences in 12°. Paris, 1731.
Mœurs des Sauvages Americains in 12°. 4. vol fig. Paris, 1724.
Nouveaux Memoires du Chevalier Temple, in 8°. La Haye, 1729.
Oeuvres de Saluste, in 12°. Paris 1713.
Pompe Sicilienne, ou Couronnement de Victor Amedée, in quarto, brochure, Paris, 1714.
Portraits des Hommes & des Femmes illustres, par Baudelot in quarto, Paris, 1730.
Quint-Curce de Vaugelas in 12°. 2. vol. Paris, 1709.
Relation de ce qui s'est passé à Munster, au sujet de l'élection de l'Evêque, in 12°. Mayence, 1707.
— des Cours de Prusse & de Hanovre, in 8°. La Haye, 1706.
Retraite des dix mille de Xenophon, in 12°. Paris, 1706.
Tablettes des Ministres, in 12°. Amsterd. 1728.
Tacite, avec les nottes de Mr de la Houssaye, in 12°. 4. vol. Paris, 1724
Thesaurus novus anecdotorum, fol. 5. vol. Paris, 1717.
Tite Live de Duryer, in 12°. 8. vol Roüen, 1722.
Vie de Descartes, in 12°. Paris, 1692.
— de Mahomet par Boulainvilliers, in 8°. Amsterd. 1731.
— du Cardinal de Richelieu, in 12°. 3. vol. Amst. R. 1724.
— de Ruffin, in 12°. 2. vol. Paris, 1724.
— de Jean Sheppard, fameux voleur, in 8°. Amst. 1725.

— de Sixte V. de Gregorio Leti, in douze, 2. vol. fig. Paris, 1731.
— *Idem.* in quarto.
— du Tasse, in 12°. Paris, 1695.
Voyages du Chevalier de Bellerive, in 12°. Paris, 1713.
— de Coreal, in 12°. 2. vol. Paris, 1731.
— de Paul Lucas, in 12°. 3. vol Rouen, 1724.
— du Chevalier Marchais, en Guinée & à Cayenne, rédigés par le P. la Batt, in 12°. 4. vol. fig. Paris, 1730.
Voyages de Meisson, in 12°. 4. vol.
— de Struis, in 12°. 3. vol. Amsterd. R. 1720.
— de Thevenot, in 12°. 5. vol. Amst. 1727.
L'Utilité du Pouvoir Monarchique, contenant l'Histoire & les Lettres de Phalaris, Tyran d'Agrigente, ensemble les Lettres d'Isocrate sur le Gouvernement & le modéle des Ministres, par M. de S M. in douze.

LIVRES DE BELLES LETTRES.

ALmanach Terrestre, ou Prédictions Criticomiques pour les années suivantes, *in douze.*
Amante retrouvée, Opera Comique, par l'Auteur de la Comedie du Temple du Goût, *in-douze.* Paris, 1728.
Amours de Théagêne & Chariclée 12°. 2. vol.
Amusemens Historiques, *in* 12°. Paris, 1734.
Annales Galantes de *Mad. de Villedieu*, *in* 12°.
Anecdotes Grecques, ou Avantures secrettes d'Aridée, 12°. Paris, 1731.
—— Persannes, *par Mad. de Gomez*, *in*-12°. 2. vol.
—— de la Cour de Philippe Auguste, 12°. 3. vol.

Annibal & Scipion, 12°. *Hollande.* 1675.
Annibal, Tragedie de *M. de Marivaux*, in-douze.
Anti Baillet, de *Monsieur Mesnage*, Tome 8e. des Jugemens des Sçavans, *in*-4°. Paris, 1730.
Apologie des Bêtes, *in-octavo*, Paris. 1732.
Après dînée des Dames de la Juiverie, Conversations Comiques, en 3. Actes, *in-douze*. 1722.
Argenis, Roman Héroïque, *in-douze*, 2. vol *fig.*
L'Arianne de *Mr Desmarets*, in 12. 3. vol. *fig.*
Arithemetique de *Le Gendre*, in-12°. Paris, 1727.
Arlequin, Comedien aux Champs Elysées, contenant une Comedie, un Opera & un Opera Comique, *in-douze*, Paris 1694.
L'Art de ne se point ennuyer, 12°. *Hollande.*
Avantures d'Achile, Prince de Tours, & de Zaide, Princesse d'Affrique, 12°. Paris 1724.
Avantures de Dom Antonio de Buffalis, *in*-12°.
—— choisies, *in*-12. Paris, 1732.
—— du Jeune Comte de Lancastel, *in*-12°. 1728.
—— de Robinson, *in* 12°. 3. vol. Figures.
—— de Rozelli, *in* 12°. 4 vol. Fig. Holl. 1721.
—— de Thelemaque, 12°. •. vol 1712.
La Bagatelle, Comedie de *Mr de Boissy*, in-octavo.
Le Beau Polonois, *in douze*. Paris, 1734.
Les Belles Grecques, par *Mad. Durand*, in-douze.
Bibliotheque des Théâtres, 8°. Paris, 1733.
—— Historique des Autheurs de la Congrégation de Saint Maur, 12°. Holl. 1726.
Campagnes de Monsieur de Vendosme, *in* 12°.
—— de Monsieur le Maréchal de Villars, en 1712. *in*-12°.
Candidatus Artium, in-douze. Paris, 1732.
—— Le Caprice & la Ressource, Prologue en vers, *in* 12°. Paris, 1732.
Caracteres de Téophraste, 12°. 2. vol. Hollande.

— naturels des Hommes *in-douze*. Paris, 1692.
La Chance du 7. ou Etrennes amuſantes, *in-vingt-quatre*.
Celenie, Hiſtoire Allegorique, *in-douze*. 1734.
Compliment prononcé par Mademoiſelle *Sylvia*, & le Sieur *Romagneſi*, à la clôture du Théâtre 1733. *in-octavo*. Paris, 1733.
Le Comte Roger, Souverain de Calabre, *in-douze*. Paris, 1734.
—— de Warvik, par *Mad. Daulnoy*, *in*-12°. 2. vol.
Le Connetable de Lune, *in-douze*. Paris, 1720.
Conſeils d'Ariſte à Celimene, ſur les moyens de conſerver ſa réputation, 12°. Paris, 1692.
Conſiderations Philoſophiques ſur le ſuccès d'Inès de Caſtro, Tragedie, avec le Dialogue d'Antines de Philomothus, & l'Eloge de la Brochure, *in-octavo*. Paris, 1724.
Contes Anglois, *in*-12°.
—— Arabes, ou les mille & une nuit, *in*-12°. 6. vol.
—— Chinois, ou Avantures de Mandarin Fum-hoam, *in*-12°. 2. vol. Figures. Paris, 1723.
—— Egyptien extraordinaire, *in-douze*. 1714.
—— & Diſcours d'Eutrapel, 12°. 3 vol. Hol. 1732
—— des Fées, par *Mad. Daulnoy*, *in* 12°. 8 vol.
—— de *Mad. Durand*, in-douze. Paris, 1712.
—— de *Mademoiſelle de la Force*, in-12°.
—— de *Madame de Murat*, in-12°.
—— de *Perault*, in-12°. Paris, 1721
—— & Fables Indiennes, *in*-12°. Paris, 1724.
—— Mogols. *in*-12°. 3. vol. Paris, 1732.
—— à rire, 12°. 12. vol. Holl. 1732.
—— Perſans, ou les mille & un Jour, *in* 12°. 5 vol.
—— Tartares, *in*-12°. 3. vol. Figures. 1723.
—— Turcs, *in*-12°. Paris, 1734.
Les Coudées franches, *in-douze*. Paris, 1712.

Le Coureur de nuit, ou Avanturier Nocturne, *in*-12°. Paris, 1731.

Crementine, Reine de Sanga, par *Madame de Gomez*, in-12°. 2. vol. Figures. Paris, 1729.

La Critique, Comedie de *M^r. de Boissy*, in-octavo,

Curiosités de la Nature & de l'Art, 12°. 1700.

Cymbalum mundi, *ou* Dialogues Satyriques, 12°. Hollande 1732.

Le Czar Demetrius, *in douze*, fig. Paris, 1715.

Découverte de l'Empire de Cantahar; *in douze*.

Le Dénoument imprévû, Comedie de *M. de Marivaux*, in-douze. Paris, 1727.

Description de l'Isle Imaginaire, avec l'Histoire de la Princesse de Paphlagonie. *in-douze* 1734.

Les Désesperés, *in-douze*, 2. vol. Figures. 1732.

Le Désespoir Amoureux, ou les nouvelles Visions de Domquichote, 12°. Figures, Hollande. 1715.

Le Diable Boiteux, 12°. 2. vol. Figures. 1726.

Dialogues des Morts, 12°. Hollande. 1709.

—— sur les plaisirs & le merite des Femmes, *par Monsieur Dupuy*, 12°. Paris, 1717.

—— des Vivans, *in-douze*. Paris, 1716.

La Diane de Montemayor, *par Madame de Saintonge*, in-douze, 2. vol. Paris, 1733.

Dictamen metrificum, *in-octavo*.

Dictionnaire Argot François, & François Argot, *voyez* le Vice puni.

—— Néologique, 12°. 1727.

La Duchesse de Capouë, Nouvelle Italienne, *in-douze*. Paris, 1732.

L'Ecole des Meres, Comedie *de Monsieur de Marivaux*, in-douze. Paris, 1732.

Les Effets surprenans de la Sympatie, ou Avantures de Monsieur de *** par le même, *in-douze*. 5. vol. Paris, 1714.

[E]lite des bons mot, 12°. 2. vol. Holl. 1731.
[E]loge de la Fo[l]ie, 8°. Hollande. 1728.
— Idem, *in*-12°. 1731.
[D]e la veritable Elo[q]uence, 12°. Paris, 1703.
[E]ntretiens Nocturnes, *par Madame de Gomez*, in-12°. Paris 1731.
[E]pistres Heroïques d'Ovide, *par Mademoiselle l'Heritier*, in-12°. Paris, 1732.
L'Epouse infortunée, *in douze*. Paris, 1733.
L'E[s]pion dans les Cours, 12°. 6. vol. Hollande. 1731.
L'[Es]prit de Seneque, *in* 12°. 2. vol. Paris, 1723.
Essay sur le bon Goût en Musique, *par Monsieur Granval*, in *douze*. Paris, 1732.
Essays de Montagne, 4°. 3. vol. Paris, 1725.
Essay sur le mouvement, *par Croulay*. Holl. 1728.
—— d'une Traduction d'Horace, en vers françois, 8°. Hollande. 1727.
—— d'une Philosophie naturelle, *in*-12°. 1723.
Explication du Phénomene, du 19. Octobre 1726, *in douze*. Paris, 1726.
Examen du Poëme de Cartouche, *in-octavo*. 1726.
Fables de *Monsieur le Brun*, 12°. Paris, 1722.
—— d'Esope en prose, avec des Quatrains & des Figures en bois, in 12°. Paris, 1732.
—— de la Fontaine, 8°. 2 vol. Figures. Hollande.
—— Idem de Paris, *in* 8°. 3. vol. Figures. 1729.
—— Idem in 8°. 2. vol. sans Figures. 1729.
—— Idem *in*-12°. Paris, 1734.
—— les mêmes de Chartres, petit in 12°. 1730.
Les Fées, Contes des Contes, *in*-12°. 1725.
La Femme foible, *in douze*, Nancy. 1733.
La Fidelité recompensée, Histoire Portugaise, *in-douze*. Paris, 1732.
Le François à Londres, Comedie de *Monsieur de Boissy*, in-octavo. Paris, 1733.

Les Géans, Poëme Epique, *in*-12°.

Goingam, ou l'Homme prodigieux, *in-douze*, 2. vol. Figures. Paris, 1712.

Grenier à Sel, ou nouveau Recüeil de bons mots, &c. *in-douze*. Paris, 1730.

Guliſtan, ou l'Empire des Roſes, 12°. Paris, 1704.

Guſtave Vaſa, Hiſtoire de Suede, *in*-12°. 1725.

Harangues de Vaumoriere, 4°. Paris, 1713.

Henry Duc des Vandales, *par Mad. Durand*, in-douze, figures. Paris, 1714.

L'Heureux Stratagême, Comedie *de M. de Marivaux*, in-douze. Paris, 1733.

Hiſtoire de la Comteſſe de Gondez, *par Mademoi elle de Luſſan*, in-12°. 2. vol. 1725.

—— ſecrette de la Conquête de Grenade, *par Madame de Gomez*, in-12°. Paris, 1729.

—— de Domquichote, *in*-12°. 6. vol. *fig*. Barbin.

—— dudit, Nouvelles Avantures, *par Monſieur Le Sage*, in 12°. 2 vol. figures. Paris, 1716.

Hiſtoire de Dom Quichot, ſuite des ſix premiers vo'umes *in*-12°. 6. vol. Figures. Paris, 1726.

—— d'Emilie, par *Mad. de Meheuſt*, 12°. 1732.

—— d'Eſtevanille Gonzales, ou l'Homme de bonne humeur, *par M. le Sage*, in-douze, 2 vol. Paris, 1734.

—— de Jean de Bourbon, Prince de Carenci; *par Madame Daulnoy*, in-12°. 2. vol. 1729.

—— des Imaginations extravagantes de Monſieur Oufle, *in-douze*, 2. vol. Figures. Paris, 1734.

—— Litteraire de l'Europe, 8°. 6. vol. Holl. 1726.

—— d'Oſman premier du nom, dix-neuviéme Empereur des Turcs, *par madame de Gomez*, in-douze, 4. vol. Paris, 1734.

—— de Phalaris, avec ſes Lettres, *in-douze*, 2 vol.

—— de la Princeſſe de Paphlagonie, *voyez* Deſcription

cription de l'Isle Imaginaire.
Histoires Tragiques & Galantes, 12°. 3. vol. Fig.
—— de Tullie, Fille de Ciceron, *in-douze* 1726.
—— secrette des Vestales, 12°. Paris, 1725.
L'Homme de Descartes, in 12°. *fig.* Paris, 1724.
—— de Cour, 12°. 1727.
—— sans soucy, *voyez* Le Spectateur François.
L'Homere danseur de corde, ou l'Iliade funembulaire, *in-douze.* Paris, 1716.
—— en arbitrage, *par Madame la Marquise de Lambert*, in-douze, Paris, 1715.
—— travesti, où l'Iliade en vers burlesques, *par M. de Marivaux*, in 12. 2. vol. figures. 1714.
Horlogiographie du Pere de la Madelaine, 8°. Figures. Paris, 1701.
Hyacinte, ou le Marquis de Celtas Dirorgo, nouvelle Espagnole, 12°. 2 vol. Paris, 1732.
Ibrahim, ou l'Illustre Bassa, 12°. 4. vol. 1723.
Le Je ne sçai quoy, Comedie *de M. de Boissy*, avec le Portrait de Mlle. Sylvia & de Tomassin, gravés par Cars le fils, *in-octavo.* Paris, 1731.
Les Illustres Françoises, *in* 12°. 3. vol Holl. 1731.
Le Tome 3. de Paris se vend separément.
Les Imperatrices Romaines, *in* 12°. 3 vol. 1728.
L'indigent Philosophe, ou l'Homme sans souci, *par M. de Marivaux*, voyez Le Spectateur François.
L'Infortuné Florentin, *in-douze.* Holl. 1730.
—— Napolitain, *voyez* Avantures de Rozelli.
Instructions sur les Jardins Fruitiers, *par la Quintinie*, *in-4°.* 2. vol. Paris, 1730.
Journal litteraire, 8°. 18 vol. Hollande. 1731.
Journées amusantes, *par Madame de Gomez*, *in* 12°. 8 vol. figures. Paris, 1731.
L'Isle des Esclaves, Comedie de *Monsieur de Marivaux*, in 12°. Paris, 1725.

L'Isle de la Raison, Comedie, *de* M. *de Marivaux*, in-douze, Paris, 1727.
Jugemens des Sçavans de M. Baillet, avec ses Notes de M. de la Monnoye, avec l'Anti Baillet, *in*-4°. 8 vol. grand & petit papier, Paris, 1730.
Les trois Justau-corps bleu, Contes, avec les trois Aneaux, 8°. Dublin, 1721.
Juvenal de Tarteron, Lat. Franc. *in* 12°. 1729.
La Langue, *in-douze*, 2 vol. Paris, 1720.
Lettres d'Abaillard & d'Eloise, 12°. 2 vol. 1723.
— Philosophiques de Bourguet, *in* 12°. Hollande.
— de Boursault, 12°. 3 vol. Paris, 1722.
— de Bussy Rabutin, 12°. 7 vol. Paris, 1706.
— de la Marquise de ** au Comte de R*** *par M. de Crebillon*, in douze 2 vol. Hollande 1732.
— à Monsieur Granval, sur le Vice puni, ou Cartouche Poëme, *voyez* Examen critique.
— sur Clovis, Poëme, *par Me de Gomez, in-octavo*.
— Idem de *Monsieur Bosc Du Bouchet*, in octavo.
— ou critique generale, ou parallele des 3. Poëmes anciens, avec celui de la Ligue, *in-octavo*. 1724.
— Critique sur le Temple de Gnide, *in-octavo*.
— de Descartes, *in* 12°. 6 vol. Fig. Paris, 1724.
Lettres Familieres, instructives & amusantes, écrites à un Millionnaire *in-douze*, 3 vol. 1725.
— nouvelles, ou Oeuvres galantes, 12°. 1724.
— Galantes & Poesies diverses de *Madame la Marquise de Verne*, 12°. 2. vol., Paris, 1724.
— sur la pesanteur & la legereté des Corps, *in douze*.
— historiques sur tous les Spectacles de Paris, *in-douze*, 2 vol. Paris, 1719.
— du Marquis Scipion Maffei, *in-octavo*. 1733.
— Persannes, 12°. 2. vol. Holl. 1730.
— de Phalaris, *voyez*, Histoire.
— de Pline, *par Monsieur de Sacy*, in 12°. 3 vol.

Lettres de Richelet, 12°. 2. vol. Paris, 1705.
— de *Madame de Sevigné*, 12°. 2. vol. 1726.
— Turques, 12°. Holl. 1731.
Le Livre des Enfans, *in*-12 Paris, 1732.
Lucien, traduit *par Monsieur d'Ablancourt*, in 12°. 3 vol. Paris, 1734.
Mauriceau, Traité des maladies, & observations sur les Accouchemens des Femmes, *in*-4° 2 vol.
Maximes & reflexions sur l'éducation de la jeunesse, *in* 12°. Paris, 1690.
Meditations Metaphisiques de Descartes, *in* 12°. 2. vol. figures. Paris, 1723.
Melisthenes, ou l'Illustre Persan, *in-douze*. 1732.
Memoire du Comte de Vordak, *in* 12°. 2 vol. 1732.
—— sur le Laminage du Plomb, *in-quarto*. 1731.
Le Mercure indien, ou Trésor des Indes, 4°. 1668.
Methode pour apprendre l'Histoire des Faux Dieux, ou Panthéon Mytique, *in* 12°. Paris, 1732.
—— de Descartes, 12°. 2. vol. *fig.* Paris, 1724.
Le Monde Renaissant, Poëme, *in-octavo*. 1732.
Le Napolitain ou le défenseur de sa Maîtresse, *in-douze*. Paris, 1734.
La Nature expliquée, *in*-12°. Paris, 1723.
Nouveautés, dédiées à Gens de differens Etats, depuis la Charuë jusqu'au Sceptre; contenant 50. Chapitres & 50. Epitres dédicatoires, *in*-12°. 2 vol. Paris, 1724.
Nouvelles Françoises, ou les Divertissemens de la Princesse Aurelie, *in*-12°. 2 vol. Paris, 1722.
— Litteraires 8° 11. vol. Holl. 1719.
— de Miguel Servantes. *in* 12°. 2 vol. 1723.
Observations sur les Accouchemens, par M. *de de Venter*, traduites par M. *d'Ablaincourt* in-4°. Figures. Paris, 1734.
— Idem par Mauriceau, *voyez* Mauriceau.

Ode ſur l'Ode, *in-octavo.* Paris, 1715.
— prononcée par le Sieur Riccoboni, à l'ouverture du Théâtre Italien, en 1733. *in-octavo,* 1733.
Oeuvres de Campiſtron, 12°. 2 vol. Paris, 1731.
— de Corneille, *in* 12°. 10 vol. Paris.
On vend le Pierre Corneille ſeparé.
— de Dancour, 12°. 9 vol. Paris, 1729.
— de Deſcartes, *in* 12°. 13 vol. Figures. 1724.
— de Fontenelle, 12°. 9 vol. & 3 vol. Paris.
— meſlées de Madame de Gomez, *in* 12°. 1724.
— d'Horace de Dacier, 12°. 10 vol. Holl. 1727.
— de le Noble, 12° 19 vol. Holl. 1726.
— de Marot. 4°. 4 vol. papier imperial, Hol. 1731.
— Idem, 12°. 6 vol. Hollande, 1731.
— de Moliere, *in* 4°. 7 vol. avec Eſtampes, Vignettes, &c. Paris, 1734.
— Idem, *in* 12°. 8 vol. Figures. Paris, 1730.
— de Pavillon, *in*-8°. 1720.
— de Rabelais *in* 8° 6 vol. Holl. *Prault*, 1732.
— de Racine, *in* 12°. 2 vol. Paris, 1728.
— de Rouſſeau, 12°. 3 vol. Hollande. 1729.
— Idem, 12°. 3 vol. Chartres, 1731.
— Idem, 12°. 1 vol. Soleure. 1712.
— de l'Abbé de Saint Réal, 12°. 5 vol. Hol. 1730.
— de la Viſclede, *in* 12°. 2 vol, Paris, 1727.
Oeuvres de M. de Sacy, avec ſes Memoires, Factums & Harangues de l'Academie Françoiſe, *in* 4°. 3 v.
— de Saint Evremond, in 12°. 7 vol. Paris.
L'Opiniatre, Comedie de *Monſieur l'Abbé Bruis*, *in douze.* Paris.
Panégyrique de Trajan, de M. de Sacy, in 12°. Par.
Les Paſſions de l'ame de Deſcartes, *in* 12°. Figures.
Penſées diverſes & Proverbes choiſies, *in* 12°.
Philoſophie occulte d'Agrippa 8°, 2 vol. grand & petit papier. Holl. 1727.

Poëme Calotin, 8°. 1730.
Poëme Epique du Pere le Bossu, 12°. Paris, 1708.
Poësie, (nouveau choix de) 8°. 2 vol. Holl. 1715.
Poësies de M. de Bellechaume, *in quarto.*
— de M. l'Abbé de Chaulieu 8°. Holl. 1724
— & Oeuvres diverses de la Fontaine, 8° 3 vol.
— de Madame Deshoulieres, 8° 2 vol. Paris, 1724.
— de Messanges, *in-douze.* Paris, 1714.
— du Baron de Walef, 8°. 5 vol. Holl. 1731.
Poisson, Comedien aux Champs Elisées, contenant Mysogine, ou la Comedie sans femme, *in douze.*
Polissoniana, *in douze.* Holl. 1734.
La Pompe Dauphine, par *Mlle l'Heritier, in-douze.*
Pratique nouvelle de l'Ortagraphe, *in* 18°. 1709.
Le Prince travesti, Comedie, 12°. Paris, 1727.
La Princesse de Cleves, *in* 12°. 2 vol. Paris, 1732.
Principes de l'Ortographe Françoise, in-douze.
— de la Philosophie, de Descartes, *in* 12°. Figures.
Le Procès des Sens, Comedie de M. *Fuselier, in octavo.* Paris, 1732.
Prononciation Françoise de Veneroni, *in* 12°.
Recreations litteraires, 12°. Paris 1723.
Recueil de Chansons notées, 12°. 6 vol. Hol.
— d'Opera, 12°. 6 vol. 1729.
Reflexions sur les grands Hommes qui sont morts en plaisantant, 12°. Holl. 1732.
Reflexions sur la Tragedie d'Inès de Castro, par Madame de *Gomez*, in octavo. Paris, 1723.
— critiques sur le Poëme de la Ligue, *in octavo.*
Renaud l'amoureux, *in* 12°. Paris, 1724.
Reponse à l'Auteur des Paradoxes Litteraires sur la Tragedie d'Inès de Castro, *in octavo.* 1723.
La Réunion des Amours, Comedie de M. de *Marivaux*, in-douze. Paris 1732.
Roger-Bon tems en belle humeur, 12°. 2 vol. 1732.

Roland le furieux, où l'Arioste moderne, *in* 12°. 2 vol. fig. Paris, 1720.
La sagesse des Petites Maisons, *in-douze*. Par. 1711.
Scanderberg, ou Avantures du Prince d'Albanie, 12°. 2 vol. Paris, 1732.
Seconde surprise de l'amour, Comedie de M. *de Marivaux*, in douze. Paris, 1728.
Secrets du grand & petit Albert, 12° Holl 1729.
Les Sermens indiscrets, Comedie de M. *de Marivaux*, in *douze*. Paris, 1732.
Le Solitaire de Terrasson, *par Madame De* ** Histoire interressante, *in douze*. Paris, 1733.
Le Sot toûjours Sot, Comedie de M l'Abbé *Bruys*, *in-douze*. Paris.
Les petits Soupers de l'Eté, par *Madame Durand*, *in-douze*, 2 vol. Paris, 1733.
Le Spectateur Anglois, ou le Socrate moderne, *in* 12°. 6 vol. Holl 1724.
— François, avec l'Indigent Philosophe, ou l'Homme sans souci, in-douze, 2 vol. Paris, 1728.
Supplement de Tasse-Rouzy Friou-Titave, Livre très utile aux Femmes, *in-douze*. Paris, 1713.
Théâtre de le Grand, 12°. 4 vol. Paris 1731.
— de Quinault, 12°. 5 vol. Paris, 1715.
Les Tours de M. Gonin, in 12°. 2 vol. Fig. 1712.
Traité de l'Amitié, de M. de Sacy, in 12°.
— de l'Art Métallique, *in* 12°. Figures. Paris.
Traité des Maladies des Femmes, *voyez* Mauriceau.
— de la Memoire, *in* 12°. Paris, 1708.
— de la Nature de l'Homme, ou nouveau Systême du Microcospe, 8°. Hollande. 1727.
— de la Peinture & Sculpture, par *Richardon*, Pere & Fils, 8°. 3 vol. Holl. 1728.
— nouveau du Sublime, in douze, Paris, 1734.
— de la Volonté, in-12°. Paris, 1713.

Triomphe de l'Amour, Comedie de M. *de Marivaux*, in-douze. Paris, 1732.

— de l'Eloquence, par *Me. de Gomez*, in 12°. 1730.

— de l'Interest, Comedie de M. *de Boissy*, in-octavo. Holl. 1734.

— des Melophilettes, *in octavo*.

Vasconiana, ou les bons mots des Gascons, 12°. 1710.

La Vengeance contre soi-même, & le Chat amoureux, Contes, *par Madame Durand*, in-douze. 1712.

La Veuve en puissance de Mari, *in douze*, 2 vol.

Le Vice puni, ou Cartouche, Poëme, *in octavo*. fig. 1734.

La Vie heureuse, ou l'Homme content, in 12°. fig.

La Vie de Guzman d'Alpharache, *in* 12°. 3 vol. fig.

La Vie de Marianne, ou les Avantures de Madame la Comtesse de *** *par Monsieur* de *Marivaux*, in-douze. Paris, 1731.

La Vie de Pedrille del Campo, Roman Comique, dans le goût Espagnol, *in-douze*, figures. 1718.

La Vie est un songe, Comedie Heroïque de M. *de Boissy*, in octavo. Paris, 1732.

La Voiture embourbée, *de* M. *de Marivaux*, *in douze*. Paris, 1714.

Voyage de Bachaumont & la Chapelle, 12°. 1732.

— forcé, de Becafort, Hypocondriaque, 12°. 1709.

— des trois Princes de Sarendip, in 12°. Figures.

Zaide, Histoire Espagnole, in 12°. 2 vol. Paris, 1732.

Le Zodiaque de la Vie, in 12°. 2 vol. Holl. 1731.

HISTOIRE D'ESTEVANILLE GONZALEZ

TOME I.

SECONDE PARTIE

HISTOIRE D'ESTEVANILLE GONZALEZ,

SURNOMMÉ

LE GARÇON DE BONNE HUMEUR,

TIRÉE DE L'ESPAGNOL.

Par Monsieur LE SAGE.

TOME I. SECONDE PARTIE.



A PARIS,

Chez PRAULT Pere, Quay de Gêvres, au Paradis.

M. DCC. XLI.

Avec Approbation & Privilege du Roy.

TABLE
DES CHAPITRES contenus en cette ſeconde Partie.

LIVRE SECOND.

CHAP. I. *DE l'arrivée du Duc d'Oſſone en Sicile. De ſon entrée dans Palerme, & des prémices de ſon Gouvernement,* Page 181

CHAP. II. *De l'utile connoiſſance que fit Eſtevanille, & par quel cas fortuit il devint neceſſaire au Viceroi,* 197

CHAP. III. *De l'entretien particulier qu'Eſtevanille eut avec le Duc, & de quelle ſorte il fit le perſonnage de Thomas,* 207

CHAP. IV. *De la converſation*

qu'Estevanille & Thomas eurent ensemble le lendemain matin; Du Jugement ingénieux que le Duc d'Ossone rendit, & des fâcheuses suites que ce Jugement eut pour Gonzalez, 218

CHAP. V. *Par quel hazard & dans quel dessein Estevanille se fit Garçon Apoticaire; & de l'heureux effet que produisit un* qui *pro* quo *de sa façon,* 242

CHAP. VI. *De quel triste accident cette avanture comique fut suivie; & dans quel danger se trouverent Gonzalez & Potoschi,* 260

LIVRE TROISIE'ME.

CHAP. I. *GOnzalez en allant à Livorne, gagne l'amitié d'un jeune Gentilhomme qui l'enmene avec lui à Pise.*

Dans quel union ils vécurent ensemble, & comment ils se séparerent, 272
CHAP. II. *Estevanille rencontre à trois milles de Pise deux Genevois qui vont à Florence. Il se met de leur compagnie, & par curiosité, va voir avec eux un fameux Négromancien,* 281
CHAP. III. *De l'arrivée d'Estevanille à Florence ; quel emploi lui fut proposé, & quel service il rendit à Don Christoval,* 198
CHAP. IV. *Quelle fut la fin de cette avanture ; des allarmes qu'eut Estevanille, & de son départ de Florence avec D. Christoval,* 320
CHAP. V. *Ils s'embarquent à Livorne & vont à Barcelone, d'où ils se rendent à Saragosse. Mariage de D. Christoval ; suites de ce mariage,* 327
CHAP. VI. *Don Christoval &*

Gonzalez se rendent au Château de Rodenas ; De quelle façon l'Evêque d'Albarazin les y reçut, 344
CHAP. VII. *Gonzalez part du Château de Rodenas pour retourner à Saragosse ; il s'égare en chemin, & couche dans un Hermitage,* 347
CHAP. VIII. *Histoire du Solitaire,* 357
CHAP. IX. *Estevanille prend congé de l'Hermite & se rend à Saragosse, d'où il retourne à Rodenas chargé d'une heureuse nouvelle pour D. Christoval. Suites de cette nouvelle,* 419

Fin de la Table des Chapitres.

HISTOIRE



HISTOIRE D'ESTEVANILLE GONZALEZ.

LIVRE SECOND.

CHAPITRE PREMIER.

De l'arrivée du Duc d'Offone en Sicile. De son entrée dans Palerme, & des prémices de son Gouvernement.



E Duc d'Offone étant arrivé à Palerme, & voulant y faire son entrée avec moins de pompe que de diligence, ne demeura que trois jours *incognito.* Le quatriéme, ce Seigneur monté sur un très-beau cheval, entra par la porte de la Marine, ayant

à sa droite le President de la grande Cour, & à sa gauche D. Juan Tellés son fils, accompagné d'un grand nombre de Cavaliers richement vêtus, précedé d'une infinité de Gardes & de plusieurs Magistrats, & suivi de Pages ainsi que d'Estafiers qui éblouïssoient la vûë par l'éclat d'une riche & superbe livrée qu'il avoit fait faire à Genes. Après lui venoit la Vicereine, qui occupoit le fond d'un magnifique carosse à six chevaux, où étoient sur le devant les Princesses de Butera & de Castel-Buono. On voyoit ensuite une file de carosses remplis des principales Dames de la Ville, & aux portieres plusieurs Gentilshommes à cheval.

Toutes les maisons étoient ornées de tapisseries, de feüillages & de tableaux, & les fenêtres pareés de riches tapis; & il y avoit dans les ruës un concours de

peuple ſi prodigieux, qu'il ſembloit que tous les Habitans du Royaume de Sicile ſe fuſſent tous aſſemblés à Palerme pour faire plus d'honneur à l'entrée de leur nouveau Viceroi. Son Excellence ce jour-là fit jetter pendant la marche quinze cens écus en toute ſorte d'eſpeces. Auſſi eut-il pour ſon argent le plaiſir d'entendre crier par tout : *Vive, vive S. M. C. & le Duc d'Oſſone notre Gouverneur.* Les réjoüiſſances ſuccederent aux acclamations : Il ne fut queſtion durant trois jours que de bals, de fêtes & de concerts. Mais le Duc fit bientôt connoître aux Siciliens, qu'il n'étoit pas venu dans leur Iſle pour y faire regner les plaiſirs, & qu'il méditoit des deſſeins importans.

Veritablement ce Royaume avoit beſoin d'un Viceroi tel que lui. Il regnoit alors en Sicile une

licence effrenée. Chacun y vivoit à sa fantaisie & l'on y craignoit aussi peu la justice des hommes que celle de Dieu. Les Magistrats chargés du châtiment des coupables, y faisoient si mal leur devoir, que les malfaiteurs commettoient toutes sortes de crimes impunément. On n'entendoit parler que de vols, que de coups de pistolets ou de bayonnettes donnés par derriere, pour la plûpart, suivant l'usage du païs. Le nouveau Viceroi, pour arrêter le cours de ces desordres & rétablir la tranquillité dans la societé civile, fit afficher au coin des ruës une Pancarte, qui portoit en substance, que S. M. C. informée des violences qui s'exerçoient dans son Royaume de Sicile, au mépris des Loix, vouloit y mettre ordre : Qu'elle défendoit pour cet effet, qu'à

l'avenir

l'avenir le Sanctuaire du Seigneur servît d'asile aux méchans qui s'y réfugioient après avoir fait des actions le plus souvent dignes de mort : Qu'en ôtant ce privilege aux Eglises, Elle prétendoit à plus forte raison, que les Barons & autres Nobles qui soutenoient les malfaiteurs, cessassent de les proteger, & sur tout de les cacher dans leurs maisons pour les dérober aux rigueurs de la justice : Enfin, que Sadite Majesté Catholique avoit donné un pouvoir particulier à Don Pedro Giron, troisiéme Duc d'Offone, second Marquis de Pennafiel, septiéme Comte d'Urenna, Gentilhomme de sa Chambre, Chevalier de la Toison d'Or, Viceroi & Capitaine general de la Sicile, d'examiner & réviser toutes les affaires, tant civiles

que criminelles, jugées ou non jugées ſous les deux derniers Gouvernemens.

Je ne dois pas oublier de dire que par cet Edit il étoit encore déclaré, que tous ceux qui viendroient découvrir au Vice-roi des crimes ignorés, ou qui ne pouvoient être prouvés, quoiqu'on en connût bien les auteurs, devoient être aſſurés qu'on leur garderoit le ſecret, & qu'on les récompenſeroit aux dépens des accuſés, ou des deniers du Roi, ſi les accuſés manquoient de bien : Que ſi au contraire on apprenoit que quelqu'un ne voulût pas reveler quelque forfait dont il eût connoiſſance, il ſeroit ſévérement puni : Qu'on payeroit doublement les délateurs qui feroient connoître les injuſtices commiſes par les Juges ou par les Gou-

verneurs des Villes : On défendoit aussi de porter des armes courtes, comme stilets, pistolets de poche & couteaux à deux tranchans ; & la Pancarte finissoit par une exhortation que l'on faisoit aux coupables, de se constituer d'eux-mêmes prisonniers & de mériter par un aveu sincere de leurs crimes, le pardon qu'on leur offroit, ou du moins une grande moderation des peines ordonnées par les Loix. On leur prescrivoit un tems pour venir se représenter, après lequel on menaçoit de proceder avec la derniere rigueur contre ceux qui n'auroient pas obéï, & de ne rien épargner pour se saisir de leurs personnes.

Cette Declaration fit beaucoup de bruit à Palerme, aussi-bien que dans toutes les autres

Villes du Royaume où elle fut envoyée. Les gens de bien s'en réjoüirent, les ſeuls criminels & les Nobles qui les retiroient chez eux en furent affligés. Le Duc, qui jugea bien que les coupables ne quitteroient pas leurs retraites pour venir ſe livrer d'eux-mêmes à ſa juſtice, donna de ſi bons ordres pour les déterrer & les tirer de leurs aſiles, qu'en moins de trois mois, il en fit par tout remplir les priſons. Croyant devoir ſe montrer ſévére la premiere année de ſon gouvernement, il réſolut de débuter par une action de vigueur. Il fit executer juridiquement & décapiter deux Nobles, pour avoir donné retraite à des aſſaſſins; fit pendre ſept voleurs, & condamner douze aux Galeres, ſans parler de pluſieurs autres qu'il fit punir

plus légerement. Cette execution faite en un jour à Palerme, où depuis trois ou quatre années on en avoit à peine fait autant, répandit la terreur dans les autres Villes, & fit regarder le Duc d'Offone comme un Viceroi envoyé du Ciel pour le bonheur des Siciliens.

Ce Seigneur immédiatement après cette operation, qui marquoit si bien sa fermeté, sortit de Palerme pour aller visiter les Places du Royaume, & juger les coupables qui avoient été arrêtés par ses ordres. Il commença par la petite Ville de Mont-Real. De-là il se rendit à Céfalu, dont ayant trouvé le Château dépourvû de tout ce qui étoit nécessaire pour le défendre, il fit mettre en arrêt le Gouverneur, de même que celui de Catania. Il les chassa

tous deux, pour avoir négligé de demander des munitions au précedent Viceroi. Il en uſa tout d'une autre maniere avec le Gouverneur du Château de Patti; il augmenta ſes appointemens, pour le récompenſer du ſoin qu'il avoit de tenir ſa Citadelle bien munie de tout. Son principal objet étant de pourvoir à la ſûreté des fortereſſes maritimes les plus expoſées: pour ôter aux Turcs l'envie d'y faire des deſcentes, il les fit toutes fortifier.

Meſſine fut l'endroit où il ſéjourna le plus long-tems. Il y fit executer un aſſez grand nombre de priſonniers. Les Siciliens en le voyant entierement occupé à faire faire des poudres, des bales, des boulets & d'autres munitions de guerre pour en remplir les magaſins & les Arſenaux

qui en avoient beſoin, s'apperçurent qu'il méditoit des projets d'importance. Ils en furent encore plus perſuadés, lorſqu'ils remarquerent qu'il faiſoit en diligence conſtruire à grands frais de nouveaux Galions & de nouvelles Galeres. Ils jugerent qu'il ne ſe propoſoit pas ſeulement de rendre la Sicile inacceſſible aux Turcs; mais même d'aller chercher ces Barbares juſques dans leurs Ports, & de leur faire craindre les armes de Philippe.

Enfin le Duc termina ſa viſite par Siracuſe, où il vuida les priſons des malfaiteurs qui s'y trouverent; après quoi il retourna à Palerme, où il fut reçu par les Habitans avec plus d'acclamations qu'à ſon arrivée, les peuples ne ſçachant quels honneurs lui faire, pour lui témoigner juſqu'à quel point ils

étoient ſatisfaits de ſon bon gouvernement. Ils avoient en effet ſujet de l'être, puiſqu'en moins de ſix mois les ſcelerats furent punis, les Tribunaux de la Juſtice reprirent leur autorité, & tout devint tranquille dans le Royaume. Le Viceroi après avoir rétabli l'ordre au dedans, tourna toutes ſes penſées du côté des Turcs, qui deſcendant à bon compte dans l'Iſle, enlevoient ſouvent des Habitans, brûloient des Villages & faiſoient ſur les côtes des ravages effroyables. Il ordonna au General des Galeres de Sicile, Don Ottavio d'Aragon, de faire équiper ſix Galeres & deux Galions; & pendant qu'on y travailloit, il fit propoſer au Grand Duc Côme, de joindre ſes Galeres aux ſiennes. Ce Prince répondit, qu'il mettroit en mer ſon Eſcadre

dans

dans un certain tems pour aller tenter quelque entreprise vers la Caramanie ; que le Duc d'Ossone n'avoit qu'à se regler là-dessus, & prendre si bien ses mesures, que les Galeres de Sicile pussent agir de leur côté, & attaquer en même tems leur ennemi commun.

Cette réponse de Côme plut fort au Viceroi, qui fit tous les préparatifs convenables à un armement si nouveau dans un Pays où l'on aimoit mieux souffrir lâchement les insultes des Turcs, que de songer à s'en garantir. Ses vaisseaux, sur lesquels il y avoit un grand nombre de Nobles, étoient prêts à quitter le rivage, sous les ordres de Don Ottavio, quand on apprit que ceux du Grand Duc commandés par son Amiral étoient sortis du Port de Livorne. Les deux

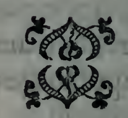
Eſcadres cherchant, comme à l'envi, les Turcs pour les combattre, prirent des routes differentes, & agirent ſéparément avec un bonheur égal. L'Amiral de Toſcane alla aſſieger le Château d'Agrimano, qu'il emporta de force, quoiqu'il y eût dedans une aſſez groſſe garniſon; & il y mit le feu après avoir fait un butin conſiderable. D'un autre côté, D. Ottavio d'Aragon ſurprit dans le Port de Scio douze Galeres Turques, & pluſieurs autres Navires qui ſe rendirent ſans réſiſtance, & qu'il pilla. Quand ce General victorieux revint à Palerme, on lui fit tous les honneurs imaginables par ordre du Viceroi, qui voulut qu'on étalât aux yeux des Siciliens les dépoüilles remportées ſur les Turcs. On eſtima la priſe ſix cens mille écus; & ce qui fut

un ſpectacle encore plus agréable aux peuples de Sicile ; c'eſt qu'ils virent ſortir des vaiſſeaux plus de ſept cens Eſclaves Chrétiens délivrés, & près de trois mille Turcs faits priſonniers.

Voici de quelle façon le Viceroi diſpoſa des effets : il en fit quatre parts ; l'une, pour l'envoyer à la Cour d'Eſpagne ; l'autre, pour être diſtribuée aux cinq principales Villes de Sicile ; la troiſiéme, pour ſervir de récompenſe aux Officiers, aux ſoldats, & aux matelots de l'Eſcadre, & il garda pour lui la quatriéme, qui n'étoit pas la plus petite ; mais il eſt certain qu'il en employa une grande partie à faire des aumônes, & d'autres actions qui furent applaudies de tout le monde.

Je m'arrête en cet endroit, ami Lecteur. Je commence à

m'appercevoir que je tranche ici de l'Hiſtorien. On diroit que j'ai entrepris d'écrire tout ce qui s'eſt paſſé en Sicile ſous le gouvernement du Duc d'Oſſone, au lieu que ma ſeule intention eſt de vous raconter mon hiſtoire. Ainſi laiſſant à de meilleurs Ecrivains que moi le ſoin de publier les exploits de ce Héros, je ne vous en parlerai deſormais, qu'à l'occaſion des choſes où j'ai eu quelque part. Je ne dois pas oublier que c'eſt de mes avantures que j'ai à vous entretenir.



CHAPITRE II.

De l'utile connoiſſance que fit Eſtevanille, & par quel cas fortuit il devint neceſſaire au Viceroi.

QUoique j'euſſe l'honneur d'être un de Meſſieurs les Pages du Viceroi, je n'en étois pas plus riche. Le poſte que j'occupois n'eſt pas ſi lucratif dans les grandes maiſons, que celui de Maître-d'Hôtel ou d'Intendant. Nous faiſions, mes Confreres & moi une chere excellente, nous étions parfaitement bien entretenus; mais nous n'avions pas une obole. Les charités que mon Maître faiſoit aux dépens des Turcs, ne paſſoient pas par nos mains. D'autres que nous avoient part à ces bonnes œuvres.

Cela me faiſoit regretter mon Doyen, & même Don Enrique de Bolagnos. Les cent écus de gages que ce dernier me donnoit, avec ſix reaux par jour pour ma nourriture, me paroiſſoient préferables au vain honneur d'être au ſervice d'un Grand. C'eſt de quoi je me plaignois un jour au Seigneur Quivillo, qui plus heureux que moi, faiſoit ſon chemin à vûë d'œil, puiſque de ſimple Gentilhomme du Viceroi, il étoit déja devenu Lieutenant de ſes Gardes : Seigneur Don Joſeph, lui diſois-je, vous avez cru faire ma fortune en m'introduiſant auprès de ſon Excellence, & je vous en ſuis auſſi redevable que ſi elle m'eût comblé de bienfaits ; mais, entre nous, n'êtes-vous pas étonné d'une choſe ? Depuis que je ſuis Page de Monſeigneur, il n'a

pas encore daigné m'entretenir en particulier. Cependant vous lui avez vanté mon humeur gaye, & vous ſçavez que rien ne lui fait plus de plaiſir que d'entendre des diſcours réjoüiſſans.

Je ne ſuis pas moins ſurpris que vous de ce que vous me dites, répondit Quivillo. J'y ai penſé plus d'une fois, & même avec douleur; car ne vous imaginez pas que je puiſſe être content, quand vous ne le ſerez point. C'eſt moi qui vous ai fait ſortir d'une maiſon où vous êtiez bien: je dois prendre part à ce qui vous touche. Auſſi ſuis-je autant occupé de vos affaires que des miennes. Pour vous le prouver, ajouta-t-il, je vous dirai que je médite un deſſein très-important pour vous, & dont je tiens le ſuccès infaillible. Je ſuis un des meilleurs amis de

Thomas, premier Valet de chambre de ſon Excellence, & c'eſt à lui que j'ai obligation de ma Lieutenance. Vous n'ignorez pas que ce domeſtique eſt le favori de ſon Maître & le dépoſitaire de ſes ſecrets. C'eſt à Thomas que le Duc laiſſe voir ſes foibleſſes. C'eſt Thomas qui le gouverne.

Je n'épargnerai rien pourſuivit-il, pour vous faire aimer de ce Valet de Chambre, dont l'amitié vous ſera fort utile. Il pourra vous rendre de bons offices auprès de ſon Excellence, vous mettre bien dans ſon eſprit, & vous procurer de fréquentes occaſions de lui parler. Voilà quel eſt mon deſſein, & je vous proteſte qu'il ſera bientôt executé. Je veux que dans huit jours au plus tard vous me diſiez que vous êtes des amis de Thomas.

Don Joſeph étoit ſi ſûr de ſon fait, qu'il n'eut beſoin que d'une converſation particuliere avec le Valet de Chambre, pour l'engager à me vouloir du bien. Au reſte, Thomas étoit un homme de mérite. Né, pour ainſi dire, dans la maiſon de Giron, après avoir ſervi ſucceſſivement les deux derniers Duc d'Offone, il avoit élevé notre Viceroi, & gagné ſes bonnes graces, en s'accommodant à ſon génie, & à ſes inclinations qu'il connoiſſoit mieux qu'un autre.

Je m'attachai donc à ce domeſtique favori, & je lui fis ſi bien ma cour, qu'en peu de tems il conçut une véritable affection pour moi. Il eſt vrai que je le pris par ſon foible. Il ſe piquoit d'écrire en Eſpagnol avec beaucoup d'élegance & de pureté. Il ſe plaiſoit à lire ſes

productions à ses amis.

Je crois qu'il auroit volontiers, comme le Druson d'Horace, donné du tems à ses debiteurs, pourvû qu'ils eussent eu la complaisance d'entendre ses ouvrages. D'abord que je m'apperçûs qu'il avoit cette fureur si ordinaire aux Auteurs, je ne manquai pas de le presser de me lire quelque chose de son Journal; car il en avoit fait un des Campagnes de son Maître en Flandres, & de son séjour à la Cour de l'Archiduc; & il écrivoit tous les jours ce qui se passoit alors en Sicile. Je trouvai dans Thomas un Auteur très-disposé à m'ennuyer. Quoiqu'il ne fût pas un mauvais Ecrivain, il me faisoit quelquefois des lectures si longues, qu'il m'en coûtoit beaucoup pour y tenir. Je ne laissois pas pourtant de lui té-

moigner que j'y prenois un extrême plaiſir. J'imitois même les debiteurs de Druſon ; j'étendois le cou pour paroître vouloir mieux écouter.

Le Journaliſte charmé de ma complaiſance, me choiſit pour ſon confident : Eſtevanille, me dit-il un jour, vous ne devez pas être préſentement à remarquer que j'ai de l'inclination pour vous. Je veux déſormais épouſer vos interêts, & conduire la barque de votre petite fortune. Repoſez-vous ſur moi du ſoin de vous rendre neceſſaire à ſon Excellence, & comptez que je ſaiſirai la premiere occaſion qui ſe préſentera de vous avancer. Je portai cette bonne nouvelle avec empreſſement à Don Joſeph, qui s'en réjoüit avec moi : Grace au Ciel, me dit-il, vos affaires

changent de face. Vous ne me causerez plus d'inquiétude. Thomas peut tout, & vous devez concevoir les plus douces esperances.

Quivillo avoit bien raison de me féliciter sur l'acquisition de l'amitié de Thomas, & j'éprouvai bientôt que je n'avois pas tort de faire fond sur ce nouvel ami, qui se voyant attaqué de la goutte, & obligé de garder la chambre, m'envoya chercher un jour, & me dit: Ecoutez, Gonzalez, je vous ai promis d'embrasser la premiere occasion que je trouverois de vous servir, il s'en offre une que je ne veux pas laisser échaper. Voici de quoi il s'agit : Prêtez une oreille attentive au discours que je vais vous tenir ; vous y avez un très-grand interêt. Le Viceroi notre Maître, malgré son air

grave, n'eſt pas ennemi de l'amour. Quoiqu'il affecte de vivre d'une façon à faire croire que la Vicereine n'a point de rivale, il eſt rarement ſans Maîtreſſe. Il aime préſentement la Baronne de Conça qui n'a pas dix-huit ans, & qui peut paſſer ſans contredit pour la femme de Sicile la plus piquante.

Cette jeune Dame a depuis peu perdu ſon mari, dont le moindre défaut étoit d'avoir cinquante ans. C'étoit un jaloux, un capricieux, un extravagant, qui tenoit ſa femme enfermée, & la traitoit en eſclave. Elle demeure à l'heure qu'il eſt chez ſa mere, où le Duc va ſouvent la voir, mais ſi ſecretement que la Ducheſſe n'en ſçait rien. C'eſt moi qui accompagne Monſeigneur dans ces viſites galantes & nocturnes, qu'il ne lui con-

vient pas de faire tout ſeul ; & comme dans l'état où je me trouve il m'eſt impoſſible de lui tenir compagnie, je vous ai choiſi pour mon ſubſtitut. J'ai parlé, & répondu de vous à ſon Excellence, qui conſent que vous rempliſſiez ma place juſqu'à ce que je puiſſe la reprendre.

J'interrompis Thomas dans cet endroit, pour le remercier de la préference qu'il me donnoit ſur tant de domeſtiques qui auroient été ravis d'être honorés d'un ſi bel emploi. Je voulus enſuite m'informer de ce qu'il falloit que je fiſſe pour m'en bien acquitter. C'eſt de quoi, me dit-il, j'aurez ſoin de vous inſtruire. Commencez par aller vous préſenter de ma part à Monſeigneur. Demandez-lui ſes ordres, & revenez me trouver pour recevoir vos inſtructions.

CHAPITRE III.

De l'entretien particulier qu'Estevanille eut avec le Duc, & de quelle sorte il fit le personnage de Thomas.

JE ne perdis pas un moment. Je courus vers mon Maître qui étoit seul dans son cabinet. J'y entrai hardiment, persuadé qu'il ne pouvoit faire qu'un accüeil gracieux à un homme que lui envoyoit son fidelle Thomas. Veritablement dès que ce Seigneur m'apperçut, il me dit d'un air riant : Approche, Estevanille. C'est donc sur toi, mon ami, que Thomas a jetté les yeux pour le remplacer. Cela fait ton éloge. C'est une marque certaine que tu as de l'esprit ; car il se connoît bien en sujets.

Il pouvoit faire un meilleur choix, lui répondis-je ; mais ce qui doit conſoler votre Excellence, c'eſt que ce grand homme ſera peut-être avant huit jours en état de continuer ſes fonctions. Quand il le ſeroit dès demain, reprit le Duc, puiſqu'il t'a mis dans ma confidence, tu y demeureras. Auſſi-bien le pauvre garçon commence à devenir vieux & infirme. Il a beſoin d'un coadjuteur. Permettez-moi, lui dis-je, d'ajouter à cela, qu'un Seigneur chargé comme vous du poids d'un pénible gouvernement, n'a pas trop de deux perſonnes qui s'occupent à le délaſſer de ſes fatigues. Le Viceroi loin de s'offenſer de ma liberté, ſe prêta de bonne grace à la raillerie, & me repartit qu'il prétendoit bien nous employer l'un & l'autre.

Après

Après cela, pour m'entendre parler, & pour juger mieux de mon esprit, il me demanda quels Maîtres j'avois servis. Je pris aussitôt la parole pour lui obéïr, & quoiqu'on ne brille jamais moins que lorsqu'on veut briller beaucoup, j'eus le bonheur de lui faire un détail de mes conditions avec une gayeté dont il fut fort satisfait. Il me le témoigna : Je suis très-content de toi, me dit-il. Tu m'accompagneras cette nuit. Va rejoindre Thomas, & dis-lui, qu'il nous tienne prêts deux habits de Religieux.

Je retournai vers ce Valet de Chambre, qui sur le rapport que je lui fis de mon entretien avec le Duc, jugea que j'avois plû à son Excellence : Voilà qui est fait, me dit-il, Monseigneur a goûté votre esptit, votre fortune est assurée. J'en ai autant de joye

que vous en devez avoir vous-même. Il s'agit présentement de vous apprendre ce que vous avez à faire. Trouvez-vous ici ce soir après le souper du Vice-roi. Il y viendra pour se travestir en Moine. C'est sous cet habillement qu'il a coutume d'aller chez sa Baronne. Vous vous déguiserez de la même façon pour sortir avec lui de son Palais, où vous aurez soin de le ramener avant le jour. Je n'ai pas d'autres instructions à vous donner. Vous voyez, poursuivit Thomas en souriant, qu'on n'exige de vous dans cette occasion, que la complaisance de servir de compagnon à un Religieux.

Si le Duc après son souper fut fort exact à se rendre chez Thomas, je ne le fus pas moins. Nous y prîmes tous deux le froc sans cérémonie; & quand nous

fûmes équipés de maniere que nous pouvions aisément passer pour des Moines qui vont la nuit confesser des malades, nous nous échapâmes du Palais par une petite porte, dont mon Maître seul avoit la clef. Ce Seigneur me fit bien voir qu'il sçavoit le chemin de la maison de sa veuve; nous y arrivâmes bientôt. On nous y reçut sans lumiere, & d'un air si mysterieux, qu'on eût dit que nous entrions chez une fille, qui se lassant de l'être, recevoit son amant à l'insçu de sa famille. Quoique la Baronne naturellement coquette, & très-ambitieuse, s'applaudît d'avoir fait la conquête du Viceroi, cependant elle vouloit en dérober la connoissance au Public; mais c'étoit moins pour ménager sa réputation, que de peur d'éprouver le res-

ſentiment de la Vice-Reine.

Quelque portrait avantageux que Thomas m'eût fait de la Baronne de Conça, je la trouvai au-deſſus de l'idée que je m'en étois formée. Je n'avois point encore vû de femme ſi belle. Il eſt vrai qu'elle étoit fort parée, & que l'art eut tout au moins autant de part que la nature au plaiſir que je pris à la regarder. Neanmoins toute brillante que la rendoient ſa parure & ſa beauté, elle n'attira pas tous mes regards. Elle ne fit que les partager avec Dona Blanche Sorba ſa Mere, qui bien que déja ſortie de ſon ſixiéme luſtre, pouvoit à juſte titre les lui diſputer. Blanche étoit veuve d'un Maître des Comptes du Patrimoine Royal, & vivoit à Palerme noblement avec ſa fille.

Je croyois n'être chez ces Dames que pour y garder le ſilence, comme un petit frere qui accompagne un Religieux dans une viſite : Je ne m'attendois qu'à joüer un perſonnage, & il me fallut en faire deux. Pendant que le Duc s'entretenoit dans une chambre avec la Barone, Blanche me fit paſſer dans un cabinet, en me diſant, qu'elle vouloit faire connoiſſance avec moi. C'étoit une femme plus vive, plus ſpirituelle encore que la Segnora Dalfa, & qui avoit des manieres plus nobles. Elle ſe mit ſur un ſopha, & me fit aſſeoir auprès d'elle. Nous aurions eu une aſſez plaiſante converſation, ſi la Dame n'eût pas mieux ſçu la langue Caſtillane que je ſçavois l'Italienne. Nous ne nous ſerions point entendus. Mais par bon-

heur Blanche parloit passablement bien Espagnol. Elle commença par plaindre l'infortuné Thomas tourmenté de la goutte, & se montra aussi sensible aux douleurs qu'il souffroit, que si elle en eût été la cause. Ensuite changeant de ton & de discours, elle me dit d'un air enjoüé : Mon beau garçon, faites-moi votre confidente. Combien avez-vous fait de conquêtes, depuis que vous êtes à Palerme ? Madame, lui répondis-je, avec de grandes démonstrations de modestie, vous vous moquez de votre serviteur. Je crois les Dames de Sicile de trop bon goût pour être capables de jetter les yeux sur un sujet si peu digne de leurs regards.

Vous devez avoir meilleure opinion de vous, reprit la Me-

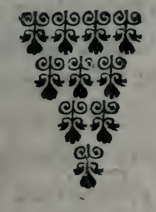
re de la Barone ; vous êtes fort bien fait ; on le voit au travers de votre déguiſement ; & de plus , vous êtes dans l'âge heureux où les hommes n'ont qu'à paroître pour s'attirer l'attention des femmes. Peut-être , ſans le ſçavoir , avez-vous déja charmé quelque aimable Sicilienne , que la pudeur empêche de ſe déclarer. Suppoſé que cela ſoit , lui répliquai-je en riant , je ſupplie très-humblement cette Dame de me pardonner ſi je paye d'ingratitude un bonheur qu'elle me laiſſe ignorer. Oh ! vous le ſçaurez bientôt , répartit Blanche : elle ſe laſſera de ſe contraindre, vous apprendra votre victoire , & il ne tiendra qu'à vous d'en profiter.

La Mere de la Barone prononça ces paroles d'un air à me

faire voir clairement qu'elle étoit frappée de ma jeunesse, & qu'il ne dépendroit que de moi de joüer auprès d'elle le même rolle que mon Maître joüoit auprès de sa fille. Je m'en apperçus bien, malgré mon peu d'experience ; & je me sentis tenté de pousser ma pointe; mais la hardiesse me manqua ; & la Dame de son côté n'osant ce soir-là me donner plus beau jeu, remit la partie à une autre fois.

Les momens délicieux que Monseigneur & sa jeune veuve passoient ensemble, s'écouloient pendant ce tems-là, & le lever de l'aurore n'étoit pas éloigné, quand j'allai avertir son Excellence qu'il falloit songer à la retraite. Ces deux Amans se séparerent aussi-tôt, non sans regret de se quitter, quoiqu'ils dûssent

dûſſent être aſſez contens de leur ſoirée. En prenant congé de Blanche, je baiſai avec tranſport une de ſes belles mains pour réparer l'affront que ma timidité avoit fait à ſes appas. Puis ſortant ſans bruit avec le Duc de chez nos veuves, nous retournâmes au Palais.



CHAPITRE IV.

De la converſation qu'Eſtevanille & Thomas eurent enſemble le lendemain matin ; du Jugement ingenieux que le Duc d'Oſſone rendit, & des fâcheuſes ſuites que ce Jugement eut pour Gonzalez.

NOUS allâmes d'abord nous défroquer chez Thomas ; après quoi mon Maître ſe retira dans ſon appartement pour ſe repoſer. De mon côté, je regagnai ma chambre dans le même deſſein, quoique je n'euſſe pas ſi grand beſoin que lui de repos.

Le jour ſuivant, mon premier ſoin fut de me rendre auprès de mon ami Thomas, qui

fit éclater à mon arrivée une vive impatience d'apprendre ce qui s'étoit passé la nuit chez les Dames. Il m'en demanda un détail, & je lui en fis un des plus circonstanciés. Je lui avois trop d'obligation pour faire le discret avec lui, outre que je ne l'étois guere naturellement. Comme il parut sur-tout fort curieux de sçavoir de quelle maniere j'avois été reçu de Blanche, je lui racontai sans façon l'entretien que j'avois eu avec elle, & je m'étendis là-dessus beaucoup plus que je n'aurois fait si j'eusse sçû l'interêt particulier qu'il y prenoit. J'ajoutai même à mon recit quelques faussetés un peu vives, ne trouvant pas dans la verité une matiere assez riche pour faire honneur à mon mérite.

J'ignorois donc que Thomas fût

amoureux de cette Dame ; & l'on peut juger par-là du plaisir qu'il avoit à m'entendre. Tous les termes dont je me servois pour exprimer les marques de tendresse que je lui disois qu'elle m'avoit données, étoient autant de coups de poignard que je portois à ce pauvre homme. Il faisoit quelquefois en m'écoutant d'étranges grimaces, que j'attribuois bonnement à sa goutte, & qui n'étoient pourtant que des effets de sa jalousie. Mais plus il souffroit de mon récit, & plus il affectoit d'en paroître content. Je vous félicite, Gonzalez, me dit-il avec un ris forcé, je vous félicite d'avoir inspiré de l'amour à une Dame si charmante. Blanche, quoique déja un peu surannée, est toute aimable. Je suis ravi que vous soyez de son goût. Je vous exhorte à

ceſſer d'être timide avec elle la premiere fois que vous la reverrez. Les Dames ne ſont pas fâchées que les hommes qu'elles chériſſent bruſquent un peu l'occaſion d'être heureux.

Le jaloux Thomas, en me donnant ce conſeil, ſe promettoit bien de m'empêcher de le ſuivre ; & quelques jours après il me fit connoître que j'avois en lui un Rival. Le Duc eut envie de retourner chez ſa Baronne, & Thomas, quoiqu'il ne fût pas encore bien rétabli, eut l'honneur d'accompagner ſon Excellence. Je vis alors la faute que j'avois faite, & j'en tirai un mauvais augure. Ah ! miſerable, me diſois-je, qu'as-tu fait ? Quel démon, ennemi de ta fortune, t'a pouſſé à te perdre toi-même ? Ne t'imagine point que Tomas te pardonne le crime d'avoir plû à

ſa Maîtreſſe. Ne compte plus ſur ſon amitié ; tu n'as plus en lui un Mecene. S'il eſt trop généreux pour chercher à te nuire, il ne le ſera point aſſez pour continuer à te ſervir.

C'eſt ainſi que je me reprochois mon indiſcretion. Mon rival le lendemain de ſon entrevûë avec Blanche, fut plus diſcret que moi. Il ne me parla point de cette Dame ; il ne m'en dit pas un mot ; mais il ne changea nullement de maniere à mon égard. Il me recevoit toujours fort bien quand j'allois le voir. Il me faiſoit des amitiés comme à ſon ordinaire. Il affectoit même de me laiſſer quelquefois accompagner pour lui Monſeigneur, lorſque ſon Excellence ſe déroboit la nuit de ſon Palais pour ſe mêler avec le Peuple, & pour entendre les diſcours qui

ſe tenoient dans Palerme ſur ſon gouvernement ; car la Baronne de Conça n'étoit pas toujours la cauſe de ſes ſorties nocturnes. Mon Maître, ce que jamais aucun Viceroi n'avoit fait avant lui, ſe déguiſoit ſouvent en ſoldat, en gueux ou en matelot. Il couroit les ruës ſous ces habillemens, s'entretenoit avec la populace, & donnoit lui-même occaſion de dire tout le mal ou le bien qu'on penſoit de lui.

Je ne ſçais ſi l'on doit loüer, ou blâmer cette conduite ; mais je ſçai bien qu'une nuit j'aurois volontiers cedé ma place à Thomas : le Duc ayant joint un peloton de faquins qui s'étoient attroupés pour ſe réjoüir, s'aviſa de cenſurer lui-même quelques-unes de ſes actions pour voir ce qu'ils diroient. Auſſitôt deux ou trois d'entr'eux, qui le reconnu-

rent peut-être, ſe jetterent ſur lui & ſur moi qui l'accompagnois, & nous battirent dos & ventre comme deux ennemis du gouvernement. Nous eûmes aſſez de peine à nous tirer de leurs mains, & le Viceroi ne ſe vanta point de cette avanture.

J'étois donc de ces dernieres équipées. Il n'y avoit que la maiſon de Blanche qui me fût interdite. Thomas, que la jalouſie ſembloit avoir guéri de ſa goutte, avoit grand ſoin de m'empêcher d'y retourner. Heureuſement je m'en ſouciois fort peu. J'avois plus d'envie de conſerver l'amitié de ce Valet de Chambre, que de ménager les bonnes graces de ſa Maîtreſſe. Auſſi je m'attachai à lui plus que jamais ; & ſi je ne pus en lui faiſant ma cour effacer de ſa memoire la malheureuſe confiden-

ce que je lui avois faite, je l'obligai du moins à le feindre. Il parut m'aimer plus qu'auparavant. J'en fus charmé. Je crus que satisfait de m'avoir éloigné de Blanche, il n'avoit plus rien sur le cœur contre moi.

J'étois donc sans inquiétude du coté de Thomas, lorsqu'un jeune Bourgeois de Palerme m'abordant un jour dans la ruë, me dit d'un air triste : Que votre Seigneurie me pardonne, si je prends la liberté de l'arrêter. Je vois à votre habit que vous êtes Page du Viceroi, & je voudrois bien avoir avec vous un quart d'heure de conversation, pour vous communiquer une affaire très-importante. Si vous êtes bien aise de trouver l'occasion d'obliger un honnête homme, je vous prie de prendre la peine de me suivre. Je lui répondis,

qu'il ne pouvoit s'adreſſer à une perſonne plus diſpoſée que je l'étois à faire plaiſir au prochain. Là-deſſus il me conduiſit à ſa maiſon qui me parut celle d'un homme aiſé. Il m'introduiſit dans une chambre, où il y avoit un vieillard alité: Seigneur Page, me dit-il en me le montrant, vous voyez mon pere dans un état digne de votre compaſſion. Il eſt tombé malade de chagrin d'avoir été trompé par un Marchand qui lui a enlevé un dépôt de dix mille écus. Nous ſommes ruinés de fond en comble, ſi nous ne trouvons quelqu'un qui ait le credit d'engager le Viceroi à vouloir connoître de cette affaire.

Vous ſçavez bien, lui répondis-je, que Monſeigneur eſt d'un accès facile, qu'il eſt doux, affable, & qu'il écoute patiemment

les plaintes qu'on lui fait. Cependant quoique vous n'ayiez pas besoin de recommandation auprès de lui, je vous offre mes bons offices. Je suis peut-être celui de ses Pages qu'il aime le plus. Instruisez-moi bien de votre affaire, & je vous ferai rendre justice par son Excellence. A ces mots, le pere & le fils me remercierent de ma bonne volonté, & finirent leurs complimens par une promesse de deux cens pistoles. Doucement, Messieurs, leur dis-je alors, apprenez qu'il est défendu à tous les domestiques du Viceroi de recevoir le moindre present des personnes qui leur auront quelque obligation ; & cela sous peine d'être chassés de son Palais après avoir été châtiés sévérement. Ce qui n'étoit que trop véritable, le Duc l'ayant

déclaré en termes formels à tous ſes gens. Cette défenſe eſt trop rigoureuſe, s'écria le vieillard. Comment donc pourrai-je vous marquer que je ne ſuis point un ingrat? Il eſt mortifiant de ne pouvoir reconnoître que par le ſentiment les ſervices qu'on nous a rendus. Un bienfacteur Eſpagnol n'en demande pas davantage, lui repliquai-je fierement. Laiſſons-là, je vous prie, les diſcours ſuperflus, & racontez-moi la tromperie qui vous a été faite. En même tems le vieux Bourgeois me la détailla de cette maniere.

Je m'appelle Giannetino. Je ſuis fils d'un Avocat qui mourut plus pauvre que riche après avoir bien travaillé toute ſa vie. Ce qu'il faut attribuer au déſintereſſement exceſſif & à la ſcrupuleuſe integrité dont il ſe pi-

quoit. Après ſa mort, j'eus le bonheur d'épouſer une veuve qui m'apporta douze mille écus en mariage. De ſorte qu'ayant joint ma petite fortune à la ſienne, je me mis en état d'être compté parmi les aiſés de Palerme. J'ai encore la réputation de n'être pas mal dans mes affaires; mais on va me regarder comme un des plus miſerables Citoyens, & je le ſerai en effet, ſi je perds le procès qu'on m'intente aujourd'hui, & dont voici la matiere.

Il y a ſix mois que Charles Azarini, Pierre Scannati, & Jerôme Avellino, tous trois Marchands, & mes amis, vinrent ici avec un Notaire, & chargés d'une ſomme de dix mille écus en or: Nous vous avons choiſi, me dirent-ils, pour dépoſitaire de cet argent que nous voulons mettre ſur un vaiſſeau, quand

nous en troverons l'occasion. En attendant, nous vous prions de le garder, & de nous promettre par écrit que vous ne le délivrerez à aucun de nous trois qu'en présence des deux autres. Je m'y engagai par un acte que le Notaire dressa, & que nous signâmes tous. Je conservois soigneusement le dépôt pour le rendre aux trois Associés, lorsqu'ils me le demanderoient; mais ces jours passés Jerôme Avellino vint la nuit frapper à ma porte. On lui ouvrit. Il entra dans ma chambre d'un air agité: Seigneur Giannetino, me dit-il, si je trouble votre repos, vous devez pardonner cette liberté à l'importance du dessein qui m'y oblige. Nous avons appris mes deux Associés & moi, qu'il doit incessamment arriver à Messine un Bâtiment Genois chargé de

rares marchandiſes ſur leſquelles il y a pour nous un beau coup à faire, ſi nous uſons d'une grande diligence. Nous avons reſolu d'y employer les dix mille écus que vous avez à nous. Hâtez-vous, s'il vous plaît, de me les remettre. Mon cheval eſt à la porte. Je brûle d'impatience d'être à Meſſine.

Seigneur Avellino, lui répondis-je, vous avez apparemment oublié que je ne puis me deſſaiſir.... Hé, non, non, interrompit-il, je me ſouviens fort bien qu'il eſt marqué dans l'acte que vous ne rendrez l'argent qu'aux trois Aſſociés préſens; mais Azarini & Scannati ſont malades. Ils n'ont pû venir avec moi chez vous. Ils vous conjurent avec moi de n'avoir point d'égard à cette condition, & de me livrer l'eſpece ſur le champ, les mo-

mens étant précieux. Vous n'avez rien à craindre ; je ſuis honnête homme. Je ne crois pas que vous vouliez par une défiance qui bleſſeroit notre amitié, nous faire perdre une ſi bonne occaſion. Dépêchez-vous donc, ajouta-t-il, je meurs de peur d'arriver trop tard à Meſſine. Le Ciel qui ſans doute m'inſpiroit ſecretement me fit long-tems balancer ; mais Avellino, le fripon d'Avellino me ſupplia, me preſſa, me tourmenta, de ſorte qu'il fatigua ma réſiſtance. J'eus la foibleſſe de lui lâcher le dépôt qu'il emporta.

Le vieillard en achevant ces paroles, qui lui rappelloient ſon imprudence, ne put s'empêcher de répandre quelques larmes. J'en fus attendri : Ne vous affligez pas, lui dis-je, pour le conſoler. Monſieur le Duc a les

bras

bras longs. Avellino aura bien de la peine à lui échapper. Avellino, dit alors le fils du vieux Bourgeois, eſt bien loin d'ici préſentement; & ce qu'il y a de plus fâcheux, c'eſt qu'Azarini & Scannati n'ont pas plûtôt ſçu la friponnerie de leur Aſſocié commun, qu'ils ſont venus fondre ſur mon pere auquel ils demandent l'argent qu'ils lui ont confié. Cette affaire ſera jugée dans deux jours, & ſelon toutes les apparences, les Juges le condamneront à payer dix mille écus aux Demandeurs. Cela n'eſt pas encore décidé, m'écriai-je, & je ne doute pas que le Viceroi étant informé, comme il le ſera dès ce jour, de toutes les circonſtances de ce procès, ne veüille le juger lui-même.

Je fis effectivement un fidelle rapport de tout à ſon Excel-

lence, qui me dit après m'avoir écouté avec beaucoup d'attention, & riant de ſa penſée : Je rendrai là-deſſus un jugement qui fera du bruit dans le monde. Dès le lendemain il manda les Parties qui parurent devant lui. Il ordonna aux Demandeurs de parler les premiers ; & quand ils eurent plaidé leur cauſe, il s'adreſſa au Défendeur : Giannetino, lui dit-il, quelle réponſe avez-vous à faire à vos Parties adverſes ? Aucune, Monſeigneur, lui répondit Giannetino en levant les épaules, & baiſſant le menton ſur ſa poitrine. Il a raiſon, Meſſieurs, reprit le Duc en regardant Azarini & Scannati ; il n'a point de réponſe à vous faire. Il demeure d'accord de tout ce que vous dites, & il eſt prêt à vous rendre les dix mille écus dont il eſt dépoſi-

taire ; mais comme il ne peut, ſuivant l'acte paſſé entre vous, les délivrer qu'aux trois Aſſociés préſens, faites revenir Avellino à Palerme & vous les toucherez.

Ce jugement du Duc d'Oſſone fit rire toutes les perſonnes qui l'entendirent prononcer, & devint le ſujet de tous les entretiens d'Italie. Giannetino & ſon fils qui avoient cru leur ruine aſſurée, ravis de ſe voir hors d'un ſi grand embarras, m'inviterent par reconnoiſſance à dîner chez eux. Sur la fin du repas, ils étalerent à mes yeux les deux cens piſtoles qu'ils m'avoient offertes, & que j'avois refuſées. Quel ſpectacle pour moi ! Ils commencerent à me preſſer de les accepter, en me proteſtant que perſonne n'en ſçauroit rien. L'homme eſt bien

foible ! Ils me les préſenterent tant de fois, ils me firent tant d'inſtances, & s'y prirent de tant de façons, qu'il me fut impoſſible de me défendre de les recevoir. Elles étoient dans une belle bourſe que je mis dans ma poche, & nous fûmes tous d'accord après cela.

Cependant je n'étois pas tout-à-fait ſans inquiétude, quand je me repreſentois que mon Maître ne vouloit pas qu'on fît dans ſa maiſon un honteux trafic de ſes graces ; mais je m'imaginai que ce petit coup de filet ne parviendroit point à ſa connoiſſance ; & véritablement les deux Giannetino n'en auroient jamais parlé, ſi ſon Excellence n'eût envoyé chercher le pere trois jours après, pour lui demander en ma preſence s'il m'avoit fait quelque préſent. Le veillard,

ennemi du menſonge, & n'oſant dire la verité de peur de me nuire, ſe troubla tout à coup à cette queſtion, & moi je ſentis le mineur gratter ſous mes pieds: Ne me déguiſez rien, lui dit le Duc d'un air fier & menaçant. Je vous ordonne, ſous peine de mon indignation, de m'apprendre quel témoignage de reconnoiſſance Gonzalez a reçu de vous. Le Bourgeois qui connoiſſoit le Viceroi pour un homme devant lequel il étoit dangereux de mentir, avoüa qu'il m'avoit donné deux cens piſtoles, ajoutant enſuite pour m'excuſer, que ſon fils & lui m'avoient forcé, pour ainſi dire, de les accepter. Je ne vous blâme point, vous, reprit le Duc, de lui avoir offert de l'argent; mais il ne devoit pas le prendre, ſçachant ma délicateſſe là-deſſus,

& même ma défenſe. C'eſt ce que je ne puis lui pardonner.

Lorſqu'il eut parlé de cette ſorte, il ſe tourna de mon côté, & me demanda où étoient les deux cens piſtoles en queſtion. Elles ſont dans ma chambre, lui répondis-je, telles qu'on me les a données. Hé bien, répliqua-t-il, va me les chercher tout à l'heure. J'obéïs, & quand je lui eus apporté ma bourſe, il la mit entre les mains d'un de ſes Gentilshommes, en lui diſant : Allez diſtribuer cet argent aux pauvres. Ils doivent ſeuls profiter de l'imprudence de Giannetino. Pour toi, Gonzalez, pourſuivit-il, tu peux te retirer où il te plaira. Tu n'es plus à mon ſervice ; & je te défends de remettre jamais les pieds dans mon Palais. Je me jettai auſſi-tôt aux genoux du Duc, croyant exci-

ter ſa compaſſion. Baſſeſſe inutile ! Il me lança un regard furieux, & me tourna le dos.

Je courus dans le moment chez Thomas, & le viſage baigné de pleurs, je lui racontai ma diſgrace. Il en parut touché, & me promit de faire une tentative pour appaiſer ſon Excellence. Perſonne ſans doute ne le pouvoit mieux que lui, & il en ſeroit venu à bout s'il l'eût entrepris ; mais plus jaloux que généreux, il eut une ſecrette joye de mon malheur, & ſe garda bien d'interceder pour moi. Il ne laiſſa pas pourtant de vouloir me perſuader qu'il avoit fait tous ſes efforts pour obtenir mon pardon : J'ai, me dit-il, repreſenté à Monſeigneur tout ce ce qui pouvoit vous rendre excuſable. Je lui ai témoigné que je m'interreſſois pour vous au-

tant que ſi vous êtiez mon fils. En un mot, je n'ai rien épargné pour vous rétablir dans ſes bonnes graces. Il n'y a pas eu moyen de le fléchir. Il s'eſt montré inexorable. Il m'a dit même qu'il y avoit un excès d'indulgence à vous chaſſer de chez lui purement & ſimplement, & que vous méritiez d'être traité avec plus de rigueur. Mon cher Gonzalez, ajouta le perfide Thomas en m'embraſſant, vous ne ſçauriez croire juſqu'à quel point je ſuis affligé de n'avoir pû rien gagner dans cette occaſion ſur ſon Excellence, malgré l'aſcendant que j'ai ſur ſon eſprit. Ce traître de Valet de Chambre, pour mieux me faire accroire qu'il parloit ſincerement, & qu'il avoit toujours de l'amitié pour moi, m'offrit une bourſe où il y avoit environ vingt piſtoles que

je

je pris à bon compte, ayant perdu toute eſperance de me conſerver chez le Viceroi.

Avant que de ſortir du Palais, j'allai dire adieu à Quivillo. Il avoit appris mon infortune: Eſtevanille, mon ami, s'écria-t-il du plus loin qu'il m'apperçut, je ſçais tout. Monſeigneur que je viens de quitter, m'a conté lui-même ce qui s'eſt paſſé. J'ai vainement cherché à vous excuſer, je n'ai pû lui faire révoquer l'Arrêt qu'il a prononcé contre vous. J'en ai une véritable douleur. Nous nous attendrîmes Don Joſeph & moi en nous ſéparant; mais je dois dire en même tems, que pour moderer mon affliction, il me donna de la part de ſon Excellence un lénitif de cent piſtoles, avec quoi je me retirai plus qu'à demi conſolé de mon malheur.

CHAPITRE V.

Par quel hazard, & dans quel dessein Estevanille se fit Garçon Apoticaire; & de l'heureux effet que produisit un qui pro quo *de sa façon.*

LA premiere personne que je rencontrai en sortant du Palais du Viceroi, fut le fils de Giannetino. Je vous cherchois, me dit-il, pour vous prier de venir prendre un logement chez mon pere. Il est bien juste qu'un homme qui s'est perdu en nous rendant service, trouve au moins en nous des cœurs sensibles à sa disgrace. Je ne me fis pas prier deux fois, je me laissai conduire à sa maison, où je fus reçu du pere & du fils avec

toutes les marquesimaginables de reconnoiſſance & d'amitié

Il y avoit déja quinze jours que je demeurois chez eux ; lorſque le vieillard me dit : mon cher Gonzalez , je vous regarde comme un ſecond fils, & je veux vous établir à Palerme. Il m'eſt venu dans l'eſprit de vous mettre chez un vieil Apoticaire de mes parens , & qui plus eſt de mes amis. Il vous aura bien-tôt appris la Pharmacie,& d'abord que vous la ſçaurez , vous épouſerez Violette ſa fille unique , qui n'a pas à la verité , une beauté parfaite ; mais outre qu'elle eſt aſſez ragoutante , elle paſſe pour la fille de Palerme la plus ſage. D'ailleurs elle aura du bien après la mort de ſon Pere. Voyez , ajouta-t-il , conſultez-vous. Si ce mariage vous eſt

agréable, & si vous ne sentez aucune répugnance à devenir Apoticaire, je proposerai la chose à mon parent.

Je demandai à Giannetino vingt-quatre heures pour y penser, & je fis pendant ce tems-là toutes les réflexions que j'étois capable de faire pour & contre. Il y avoit des momens où la casse & les décoctions m'inspiroient de l'aversion pour la Pharmacie ; & dans d'autres momens je n'y envisageois rien qui m'en dégoûtât. Je la trouvois préferable à la Chirurgie. Si je n'ai pas voulu être Chirurgien, disois-je, c'est qu'il faut avoir un cœur d'acier pour bien faire des opérations Chirurgiques ; mais il n'en est pas de même d'un Apoticaire ; il n'a pas besoin d'être cruel pour faire ses compositions. Après

avoir examiné tout, je me déterminai à répondre aux vûës que Giannetino avoit ſur moi. Ce genereux Sicilien n'attendoit que cela pour parler au vieil Apoticaire, qui ne déſapprouva pas ſon deſſein.

J'allai donc demeurer chez mon beau-pere futur, qui ſe nommoit André Potoſchi. C'étoit un homme conſommé dans ſa profeſſion. Bon Chimiſte & grand obſervateur de la Nature. Il avoit fait des découvertes très-curieuſes. Il poſſedoit pluſieurs ſecrets fort utiles aux Dames, & entr'autres celui de leur rendre le teint admirable par le moyen d'une eau de ſon invention. Il ſçavoit faire diſparoître par des pommades les rides de la vieilleſſe, & faire renaître une peau enfantine ſur le viſage d'une biſayeule. Com-

me il avoit deſſein de m'abandonner ſa boutique peu de tems après que j'aurois épouſé ſa fille, il s'appliqua tout entier à m'endoctriner. Il m'apprit d'abord à piler avec grace des drogues dans un mortier, & à mettre en place un lavement de droit fil. Potoſchi me trouva de la diſpoſition à devenir un habile Apoticaire. Il eſt vrai que s'il n'épargnoit rien pour m'inſtruire, je faiſois de mon côté tout mon poſſible pour profiter de ſes leçons.

Il me ſemble que j'entends dans cet endroit un Lecteur goguenard qui me dit : Monſieur Gonzalez, vous ne dites pas tout. Mais on devine aiſément pourquoi vous aviez ainſi le cœur au métier. La Beauté qui devoit être le fruit de vos peines vous excitoit au travail.

J'en conviens, l'aimable Violette me paroiſſoit le plus beau prix qu'on me pût propoſer pour m'animer à faire des progrès dans la Pharmacie. C'étoit une fille de vingt-deux à vingt-trois ans, fort agréable de ſa perſonne & des plus ſpirituelles. Elle avoit un air très-reſervé. Ce qui eſt bien extraordinaire en Sicile, où les femmes pour la plûpart ſont coquettes juſqu'à l'effronterie. Elle vivoit depuis la mort de ſa mere, je veux dire depuis dix ans ſous la conduite d'une vieille gouvernante. Sur le pied où j'étois dans la maiſon, j'avois la liberté d'entretenir Violette; mais le reſpect d'une part, & la modeſtie de l'autre préſidoient dans nos converſations, ou pour parler plus juſte, j'avois encore trop de timidité pour demander, &

la Dame trop de vertu pour me prévenir.

La réputation de Potoſchi étoit telle qu'il n'y avoit point à Palerme d'Apoticaire plus employé que lui. On le venoit chercher de tous côtés,& comme il n'y pouvoit ſuffire , il m'envoyoit ſouvent à ſa place; de ſorte que dans les maiſons où j'allois pour lui on m'appelloit ſon homme de confiance. Un jour que j'étois ſeul dans la boutique , il entra une femme qui demanda le Maître du logis. Madame , lui dis-je , il eſt en Ville ; mais je ſuis un autre lui-même. Vous pouvez m'apprendre ce que vous lui voulez. Cela étant, reprit-elle, je vous dirai que Madame la Baronne de Conca , ma maîtreſſe, prie le Seigneur Potoſchi de la venir voir ce ſoir. C'eſt

aſſez, lui répliquai-je ; il n'y manquera. pas. Là-deſſus, la ſuivante, toute ſoubrette qu'elle étoit, ne s'amuſa point à me parler. Elle me fit une profonde reverence & ſortit.

Quelques momens après, l'Apoticaire arriva. Il revenoit de porter une poudre qu'il avoit préparée pour un vieux Préſident qui devoit épouſer dans deux jours une fille de quinze ans : Monſieur, lui dis-je, Madame la Baronne de Conca vous attend aujourd'hui chez elle à l'entrée de la nuit. Potoſchi ſourit à ces paroles d'une maniere à me faire penſer qu'il y avoit du myſtere là-deſſous. Nous vivions enſemble ſi familierement, que je ne balançai point à lui demander pourquoi il ſourioit malicieuſement au nom de cette Baronne : Mon

gendre, me répondit-il ; car il ne m'appelloit plus autrement, quoique vous ayiez été Page du Viceroi, je parie que vous ne ſçavez pas que cette Dame eſt ſa Maîtreſſe. Gardez vous bien, pourſuivit-il, de reveler ce que je vais vous dire. La diſcretion des Apoticaires, comme celle des Chirurgiens, doit être à l'épreuve de tout ; mais entre nous autres nous pouvons nous faire des confidences de tout pour nous réjoüir.

Je fis l'ignorant pour laiſſer parler le beau-pere futur, qui continua de cette façon : Je connois la Baronne de Conca dès ſon enfance, auſſibien que D. Blanche Sorba ſa mere. Je ſuis depuis long-tems l'Apoticaire de ces deux veuves. C'eſt moi qui ai fourni les drogues dans les maladies dont leurs maris

ſont morts. Elles ont l'une & l'autre une entiere confiance en moi. Veritablement je les ſers bien toutes deux. Blanche qui eſt plus noire qu'une taupe & pleine de puſtules, a le teint d'un cherubin, grace à certaine eau & à certaine pommade dont je vous enſeignerai la compoſition. Quand cette Dame a paſſé trois heures à ſa toilette, elle paroît ſi differente de ce qu'elle eſt naturellement, que c'eſt une vraye métamorphoſe. Il ne faut plus s'étonner que le Seigneur Thomas, l'ame damnée du Duc d'Offone, en faſſe ſon idole.

A ce que je vois, beau-pere, lui dis-je, cette belle maman vous a bien de l'obligation. Sa fille ne m'en a pas moins, répondit-il. La Baronne, toute jeune qu'elle eſt, à des in-

ſirmités qui l'obligent de ſouffrir à une jambe un cautere, qui par mes ſoins eſt entretenu avec une propreté qui met en défaut le nez le plus fin. D'ailleurs ma pommade & mon eau ne lui ſont pas inutiles. Enfin, ſi la Baronne a donné dans la vûë du Viceroi, je crois qu'elle en eſt plus redevable à mes ſecrets qu'à la nature. Tandis que Potoſchi me parloit de cette maniere, je nageois dans la joye. ſurtout j'en étois bien aiſe à cauſe de Thomas, dont je ne trouvois plus le bonheur digne d'envie. Je me ſçavois alors bon gré d'avoir été indiſcret. Si j'euſſe fait, diſois-je, un myſtere à ce Valet-de-Chambre de mon entretien avec Blanche, je me ſerois inſenſiblement attaché à cette Dame. J'aimerois préſentement ce vi-

ſage de Guinée ſous ſon maſque de pommade, & je ne ſerois pas comme je ſuis ſur le point d'épouſer la charmante Violette, qui ne doit point ſes appas à l'art de ſon pere.

Pour mériter de cüeillir cette belle fleur, je travaillois toute la journée dans la boutique, & je ſurprenois l'Apoticaire par les progrès rapides que je faiſois dans ſa profeſſion, qui dans le fond n'eſt pas la magie noire, quoiqu'il ſoit aſſez difficile de retenir tous les noms barbares & diaboliques des drogues dont elle fait uſage. Je ſçavois déja faire toutes ſortes de compoſitions, lorſqu'un jour on nous apporta deux ordonnances du Docteur Arriſcador Medecin Navarois, & qui dans ce tems-là paſſoit pour l'Hipocrate de la Ville de Palerme. Les Barons,

les Comtes , les Marquis qui tomboient malades ne vouloient mourir que de ſa main. Il s'agiſſoit de compoſer deux medecines, l'une pour un Avocat qui avoit gagné une fluxion de poitrine en plaidant, & l'autre pour un homme d'Egliſe , qui avoit attrapé une pleureſie en courant après un benefice. J'employai les drogues & les doſes marquées dans les ordonnances, & lorſque j'eus fait les deux compoſitions , je les portai aux malades ; mais je donnai en jeune étourdi que j'étois, la potion de l'Avocat à l'Eccleſiaſtique & celle de l'Eccleſiaſtique à l'Avocat , & je ne m'apperçus du *qui pro quo* qu'après leur avoir fait avaler les medecines juſquà la derniere goutte.

Je me reprochai cette bévûë

& maudis mon esprit broüillon. Je plaignis ces pauvres malades d'être tombés entre mes mains; & les comptant déja parmi les morts, je m'en retournai au logis dans une furieuse agitation. Si j'eusse été un vieux routier d'Apoticaire, je serois revenu de sang froid dans ma boutique sans m'embarrasser du mauvais coup que je venois de faire; mais je n'avois pas encore eu le tems de m'endurcir dans la Pharmacie, & je parus si troublé, que Potoschi me demanda ce que j'avois. Je lui avoüai ingenuëment ma faute, en lui témoignant que j'en étois bien mortifié. Il n'en fit que rire. On voit à votre air affligé, mon gendre, me dit-il, que vous n'êtes qu'un novice. Vous moquez-vous d'être si sensible aux imprudences du métier. Faut-il

prendre ainſi les choſes à cœur? Vous vous êtes mépris, Hébien? l'homme n'eſt-il pas ſujet à faillir? Et ſurtout dans notre Profeſſion? Eſt-ce que l'on ne dit pas ordinairement, un tel a fait un *qui pro quo* d'Apoticaire. Ce qui ſuppoſe qu'il nous arrive ſouvent de nous tromper. Oh! vraiment, ajouta-t-il, j'en ai bien fait d'autres en ma vie & je n'ai pas été le dire à Rome. Mais Seigneur Potoſchi, lui dis-je, vous qui êtes un habiliſſime en matiere de drogues, croyez-vous que ces deux hommes ne crevent pas de celles que je leur ai fait prendre? Je n'en ſçais rien, me répondit-il; je ne connois pas aſſez les proprietés des remedes pour être ſûr des effets qu'ils doivent produire. En tout cas ſoyons ſans inquiétude là-deſſus. Soutenons que

nous

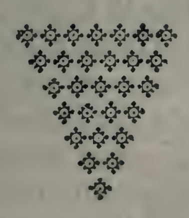
nous avons exactement suivi les ordonnances, & cachons bien votre *qui pro quo*; si les deux malades viennent à mourir, ce qui doit vraisemblablement arriver, le medecin en aura tout l'honneur.

Nous formâmes donc la résolution de mettre ces deux assassinats sur le compte du Docteur Arriscador, dont par bonheur pour nous la réputation étoit favorable à notre dessein. Nous vîmes paroître le jour suivant ce Medecin tout ému. Il entra dans notre boutique brusquement. Nous crûmes qu'il venoit nous annoncer la mort des deux malades. Au contraire, il nous apportoit une agréable nouvelle: mes amis, s'écria-t-il, je ne puis contenir ma joye, ou plûtôt mon ravissement. Les deux dernieres ordonnances que

je vous ai envoyées mériteroient d'être consacrées dans le temple d'Esculape comme deux spécifiques, l'un pour la pleurésie, & l'autre pour les fluxions de poitrine. Pourrez-vous ajouter foi à ce que je vais vous dire? A peine l'homme d'Eglise & l'Avocat ont-ils pris leurs medecines, qu'ils se sont sentis soulagés. Ils ont dormi d'un profond sommeil toute la nuit, & ce matin à leur réveil, ils se sont trouvés parfaitement guéris. O prodiges inoüis! Le bruit de ces deux merveilles se répand déja dans la Ville. Quel honneur pour moi d'avoir si promptement triomphé de deux maladies mortelles. Mes enfans, poursuivit-il, vous devez vous réjoüir aussi d'une si rare victoire. Vous y avez contribué par la fidelité de vos composi-

tions. Une partie de la gloire qui doit m'en revenir va rejaillir ſur vous.

Le Docteur étoit ſi content de l'heureux ſuccès de ſes ordonnances, qu'il ne pouvoit ſe laſſer de s'en féliciter lui-même. Pour nous qui ſçavions mieux que lui ce qu'il en falloit penſer, nous fûmes tentés de lui rire au nez; mais le reſpect que les Apotiquaires doivent aux Docteurs en Medecine nous préſerva de cette irréverence.



CHAPITRE VI.

De quel triste accident cette avanture comique fut suivie ; & dans quel danger se trouverent Gonzalez & Potoschi.

PEu de tems après cette avanture, il en arriva une autre qui n'eut pas une fin si réjoüissante. La Baronne de Conca tomba malade. Elle envoya chercher Potoschi, qui ne comprenant rien à sa maladie, fit appeller le Docteur Arriscador. Ce Medecin après avoir fait ses observations sur le mal dont il ne connoissoit pas mieux la cause que l'Apoticaire, ordonna les remedes qui lui parurent convenables. Potoschi prépara lui-même la medecine, & je la portai.

Je trouvai la Baronne dans un accablement qui ne me présagea rien de bon. Je conviens que les pronoſtics d'un garçon Apoticaire ne ſont pas plus infaillibles que ceux d'un Medecin ; mais enfin j'augurai mal de l'état où je vis cette malheureuſe Dame. Dona Blanche ſa mere étoit auprès d'elle dans de grandes agitations, fort inquiete & fort allarmée. Bien loin de me reconnoître, elle ne jetta pas ſeulement les yeux ſur moi. De mon côté, ſi je n'euſſe pas ſçu que c'étoit Blanche, je ne me la ſerois jamais remiſe dans l'affreux négligé où elle s'offroit à mes regards. Abandonnée entierement au ſoin que la tendreſſe maternelle vouloit qu'elle eût de ſa fille, elle laiſſoit, pour ainſi parler, ſes charmes en friche, & faiſoit bien voir le be-

ſoin qu'elle avoit de notre pommade. Je m'approchai de la Baronne, je lui fis prendte la medecine, & je m'en retournai au logis, où bientôt on nous vint dire, que la malade ayant avalé notre breuvage, s'étoit endormie, & qu'enſuite s'étant réveillée en pouſſant des cris de douleur, elle étoit morte ſubitement entre les bras de ſa mere.

Nous fûmes un peu touchés Potoſchi & moi, non de la perte de la Baronne, mais des conſequences qui en réſultoient. Nous craignîmes que cela ne fit un mauvais effet pour nous dans le monde; car le Public eſt prompt à nous décrier, lorſqu'il voit périr un malade qui a pris de nos remedes. Les premiers traits, à la vérité, tombent ſur le Medecin; mais l'Apoticaire n'eſt point épargné. Nous euſ-

ſions été trop heureux de n'avoir à craindre que pour notre réputation ; nous joüions un plus gros jeu : le lendemain on vint nous arrêter tous deux de la part du Viceroi. On nous conduiſit dans les priſons, & là nous aprîmes le ſujet de notre empriſonnement. On nous dit que par ordre du Duc d'Offone, on avoit ouvert le corps de la Baronne de Conca, & qu'on y avoit trouvé des marques de poiſon : Que ſon Excellence en étant informée, & voulant découvrir l'auteur d'une action ſi noire, avoit jugé à propos de s'aſſurer, à telles fins que de raiſon, des perſonnes qui avoient préparé & préſenté le breuvage.

On nous enferma tous deux dans des cachots ſéparés, & le jour ſuivant on nous interrogea l'un & l'autre. Quelqu'innocent

que puisse être un prisonnier accusé d'un grand crime, le témoignage de sa conscience ne sçauroit le rendre tout-à-fait tranquille, & rarement il soutient de sang froid la présence de son Juge. C'est ce que Potoschi fit bien voir dans son interrogatoire. Au lieu de prendre mon parti, en se justifiant lui-même, il dit qu'il avoit fait sa composition fort fidellement; mais qu'il ne sçavoit pas si je l'avois porté de même. Il est vrai que de mon coté je lui rendis la pareille lorsqu'on m'interrogea. Je déclarai que j'avois porté religieusement la medecine telle que l'Apoticaire l'avoit préparée, & qu'au surplus j'ignorois s'il n'avoit employé que les drogues marquées dans l'ordonnance du Medecin. C'est ainsi que chacun cherche à se tirer d'affaire

faire aux dépens de qui il appartiendra.

Le Viceroi qui avoit grand ſoin de ſe faire rendre compte de ce qui ſe paſſoit fut peu content de nos dépoſitions; & s'imaginant qu'en nous parlant lui même, il pourroit par la ſubtilité de ſon eſprit nous arracher le ſecret qu'il vouloit ſçavoir, il ſe rendit dans les priſons, où il ordonna qu'on nous amenât devant lui. Il ne m'avoit point vû depuis le jour qu'il m'avoit banni de ſon Palais, & il ne s'étoit pas informé de ce que j'étois devenu. Jugez quelle fut la ſurpriſe de ce Seigneur, quand je parus dans la chambre où il m'attendoit pour m'interroger : C'eſt toi, Gonzalez, me dit-il; c'eſt toi, malheureux, qui as fait prendre à la Baronne la potion perfide qui a ſubitement terminé

ſes jours! A ces mots, il fit ſortir quelques perſonnes qui étoient préſentes, même l'Apoticaire; & ſe voyant ſeul avec moi, il reprit ainſi la parole : Tu ſçais les raiſons qui m'engagent à venger cette Dame. Tu connois apparemment l'ennemi ſecret qui me l'a ravie. Nomme-le-moi. Ta grace eſt à ce prix. Je répondis au Duc, que ſi la Baronne étoit morte de poiſon, il falloit donc qu'elle fût empoiſonnée avant qu'elle eût pris le breuvage que je lui avois préſenté: Que je ne m'étois point attaché à la Pharmacie pour devenir un empoiſonneur, & que perſonne enfin ne m'avoit propoſé de l'être.

Puiſqu'en offrant de te pardonner, reprit le Viceroi, je ne puis t'obliger à me révéler ce que je veux ſçavoir, nous ver-

rons ſi tu garderas conſtamment le ſilence dans les ſupplices. Je fus épouvanté de ces paroles ; & comme ſi j'euſſe été ſur le point d'être appliqué à la queſtion, je me mis à genoux devant ſon Excellence, & fondant en larmes : Monſeigneur, m'écriai-je, ayez pitié d'Eſtevanille votre ancien domeſtique. Vous qui protegez l'innocence, pourriez-vous bien vous réſoudre à faire ſouffrir de cruels tourmens à un homme qui n'a rien à vous apprendre, Quand vous me feriez hacher vous n'en ſeriez pas plus avancé. Puis-je vous dire ce que je ne ſçais point ? Heureuſement pour moi, j'avois affaire a un Juge pénétrant. Il vit bien que je n'étois pas coupable, & l'entretien qu'il eut enſuite avec Potoſchi acheva de lui perſuader, que ſi notre medicine avoit

ôté la vie à la Baronne, du moins nous n'étions pas les empoiſonneurs. Il ne me parla plus de torture ; mais il n'ordonna point mon élargiſſement ; de ſorte que je demeurai quinze jours entiers en priſon avec l'Apoticaire.

Au bout de ce tems-là nous fûmes remis en liberté tous deux, & nous commençâmes à travailler dans notre boutique comme auparavant. Nous donnâmes notre premiere attention à ſervir les Dames qui revinrent à notre fontaine de Jouvence. Blanche ne fut pas des dernieres à faire ſa proviſion d'eau & de pommade. Potoſchi lui en porta une copieuſe, & cette Dame lui tint un diſcours que je ne paſſerai pas ſous ſilence : Seigneur Potoſchi, lui dit-elle, vous ne ſçauriez croire combien j'ai été mortifiée du malheur qui vous eſt

arrivé à l'occaſion de la mort de ma fille. Si le Viceroi eût ſuivi mon conſeil, il vous auroit épargné une injuſte & odieuſe accuſation. La Baronne, il eſt vrai, a été empoiſonnée; mais devoit-il avoir tant de peine à deviner l'auteur du crime? Il n'avoit qu'à ſe ſouvenir d'une jeune Grecque qu'il a aimée, & qui mourut de mort violente. Son trépas fut imputé à la jalouſie de ſon épouſe; il ne falloit pas qu'il cherchât ailleurs l'aſſaſſin de ma fille. Une cuiſiniere ſortie de chez moi depuis trois jours a fait le coup, & la Vicereine l'a ordonné. Le Duc, ajouta Blanche, en eſt préſentement ſi perſuadé, qu'il ne fait plus de perquiſition, depeur d'en apprendre plus qu'il n'en veut ſçavoir. Il eſt certain que cette affaire demeura tout à coup aſſoupie.

Un homme qui ſort de priſon, quoique bien lavé du crime dont on l'accuſoit fauſſement, ne laiſſe pas de penſer que le monde le regarde de travers. C'eſt du moins ce que je m'imaginai, & ce que je me mis ſi bien dans l'eſprit, qu'inſenſiblement je pris en averſion le ſéjour de Palerme. Pour en être entierement dégoûté, il ne me manquoit plus que de ceſſer d'aimer Violette pour qui je me ſentois une aſſez forte inclination. J'en eus bientôt un beau ſujet. Un jeune Officier de l'Inquiſition vint ſur mes briſées, & par bonheur pour moi fit agréer ſa recherche à la fille de l'Apotiquaire. Je dis par bonheur; car ſi malheureuſement elle m'eût donné la préference, mon rival, pour s'en venger, m'auroit fort bien pû procurer

un logement dans les priſons de l'Inquiſition, où je ſerois peut-être encore aujourd'hui. J'éprouvai dans cette occaſion, que je ne ſuis pas de ces amans obſtinés, qui ſe roidiſſent contre les obſtacles. D'abord que je vis Violette dans la diſpoſition de me ſacrifier à ſon nouveau galant, je la donnai au diable avec toutes les drogues de la boutique de ſon pere, & ſans dire adieu à perſonne, je gagnai le port, où trouvant un vaiſſeau Genois prêt à partir pour Livorne, je m'y embarquai.

Fin du ſecond Livre.



HISTOIRE D'ESTEVANILLE GONZALEZ.

LIVRE TROISIE'ME.

CHAPITRE PREMIER.

Gonzalez en allant à Livorne, gagne l'amitié d'un jeune Gentilhomme, qui l'emmene avec lui à Pise. Dans quelle union ils vêcurent ensemble, & comment ils se separerent.



JE n'avois aucune raison particuliere pour aller à Livorne plûtôt qu'ailleurs. Je voulois seulement changer de lieu, ne

pouvant me résoudre à demeurer plus long-tems à Palerme, après les chagrins que j'y avois eus. Je liai connoissance sur la route avec un jeune Passager, nommé Ferrari, Gentilhomme de Pise qui s'en retournoit chez lui. Il revenoit de voir des parens qu'il avoit à Montreal, & principalement une tante dont il étoit unique heritier.

Comme un Page honoraire de Viceroi pouvoit aller de pair avec un simple Gentilhomme, je me faufilai d'un air aisé avec Ferrari, qui ne manquoit pas d'esprit. Il me plut, & j'eus le bonheur de lui plaire aussi. Nous nous attachâmes l'un à l'autre; & pour cimenter notre amitié naissante, nous nous fîmes de mutuelles confidences, où il y avoit un peu moins de sincerité de ma part que de la sienne. Je

me donnai effrontément pour noble, & je crois que j'eus raiſon d'en uſer ainſi; car tout Gentilhomme a naturellement du mépris pour un roturier. Si Ferrari m'eût connu, il auroit peut-être dédaigné ma converſation, au lieu que me prenant pour un Cavalier de noble race, il ſe livra ſans contrainte au panchant qu'il avoit pour moi. Il n'y eut pas moyen de nous ſéparer, lorſque nous fûmes arrivés à Livorne: Nous ne nous quitterons pas, me dit-il; je veux vous emmener à Piſe, & vous y retenir quelque tems. Il me fut impoſſible de réſiſter à ſes inſtances. Je m'y rendis, & nous nous mîmes tous deux en chemin pour Piſe, dont il ſe promettoit bien de me faire trouver le ſéjour agréable par les plaiſirs divers qu'il ſe propoſoit de me donner.

Véritablement il ne s'y épargna pas, & je puis dire qu'il me fit passer un mois bien gracieusement. Je voulus ensuite prendre congé de lui, depeur d'abuser de son amitié ; mais bien loin de consentir à mon départ, il me reprocha l'impatience que j'avois de m'éloigner d'un homme qui m'aimoit. Qui vous oblige à m'abandonner, me dit-il ? vous m'avez témoigné plus d'une fois que mon humeur vous convenoit. Je suis très-satisfait de la vôtre. J'ai un revenu assez considerable pour nous entretenir l'un & l'autre. Demeurez avec moi. Vivons ensemble comme deux freres. Je fus pénétré de l'affection qu'il me marquoit, & par reconnoissance je résolus de vivre à ses dépens, puisqu'il le désiroit avec tant d'ardeur. Il me fallut même

ſouffrir, pour avoir la paix, qu'il me fit habiller à ſes frais depuis les pieds juſqu'à la tête. Pour m'accommoder à ſon caractere, j'eus la complaiſance de me ſoumettre à toutes ſes volontés. L'acquiſition d'un ſi bon ami me fit oublier mes infortunes, ou plûtôt je regardai la ſituation préſente de mes affaires comme ma fortune faite, quoiqu'à la bien examiner, elle n'eût rien de ſolide pour l'avenir.

Tandis que nous menions une vie délicieuſe Ferrari & moi, ce Cavalier prit par hazard dans les yeux d'une jeune Dame un amour qui devint funeſte à notre amitié. Il avoit ſouvent juré qu'il ne ſe mariroit point; mais il n'eut pas la force de garder ſes ſermens. Engracie l'enchanta. Il lui rendit des ſoins; & comme c'étoit une fille qui avoit

de la naiſſance & de la vertu, il l'épouſa. Il n'en eut pas moins d'attention pour moi les premiers jours de ſon mariage ; au contraire, il m'en témoigna plus d'affection. Il recommanda fortement à ſa femme d'avoir autant de conſideration pour moi qu'il en avoit lui-même : Engracie, lui dit-il en ma préſence, Gonzalez eſt mon ami. Si je vous ſuis cher, faites-lui connoître par votre conduite à ſon égard, que vous entrez dans les ſentimens que j'ai pour lui. Engracie pour plaire à ſon époux le lui promit, & tint parole. Elle ne perdoit aucune occaſion de me dire des choſes obligeantes, & de me donner des marques de bienveillance ; mais tout cela n'étoit point naturel. Jalouſe de la confiance que ſon époux avoit

en moi, elle me haïſſoit ſecrement; & ſon averſion s'accrut à un point, qu'elle réſolut de m'écarter de Piſe à quelque prix que ce fût. L'expedient qu'elle mit en uſage pour en venir à bout, eſt trop ſingulier pour n'être pas rapporté.

Seignenr Gonzalez, me dit Engracie un jour que nous êtions tous deux ſeuls, il faut que je vous faſſe une confidence qui vous intereſſe, & d'où dépend le repos de ma vie. Je me ſens une diſpoſition prochaine à vous aimer qui m'allarme. J'ai beau combattre mes ſentimens, vous triomphez des efforts que mon devoir & ma vertu leur oppoſent. C'eſt de vous ſeul que j'attends du ſecours. Eloignez-vous promptement d'une maiſon dont vous troublez la tranquillité. Je vous en conjure par les droits

de l'hoſpitalité, & plus encore par l'amitié qu'a pour vous mon mari. Fuyez-moi, l'aveu que je vous fais de ma foibleſſe vous y oblige; vous êtes je crois trop honnête homme pour vouloir deshonorer votre ami.

Je fus la duppe de ce diſcours artificieux. Je m'imaginai bonnement que la Dame étoit épriſe de mon mérite, & que pour prévenir les ſuites d'un panchant trop tendre, elle avoit cru devoir me prier elle-même de me retirer. Si j'euſſe moins aimé ſon époux, j'aurois eu peut-être envie de ſuivre l'exemple de Pâris; mais au lieu d'enlever ma belle hôteſſe, je lui dis un éternel adieu. Je m'échappai ſecretement de chez elle un beau matin, lui laiſſant le ſoin d'inventer tout ce qu'elle jugeroit à propos de dire à Ferrari au

ſujet de mon départ. J'ai ſçu depuis, que pour l'en conſoler, elle lui dit que j'etois devenu amoureux d'elle, que je lui avois déclaré ma paſſion, & que ſur le refus que j'avois fait d'y répondre, j'avois diſparu de dépit d'avoir inutilement tenté ſa fidelité.



CHAP.

CHAPITRE II.

Estevanille rencontre à trois milles de Pise deux Genevois qui vont à Florence. Il se met de leur compagnie, & par curiosité va voir avec eux un fameux Negromancien.

JE pris la route de Florence, monté sur un mauvais cheval de loüage, & fort content de ma personne, quand je faisois réfléxion que les femmes me chassoient de chez elles de peur de m'aimer. Je n'eus pas fait trois milles, que je rencontrai deux Cavaliers mieux montés que moi, Après les avoir salués, je leur demandai s'ils alloient à Florence, Ils répondirent qu'oüi : Messieurs, leur dis-

je, j'aurai l'honneur de vous tenir compagnie, ſi vous l'avez pour agréable. Ils me firent là-deſſus les complimens qu'ils devoient à ma politeſſe, & nous devînmes tous trois compagnons de voyage.

Nous allâmes coucher à Saint Miniato dans une hôtellerie pourvûë de toute ſorte de proviſions. L'hôte qui étoit un habile Cuiſinier, ayant ſervi longtems à Rome dans les offices d'un Cardinal Allemand, nous prépara un excellent ſouper. La gayeté regna dans le repas. Si je fis connoître à ces Meſſieurs que j'étois un vivant de bonne humeur, ils me firent bien voir auſſi qu'ils aimoient la joye. Ils m'apprirent qu'ils étoient tous deux de Geneve. Je ſuis Marchand Joüaillier, me dit l'un, & j'ai, pour mon malheur, une

femme qui me donne tous les sujets du monde de me plaindre d'elle. J'ai le bonheur d'être garçon, me dit l'autre ; mais mon pere qui est un vieux Gentilhomme très-riche & très-avare, ne meurt point. Il joüit même d'une santé si parfaite, que lorsqu'il mourra, je n'aurai sans doute besoin d'argent que pour acheter des lunettes & des bequilles.

L'hôte qui étoit present dit alors aux Genevois : Si vos Seigneuries sont curieuses de sçavoir si elles seront bientôt débarrassées, l'un de son pere, & l'autre de sa femme, il y a dans ce pays-ci un sçavant Negromancien qui vous le dira. Je fis un éclat de rire aux dépens de l'hôte, qui nous assura fort sérieusement, que le Magicien dont il nous parloit avoit la ré-

putation d'être un grand Cabaliſte. Je pourrois, ajouta-t-il, vous citer vingt perſonnes qui l'ont été conſulter, & à qui toutes les choſes qu'il leur a prédites ſont arrivées. Il y a dix mois, par exemple, qu'un vieux Bourgeois qui a une jeune femme qu'il croyoit ſtérile, alla demander à cet habile homme, s'il mourroit ſans avoir le plaiſir de ſe voir pere. Le Negromancien lui répondit, que dans l'année ſon épouſe lui donneroit un enfant. Comme en effet elle eſt accouchée depuis huit jours.

Cet oracle dont l'accompliſſement pouvoit être l'ouvrage de quelque ami du vieux Bourgeois, nous réjoüit. Cependant un des Genevois qui aimoit le merveilleux, fut tenté d'entretenir le Cabaliſte, & demanda

dans quel lieu il faiſoit ſa réſidence. A deux milles d'ici, répondit l'hôte. Il habite une caverne au bas d'une montagne du côté de Caſtellina. Meſſieurs, reprit le Genevois, quoique j'ajoute peu de foi à la Negromancie, je vous avouë que je ſerois bien aiſe de voir ce Magicien. Je me ſens preſſé du même deſir, dit l'autre Genevois. Qui nous empêche de le ſatisfaire ? Je ſuis de la partie, m'écriai-je. Ne penſez pas j'aye moins d'envie que vous de parler à un ſi rare perſonnage. Nous réſolûmes donc de partir le lendemain, & de nous faire conduire par un guide à la demeure du Magicien. Ce qui ne manqua pas d'être executé.

Nous arrivâmes au pied d'une montagne eſcarpée, où nous apperçûmes une caverne que

fermoit une porte fort épaiſſe. Nous frappâmes en criant qu'on nous ouvrît. On fut quelque tems ſans nous répondre ; mais enfin nous entendîmes en dedans une voix ſepulcrale, qui nous demanda ce que nous ſouhaitions. Nous dîmes que nous venions pour conſulter l'oracle, & la porte s'ouvrit à l'inſtant.

Le premier objet qui s'offrit à nos yeux fut la figure du Negromancien. Imaginez-vous un homme haut de ſix pieds pour le moins, & vêtu d'une robe blanche, ſur laquelle étoient peints en rouge tous les ſignes du Zodiaque. Il portoit un gros bonnet fourré d'une peau de loup, ſurmonté d'une tête de tigre, & au lieu de cheveux quelques couleuvres artificielles qui flottoient ſur ſes épaules. Tout ſon habillement lui donnoit un

air effroyable. Les deux Genevois lui dirent, que ſur la réputation qu'il avoit d'être un grand Cabaliſte, ils venoient de fort loin le conſulter ſur des affaires de la derniere conſequence pour eux. Il leur répondit d'abord, qu'il n'étoit pas ce qu'ils croyoient. Mais ces Meſſieurs à force de prieres, entremêlées de loüanges, l'obligerent à leur avoüer, qu'effectivement il étoit initié dans les myſteres de la cabale. Les Genevois n'en étoient pas plus avancés pour cela. Il leur fallut proteſter qu'ils n'étoient point attirés-là par une frivole curioſité; car il diſoit qu'il n'employoit le pouvoir de ſon art, que pour les perſonnes qui en avoient beſoin. Ils firent ſans héſiter la proteſtation qu'il exigeoit d'eux; après quoi ils n'eu-

rent plus de contradiction à essuyer de sa part. Alors il leur vanta son sçavoir faire, & leur montra plusieurs bijoux dont il les assura que des Seigneurs Etrangers lui avoient fait present pour leur avoir dévoilé l'avenir.

Tandis que mes camarades & lui s'entretenoient ensemble, j'examinois avec une extrême attention le dedans de la caverne, laquelle étoit pleine de choses qu'on ne pouvoit regarder sans effroi. On voyoit un Lion qui avoit des yeux étincelans, & présentoit une gueule béante. Ici c'étoit un Tigre furieux qui étendoit ses griffes comme pour nous déchirer; & là c'étoit un Dragon aîlé qui sembloit vouloir s'élancer sur nous. Toutes ces figures, quoique d'osier revêtu de carton peint, étoient faites

faites avec tant d'art, que ſi ces animaux euſſent été animés, ils n'auroient pas inſpiré plus de frayeur. Ces objets que je conſiderois en frémiſſant, contribuoient à faire croire que le Maître de la caverne devoit être un grand Magicien. Mes camarades, dont il avoit excité l'admiration par le récit des choſes étonnantes qu'il leur avoit racontées, n'eurent plus d'autre opinion de lui. Pour moi, bien que j'euſſe encore peu d'experience, je ſuſpendis mon jugement.

Le Negromancien ſurpris de me voir ſi attentif à obſerver ce qui frappoit ma vûë, demanda aux Genevois pourquoi je ſemblois füir la converſation. Ils lui répondirent que je ne la fuyois point; mais qu'en Eſpagnol curieux je m'abandon-

nois au plaiſir de contempler ce que j'appercevois dans ſa caverne. Il apprit avec chagrin que j'étois Eſpagnol. Je n'aime point, dit-il, à faire mes operations magiques devant des gens de cette nation, qui ſont pour la plûpart des eſprits forts & des incrédules qui nous traitent de Charlatans. Il n'y a point de regle ſans exception, lui répliqua un des Genevois. Nous vous répondons de ce Cavalier. Tout Eſpagnol qu'il eſt, Nous vous le donnons pour un admirateur des grands hommes qui ſçavent forcer les Démons à leur obéïr. Il n'eſt point de trop ici. C'eſt de quoi nous vous aſſurons. Vous pouvez donc hardiment en ſa préſence faire ce que nous attendons de votre Seigneurie.

Sur cette aſſurance le Ma-

gicien ne fit plus difficulté d'operer devant moi. Il appella quelqu'un dont le secours lui étoit nécessaire, & bientôt une figure d'homme aussi horrible que la sienne accourut à sa voix. Ces deux monstres nous firent passer dans une arriere-chambre plus obscure que la premiere, & au milieu de laquelle on remarquoit sur une table de marbre noir un grand globe de verre. Nous nous approchâmes de la table & nous observâmes qu'autour du globe toutes les lettres de l'alphabet étoient écrites en gros caractere sur une bande de parchemin vierge; mais ce qui attira particulierement notre attention, fut une espece de nain qui paroissoit dedans sous un habit couleur de fer, & que le Magicien nous dit être l'esprit qu'il s'agissoit de

consulter. Ce petit démon tenoit son bras droit élevé, & ses yeux ressembloient à deux charbons ardens.

D'abord le Negromancien lui adressa ce discours d'un ton de voix assez haut & de l'air du monde le plus grave : Uriel, génie superbe, que j'ai soumis à mon obéïssance par la force de mes enchantemens, je t'ordonne de satisfaire dans ce moment ces Seigneurs, & de remplir le désir qui les presse. Es-tu disposé à m'obéïr de bonne grace ? Ou bien faut-il que j'employe les terribles paroles ausquelles tu ne peux résister ? Uriel ne répondit rien ; mais l'enchanteur, qui sans doute, lisoit dans les yeux du Démon ce qu'il pensoit, dit aux Genevois : Messieurs, vous allez être contens. L'Esprit cede au

pouvoir de ma conjuration. Vous n'avez qu'à dire, l'un après l'autre, ce que vous souhaitez de sçavoir & il vous l'apprendra. J'ai un pere vieux, riche & très-avare, dit un des Genevois, & je suis fort impatient de recüeillir sa succession. Commandez à votre Génie de me marquer combien de tems j'ai encore à languir dans mon attente. C'est de quoi vous serez instruit tout à l'heure, répondit le Cabaliste.

En parlant de cette sorte, il prit un large gant; puis s'étant ganté la main droite, il la passa dans le globe & toucha le nain, en lui disant : Allons vîte, dépêchons. Uriel fit aussitôt un mouvement & porta la main sur une lettre. Le Magicien se déganta promptement pour écrire cette lettre sur un papier

qui étoit ſur la table avec une plume & de l'encre. Enſuite ayant remis ſon gant il repaſſa la main droite dans le globe & retoucha le Nain, qui eut la docilité de faire un nouveau mouvement & dont la main s'arrêta ſur une autre lettre.

Notre enchanteur fit juſqu'à dix ou douze fois ce manége ; après quoi ayant examiné les lettres écrites, il aſſura le Genevois que ſon pere n'avoit plus que trois mois à vivre. Ce qui cauſa une joye exceſſive à ce bon fils. On recommença la même cérémonie pour l'autre Genevois, qui ſe flattant de ne pas ſortir de la caverne avec une prédiction moins favorable, eut en effet le bonheur de s'entendre prédire qu'il étoit ſur le point de perdre ſa femme ; mais par malheur pour ces Meſſieurs,

ces deux oracles n'étoient que des impoſtures. C'eſt ce que je découvris par hazard, ainſi que je vais le conter.

Le Magicien ayant fait ſes operations devant des témoins qu'on pouvoit taxer d'un peu trop de crédulité, joüiſſoit, comme un Prêtre de Delphes, du plaiſir d'avoir trompé, lorſque je m'aviſai, ſans ſçavoir pourquoi, de prendre le gant qui avoit touché Uriel. Je le conſiderai, & je trouvai au bout de l'index une dureté qui m'étonna. Qu'eſt-ce que c'eſt que ceci, m'écriai-je? n'y auroit-il pas dans ce doigt de la pierre d'aiman? Le Charlatan qui ne s'étoit nullement attendu à cette queſtion, ſe troubla, & ſe tournant tout confus vers mes compagnons: Meſſieurs, leur dit-il, n'avois-je pas raiſon de me dé-

fier de cet Eſpagnol ? C'eſt ce que nous voulons approfondir, lui répondirent-ils. En même-tems ils examinerent le gant, & s'apperçurent qu'en effet il y avoit de l'aiman au bout de l'index. Quoique fâchés de ne pouvoir plus compter raiſonnablement ſur ce qui leur avoit été prédit, ils ſe mirent à rire à leurs propres dépens.

Le prétendu Cabaliſte ſe voyant pris, changea de langage. Il avoüa tout. Il nous apprit qu'Uriel avoit le corps d'ozier & un bras couvert de lames de fer, & il nous montra de quelle maniere ſubtile il l'attiroit avec ſon gant vers les lettres marquées autour du globe. Enſuite il nous ſupplia de lui garder le ſecret, en nous diſant, pour mieux nous y engager, qu'on devoit le regarder

comme un joüeur de gobelets, ou comme une Bohemienne qui dit la bonne avanture : qu'il ne faiſoit du mal à perſonne : qu'à la verité il trompoit les hommes ſimples ; mais qu'il ne leur prédiſoit que des choſes agréables ; deſorte qu'ils s'en retournoient chez eux fort ſatisfaits de lui : Enfin, qu'il arrivoit quelquefois que ſes oracles s'accompliſſoient, ce qui le mettoit en réputation & lui faiſoit gagner ſa vie.

Nous promîmes le ſecret à ce fripon, que nous laiſſâmes dans ſa caverne, bien mortifié de ne pouvoir nous compter parmi ſes duppes. Nous prîmes la route d'Empoli en nous moquant d'Uriel & des ſots qui l'alloient conſulter ; & le jour ſuivant nous nous rendîmes à Florence.

CHAPITRE III.

De l'arrivée d'Estevanille à Florence ; quel emploi lui fut proposé ; & quel service il rendit à D. Christoval.

NOUS allâmes loger à une fameuse hôtellerie dans le quartier de la Cour, & deux jours après mes deux compagnons de voyage m'y laisserent pour s'en retourner chez eux. Nous nous séparâmes, comme cela se pratique, en nous témoignant de part & d'autre beaucoup de regret de nous quitter, & nous nous oubliâmes réciproquement un quart d'heure après notre séparation.

Il venoit bien d'honnêtes gens manger à table d'hôte dans

cette hôtellerie. Il y venoit aussi quelquefois de francs fripons. Un Cavalier assez bien fait & proprement vêtu arriva un jour dans le tems qu'on alloit dîner. Il prit une chaise, & pendant tout le repas il eut les yeux attachés sur moi. Je m'en apperçus, & cela fut cause que je le regardai plus attentivement que je n'aurois fait. Je le reconnus pour un des passagers avec qui j'étois venu de Palerme à Livorne. Il me fit connoître après le dîner qu'il m'avoit aussi remis : Seigneur, me dit-il, nous avons voyagé ensemble sur mer. Je lui répondis que je m'en souvenois, & nous nous engageâmes insensiblement dans une longue conversation.

Il m'apprit qu'il étoit Sicilien : qu'il se nommoit Roger Madatori, natif du Village d'A-

derno dans la Vallée de Demona au pied du Mont-Gibel; qu'il vivoit agréablement à Florence avec quelques amis de ſon humeur, & qu'il ne tiendroit qu'à moi de partager les douceurs de leur ſocieté. Il avoit un air doux & une phyſionomie qui prévenoient en ſa faveur. Je crus ne pouvoir mieux faire que de me fauxfiler avec lui. Il me préſenta d'abord à deux jeunes gens de très-bonne mine, qui me reçurent à bras ouverts, & m'aſſocierent à leurs plaiſirs. Ils m'introduiſirent dans quelques-unes des meilleures maiſons de la Ville, me firent voir les plus aimables Dames de leur connoiſſance, & dépenſer chez elles preſque toutes mes piſtoles ſans que je pûſſe les ſoupçonner d'avoir en vûë de mettre ma bourſe à ſec; car

dans toutes les parties que nous faiſions il leur en coûtoit autant qu'à moi. Mais ils avoient des reſſources, & je n'en avois point. Auſſi devenois-je triſte à meſure que mes eſpeces diſparoiſſoient.

Roger s'en étant apperçu me dit un jour : Seigneur Gonzalez, vous avez dans l'eſprit quelque choſe qui vous chagrine. Je devine ce que c'eſt; vous commencez à manquer d'argent. Juſtement, lui répondis-je, & ce qu'il y a de plus fâcheux, c'eſt que je n'en attends d'aucun endroit du monde. Vous en aurez quand il vous plaira, reprit-il, ſans être obligé d'avoir recours à vos amis. Vous n'avez qu'à remplir l'emploi que j'exerce. Vous menerez une vie indépendante, & vous aurez de bons appointe-

mens. Je lui demandai ce que c'étoit que cet emploi. C'eſt ce que je vais vous apprendre, me dit-il. Vous ſçaurez qu'il y a dans cette Ville un vieux Catalan qui s'appelle D. Rodriguez de Centella. Cet Officier a été chef de Miquelets en Eſpagne, & ſert actuellement dans les Troupes du Grand Duc avez honneur. Il eſt d'un aſſez plaiſant caractere. Il s'occupe à faire regner la juſtice dans la ſocieté civile. Il entretient des eſpions, pour être informé par leur moyen, des affronts & des outrages qui ſe font dans Florence. Il tient regiſtre des injures & les venge pour de l'argent.

Vous jugez bien, pourſuivit Roger, qu'un homme qui ſe mêle d'un pareil métier ne le fait pas ouvertement. Le Prince

pourroit le chicanner là-dessus. Les choses se font donc le plus secrettement qu'il est possible. Dès qu'un espion a découvert que quelqu'un a reçu une offense, il en fait son rapport à Don Rodriguez, qui l'envoye proposer de sa part à l'offensé de le défaire de son ennemi ou de le punir suivant la nature de l'outrage, moyennant certaine somme; & si l'offensé accepte la proposition, ce qui arrive presque toujours, le Capitaine prononce l'arrêt & le fait executer par ses espions, ausquels il donne la moitié de l'argent qu'il a reçu de l'offensé. J'interrompis brusquement Roger dans cet endroit : Vous êtes apparemment, lui dis-je, un de ces vaillans executeurs. Sans doute, me répartit-il ; Je suis un des espions de D. Rodri-

guez, aussibien que les deux jeunes Cavaliers que je vous ai fait connoître, & dont l'un est Sicilien comme moi, & l'autre de Venise.

Malepeste ! m'écriai-je, en riant, vous me parlez-là d'un emploi bien scabreux. Il ne me convient nullement. Je crois que je m'en acquitterois fort mal. Quoique j'aye éte Chirurgien, je ne suis pas d'une humeur sanguinaire. De plus, je vous avouërai de bonne foi que je ne me sens point assez de courage pour entreprendre de semblables executions. Que vous êtes simple, dit le Seigneur Matadori ! Je ne suis pas plus courageux que vous. La valeur est un don que le Ciel fait à peu de monde. Je vous le dirai confidemment, si j'étois obligé d'attaquer en brave homme & de

de partager le péril, quelque lucratif que ſoit mon poſte, j'y renoncerois dès demain. Déſabuſez-vous donc, pourſuivit-il. Il n'y a rien à riſquer pour nous. Quel danger pouvons-nous courir en nous jettant ſur un homme qui n'eſt pas ſur ſes gardes? Nous le poignardons ou nous lui caſſons la tête d'un coup de piſtolet. C'eſt une affaire bientôt faite.

J'en demeure d'accord, lui dis-je; mais quelque choſe que vous puiſſiez me repreſenter pour m'inſpirer l'envie d'augmenter le nombre des eſpions de D. Rodriguez, vous n'en viendrez jamais à bout. Je n'aime point à gagner de l'argent de cette façon. La ſeule idée d'un aſſaſſinat me fait frémir d'horreur. Je n'en doute pas, me répondit-il. Les préjugés

de l'éducation doivent produire en vous cet effet. Je me révoltai d'abord comme vous contre la propoſition qu'on me fit de répandre du ſang, ou plûtôt j'en fus effrayé. Le Capitaine me parut un grand ſcelerat ; mais je le regardai d'un autre œil quand j'eus appris la maniere admirable dont il ſe prend pour condamner un offenſeur. La voici : Il examine avec la plus ſcrupuleuſe équité toutes les circonſtances d'une offenſe commiſe ; enſuite il conſulte un recüeil qu'il a compoſé & dans lequel ſont marquées toutes les eſpeces d'injures poſſibles & impoſſibles, avec les réparations qui leur ſont convenables ſuivant les maximes du point-d'honneur. Il n'a pas d'autre juriſprudence que celle-là, & là-deſſus il décide en ſureté

de conſcience, comme un Juge criminel qui croit remplir ſon devoir.

Vive Dieu, dis-je au Sicilien, je reconnois les Eſpagnols à ce recüeil impie & cruel! Il faut qu'ils aiment bien la vengeance. Je ne m'étonne plus ſi l'on dit qu'ils ont ôté du décalogue le cinquiéme commandement. Pour moi, quoique Eſpagnol comme eux, j'en ſuis un fidelle obſervateur. Je voudrois pouvoir garder auſſi exactement tous les autres. Après ce que je viens de dire à votre Seigneurie, reprit Roger, vous voyez bien qu'il faut paſſer à notre Capitaine Catalan ce qu'il y a de contraire à l'humanité dans ſon tribunal en faveur de la juſtice qui en fait le fondement; car il ne condamne jamais à la mort, que pour des actions très-

punissables. Ainsi qu'on le peut voir par son recüeil que nous portons toujours dans nos poches, nous autres espions, & que nous appellons notre breviaire. En même-tems il me montra un petit livre manuscrit en langue Castillane & m'en fit lire quelques feüillets qui contenoient entr'autres articles ceux que vous allez lire.

1°. Soit poignardé le traître, qui après avoir engagé un homme dans une affaire perilleuse, lui laisse toute la peine de s'en tirer. 2°. Un coup de pistolet au Galant qui cherche à suborner la femme d'un mari jaloux de son honneur. 3°. Perisse par le stiler le miserable qui paye d'ingratitude les services que son ami lui a rendus. 4°. Si quelque Aristarque, soit en prose soit en vers, est assez teme-

raire pour censurer les ouvrages des illustres morts, de ces hommes fameux dont tout le monde respecte la memoire, nous le condamnons au supplice que les Romains appelloient *fustuarium.* * 5°. Deux estafilades sur le visage de tout auteur qui déchirera la réputation de quelque honnête Citoyen.

On peut juger par ces articles des autres qu'il y avoit dans le recüeil, que je rendis au Seigneur Matadori, en lui disant, que je préferois la servitude au métier d'espion de Don Rodriguez. Vous avez tort, me répondit Roger. Presentement que j'y suis fait, je l'exerce sans répugnance; & le gros profit qui m'en revient acheve de me le rendre très-agréable.

* C'étoit d'être battu de grosses verges jusqu'à la mort.

C'eſt par-là qu'il faut l'enviſager. Si vous aviez touché le produit de deux ou trois expeditions ſeulement, vous y prendriez autant de goût que moi. Nous avons ſouvent de bons coups à faire. Demain au ſoir, par exemple, nous en ferons un qui nous vaudra à chacun trente piſtoles de marché fait. Il y a dans cette Ville un jeune Gentilhomme Eſpagnol qui eſt amoureux de la femme d'un riche Bourgeois. Le Galant rode toutes les nuits aux environs de la maiſon de ſa Dame. L'Epoux a promis mille écus. Il en a donné la moitié d'avance, & il doit nous payer l'autre le lendemain de l'operation.

Ce Cavalier Eſpagnol, lui répliquai-je, ne ſe laiſſera peut-être pas aſſaſſiner ſi facilement? Pardonnez-moi, repartit Roger.

C'eſt un homme qui va tout ſeul la nuit, comme s'il n'avoit à craindre aucune mauvaiſe rencontre. Uniquement occupé de ſon amour & n'ayant pas le moindre ſoupçon de ſon malheur, il ſera peu difficile à ſurprendre. Nous devions, continua-t-il, l'attaquer dès cette nuit; mais D. Rodriguez, qui veut toujours ſuivre ſes regles, s'eſt fait un ſcrupule d'ôter la vie à un homme ſans le connoître parfaitement. Il ſçait bien qu'il ſe nomme Don Chriſtoval & qu'il eſt Caſtillan. J'ai eu beau lui dire que cela ſuffiſoit; non non, m'a-t-il répondu, il faut que je ſçache auparavant quelle eſt ſa famille, & je vous charge du ſoin de le découvrir aujourd'hui, afin que demain rien ne nous puiſſe arrêter.

Je fremis au nom de Don

Chriſtoval, craignant que ce ne fût mon ancien Maître, qui ſe trouvant à Florence, s'amuſoit faire à l'amour, & j'écoutois d'autant plus cette crainte, que je n'ignorois pas ſon panchant pour les femmes. Ne pouvant demeurer tranquille dans une pareille incertitude, & pour tirer de peril ce jeune Seigneur, ſi c'étoit lui, je feignis de vouloir enfin devenir eſpion du Capitaine : Vous n'avez, dis-je à Matadori, qu'à m'enſeigner la demeure de l'Eſpagnol proſcrit, & ſoyez ſûr que ce ſoir je vous en rendrai bon compte. Roger s'imaginant que j'entrois de la meilleure foi du monde dans ſes ſentimns en fut ravi. Il m'en fit compliment. Enſuite m'ayant appris où demeuroit D. Chriſtoval, il me laiſſa le ſoin de m'informer quels étoient ſes parens

parens, & me quitta pour aller annoncer à ſes camarades, que deſormais je partagerois avec eux le ſalaire de leurs expeditions.

Je ne puis exprimer l'impatience que j'avois de voir le Cavalier Caſtillan, dont les jours étoient dans un ſi grand danger. Il logeoit dans une hôtellerie éloignée de la nôtre, & où il y avoit ordinairement des Eſpagnols. Je m'y rendis bien reſolu d'avertir ce Don Chriſtoval, quel qu'il fût, du péril qui le menaçoit. Je n'eus pas beſoin de m'adreſſer à l'hôte, pour le queſtionner, puiſque la premiere perſonne que j'apperçûs en entrant fut Dom Chriſtoval de Gaviria. Nous nous reconnûmes l'un l'autre en même tems. Je le ſaluai, & lui prenant une de ſes mains, je la baiſai avec tant de tranſ-

port, que je ne pus dire une parole. De ſon côté, ſoit que l'amitié qu'il avoit euë autrefois pour moi ſe réveillât, ſoit que la joye que je faiſois éclater en le revoyant l'attendrît, il eſt certain qu'il fut touché de la vivacité de mon empreſſement. Il ne put s'empêcher de m'embraſſer, & de me dire qu'il étoit bien aiſe de me retrouver. Oüi, mon ami, pourſuivit-il, je rends grace au Ciel qui nous rejoint après nous avoir tenu ſeparés pendant pluſieurs années. Il y a quinze mois que je parcours l'Italie. L'Evêque de Salamanque mon oncle a voulu que je fiſſe ce voyage. Je me ſçais bon gré de m'être arrêté à Florence plus long-tems que je n'ai fait ailleurs, puiſque je te rencontre. Et toi, Gonzalez, à quoi paſſe-tu le tems dans cette Ville ? Y es-tu retenu par

quelque bon emploi? qu'as-tu fait enfin depuis le jour malheureux de notre séparation ?

Je lui fis un ample récit de mes avantures jusqu'à la connoissance de Roger exclusivement ; & lorsque j'eus achevé de parler, il reprit ainsi la parole : J'apprends avec plaisir, Monsieur Gonzalez, que vous pouvez vous redonner à moi ; mais comme il siéroit mal à un homme qui a été Page d'un Viceroi de redevenir laquais d'un simple Gentilhomme, je vous fais mon Secretaire. Cela vous convient-il ? A merveilles, lui répondis-je ; une circonstance seulement me fait de la peine. Le vieux Commandeur qui sçait si bien confondre les Poëtes latins, trouvera peut-être aussi mauvais que je sois votre Secretaire que votre laquais. Le Comman-

deur n'eſt plus, répliqua-t-il; & rien ne peut s'oppoſer à notre réünion. Hé bien, lui dis-je, puiſque vous le voulez ainſi, recommençons donc à vivre enſemble. Ayez la même confiance que vous aviez en moi, & j'aurai le même zele que j'avois pour vous. Permettez que je vous demande compte des occupations que l'amour vous donne à Florence; car je ne doute point que quelque nouvelle Bernardina ne vous y amuſe par ſes bontés. Il eſt vrai, repartit-il, que je cherche les bonnes graces d'une jeune Bourgeoiſe des plus jolies. Il y a quinze jours que je lui rends des ſoins ſans en avoir recüeilli le moindre fruit; mais je n'aime pas une ingrate. Son mari qui eſt un vieux Marchand de ſoye partira demain pour Sienne, d'où il ne revien-

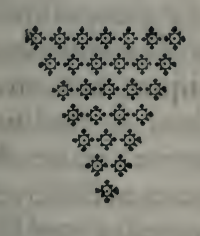
dra que dans trois jours. Elle m'en a fait avertir, & je dois la nuit m'introduire dans ſa maiſon par le miniſtere d'un valet du logis que j'ai mis dans mes interêts. Gardez-vous-en bien, m'écriai-je, mon cher Maître. Vous y trouveriez la mort au lieu de ces plaiſirs dont vous vous flattez.

Ces paroles que je prononçai d'un air très-ſérieux, étonnerent Don Chriſtoval. Gonzalez, me dit-il, explique-toi. Qui t'oblige à me parler de cette ſorte? Eſt-ce par preſſentiment que tu tiens ce diſcours, ou ſerois-je en effet dans un péril que j'ignore? Oüi, lui répondis-je, vous êtes dans le plus grand danger que vous puiſſiez jamais courir. En même tems je lui contai tout ce que Roger m'avoit dit, & comment ayant en-

tendu citer le nom de Don Chriſtoval, j'avois feint de vouloir être un eſpion de Don Rodriguez, dans le ſeul deſſein de ſauver la vie à un honnête homme. Tu t'es conduit dans cette affaire bien adroitement, me dit mon Maître, & je ſens toute l'obligation que je t'ai; mais ne croi pas, pourſuivit-il, que le projet de Meſſieurs les eſpions m'empêche d'aller au rendez-vous. J'irai avec trois braves cavaliers Eſpagnols qui ſont logés dans cette hôtellerie; ils ne refuſeront point de m'aider à purger Florence de ces ſcelerats.

Je remontrai à Don Chriſtoval qu'il feroit plus ſagement de ſe préparer à s'éloigner de cette Ville le lendemain dès la pointe du jour. C'eſt à quoi, me répondit-il, mon honneur ne peut

consentir. Il ne sera pas dit que la crainte d'être assassiné m'a fait prendre la fuite. Et ne faudra-t-il pas que vous la preniez, lui répliquai-je, si vous tuez Roger & ses camarades? Oh mon enfant! me repartit mon Maître, ce n'est pas la même chose; il n'est pas honteux de fuïr la Justice, quand on est menacé de tomber entre ses mains.



CHAPITRE IV.

Quelle fut la fin de cette avanture; des allarmes qu'eut Estevanille, & de son départ de Florence avec D. Christoval.

JE n'approuvois point du tout la résolution où je voyois le Seigneur de Gaviria. Je la combattis encore, mais inutilement; il ne me fut pas possible de l'en détourner. Il alla sur le champ la communiquer aux trois Espagnols, dont il vouloit se faire accompagner; & ces Messieurs s'y prêterent aussi joyeusement que s'il leur eût proposé une partie de plaisir.

Pendant qu'ils se faisoient fête de cette expedition, je retournai à mon hôtellerie, où suivant

ce qui avoit été concerté entre mon Maître & moi, je dis à Roger, que le Cavalier dont il étoit en peine de ſçavoir la famille, ſe nommoit Don Chriſtoval de Gaviria, & joignoit à une illuſtre naiſſance, l'avantage de poſſeder de grands biens en Aragon, où il avoit pris naiſſance. Cela ſuffit, répondit Roger; demain nous lui donnerons un paſſeport pour l'autre monde, ſans que ſa nobleſſe & ſes tréſors puiſſent l'empêcher de faire ce voyage. Véritablement le jour ſuivant lorſque la nuit fut venuë, les trois eſpions de Don Rodriguez ſe diſpoſerent à faire leur coup. Ils s'armerent chacun d'une longue rapiere, d'un poignard & d'un piſtolet. Enſuite ils allerent ſe mettre en embuſcade auprès de chez la Dame qui étoit la cauſe de ces

funeſtes préparatifs. Ils n'attendirent pas long-tems Don Chriſtoval ; mais le voyant arriver avec trois cavaliers qui mirent d'abord flamberge au vent, au lieu de l'aſſaillir, ils jugerent à propos de ſe retirer, après avoir déchargé leurs piſtolets ſur les Eſpagnols avec tant de précipitation, qu'ils ne firent que tirer, comme on dit, leurs poudres aux moineaux. Le Seigneur de Gaviria & ſes amis les pourſuivirent vainement, ayant affaire à des gens qui leur étoient ſuperieurs à la courſe. Roger ſurtout étant homme à mettre en un inſtant un long intervalle entre un ennemi & lui.

Il ne tenoit alors qu'à Don Chriſtoval d'entrer chez la Bourgeoiſe, & de ſe venger pleinement du jaloux qui avoit mis ſa tête à prix; neanmoins il aima

mieux renoncer à sa vengeance, que de continuer une galanterie qui pouvoit avoir une mauvaise fin pour lui. Il reprit donc le chemin de son hôtellerie avec les autres Espagnols ; & c'est ainsi que se termina une avanture qui auroit été plus sanglante, si les espions de Don Rodriguez n'eussent pas été des poltrons fieffés. Cependant tout lâches qu'ils étoient, ils ne laisserent pas de me faire peur : Monsieur Gonzalez me dit le jour suivant Matadori, peut-on vous demanderquel présent vous avez reçu de Don Christoval pour l'avoir averti de se tenir sur ses gardes cette nuit; car si vous ne lui eussiez pas donné cet avis, je suis persuadé qu'il seroit venu tout seul au rendez-vous. Je voulus nier le fait; mais Roger me ferma la bouche, en me disant:

A d'autres, mon ami, à d'autres. N'ajoutez pas le menſonge à la trahiſon. Nous ne doutons nullement, mes confreres & moi, que vous n'ayez rendu ce bon office au Seigneur de Gaviria. Vous nous avez fait ce tour de Page. Pour moi, je vous le pardonne ; mais mon compatriote & le Venitien ſont des gens dont je ne vous réponds pas. Vous ferez bien de prendre garde à vous.

A cet avertiſſement qui me fit frémir, je crus devoir montrer quelque fermeté : Si ces Meſſieurs m'attaquent, dis-je à Matadori, je me défendrai. Si je ne ſuis pas courageux naturellement, en récompenſe je ſuis un de ces braves de raiſon qui ſe battent comme des enragés, quand ils ſe trouvent dans la néceſſité d'en découdre. Tant

mieux pour vous, me répliqua-t-il ; car si par hazard ils vous rencontrent, vous aurez besoin de toute votre valeur pour vous tirer sain & sauf de leurs mains. Roger, dont la seule intention étoit de m'effrayer, y réüssit parfaitement en me tenant ce discours. La crainte qu'il m'inspira fut telle, que ne me croyant pas en sûreté dans mon hôtellerie, j'en sortis promptement pour aller loger avec Don Christoval. Je joignis à cette précaution celle de ne me point promener, ni dans la Ville, ni aux environs, depeur d'être obligé d'exercer ma bravoure de raison. Je menai, comme on dit, une vie de liévre pendant huit jours ; mais au bout de ce tems-là, mon Maître reçut d'Espagne une lettre qui m'affranchit de toute inquiétude.

L'Evêque de Salamanque mandoit à ſon neveu de ſe rendre inceſſamment à Saragoſſe pour y épouſer la fille unique du Comte de Villamediana, Gouverneur de cette Ville ; & ce Prélat ajoutoit, qu'il prétendoit faire lui-même ce mariage. Don Chriſtoval qui avoit voüé à ſon oncle une obéïſſance aveugle, ſe hâta de partir de Florence avec ſon Secretaire, un valet de chambre & un laquais pour aller attendre à Livorne une occaſion de repaſſer en Eſpagne.



CHAPITRE V.

Ils s'embarquent à Livorne, & vont à Barcelonne, d'où ils se rendent à Saragosse. Mariage de Don Christoval; suites de ce mariage.

Nous apprîmes en arrivant à Livorne, qu'un vaisseau Espagnol devoit dans trois jours mettre à la voile pour Barcelonne; nous profitâmes de cette commodité pour retourner en Espagne; & notre voyage fut si heureux, que nous le fîmes sans essuyer la moindre tempête, ni, ce qui est une espece de miracle dans ces mers-là, sans rencontrer aucun Corsaire de Barbarie. Nous eûmes à peine pris terre, que nous loüâmes des

mules pour nous rendre à Saragoſſe.

Quand nous fûmes dans cette celebre capitale de l'Aragon, nous allâmes deſcendre à la premiere hôtellerie, Don Chriſtoval ne voulant pas ſe montrer chez le Comte de Villamediana, ni paroître en habit de voyageur aux yeux d'une Maîtreſſe qui ne l'avoit point encore vû ; mais une heure après notre arrivée, un laquais de l'Evêque de Salamanque ſe préſenta tout à coup devant nous : Seigneur, dit-il à Don Chriſtoval, je vous cherchois d'hôtellerie en hôtellerie par ordre de Monſeigneur votre oncle qui eſt à Saragoſſe depuis huit jours. Il loge chez Monſieur le Gouverneur, où l'on vous a préparé un appartement. Ce deux Seigneurs vous attendent avec impatience. Je vais leur

leur apprendre que vous êtes dans cette Ville. Je ne puis leur porter une nouvelle plus agréable.

Je reconnus dans le laquais qui venoit de parler ainſi à mon Maître mon ancien camarade de claſſe, ce même Manſano que j'avois laiſſé à l'Evêché de Salamanque. De ſon côté, il jetta les yeux ſur moi, & m'ayant auſſi remis : Comment donc, s'écria-t-il, Eſtevanille ici ! Oüi, mon enfant, lui dis-je ; mon heureuſe étoile m'a fait retrouver mon premier Maître, qui a eu la bonté de me reprendre à ſon ſervice. J'en ſuis ravi, repliqua-t-il ; & je puis vous aſſurer, que tous les domeſtiques de Monſeigneur partageront ma joye, lorſqu'ils ſçauront que vous avez recouvré le poſte que vous aviez perdu.

Mon ami, dit alors Don Chriſtoval au laquais de ſon oncle, vous avez vû ſans doute la Dame qui m'eſt deſtinée ; ſa beauté juſtifie - t - elle l'empreſſement avec lequel je viens lier mon ſort au ſien? Seigneur, répondit Manſano, D. Anna ne gagneroit point au portrait que je pourrois vous faire d'elle. C'eſt une de ces perſonnes piquantes qu'on ne ſçauroit peindre qu'à leur déſavantage, & ſur leſquelles la nature a répandu des graces qui dérobent leurs défauts aux yeux des hommes. Il faut la voir pour lui rendre toute la juſtice qui lui eſt dûë. Je vous dirai ſeulement que Monſeigneur votre oncle ne pouvoit faire un meilleur choix pour vous. Après cette aſſurance, reprit en ſouriant le Seigneur de Gaviria, je ne dois plus douter de mon bon-

heur. Je m'en fie à votre diſcernement. Allez Manſano, ajouta-t-il, allez m'annoncer à votre Maître ; dites-lui que dans quelques momens, il reverra ſon neveu.

Le laquais retourna vers l'Evêque de Salamanque, & Don Chriſtoval ſe mit en état de prévenir en ſa faveur les yeux de D. Anna. Il s'habilla fort proprement ; & lorſqu'il crut ne pouvoir plus rien ajouter à ſa parure, il ſe rendit auprès de ſon oncle. Ce tendre Prélat pleura de joye de le revoir, & lui dit en l'embraſſant : Mon cher Don Chriſtoval, que votre retour aura de charmes pour moi, ſi votre cœur ne déſavoüë pas le deſſein que j'ai formé. Le Comte de Villamediana, mon ancien ami, veut bien à ma conſideration vous donner la préference

ſur quelques cavaliers qui recherchent ſa fille. Ce parti m'a paru ſi avantageux pour vous, que j'ai engagé votre foi ſans vous conſulter; mais ne croyez pas que je prétende vous tyranniſer: Vous verrez dès aujourd'hui D. Anna: Si vous ſentez du penchant pour elle, vous ſerez ſon époux dans huit jours; & ſi au contraire, vous ne la trouvez point à votre gré, vous ne l'épouſerez pas; comme je vous avertis, que ſi vous ne plaiſez point à la Dame, l'engagement demeurera nul. C'eſt de quoi nous ſommes convenus ſon pere & moi, pour éviter le malheur d'unir deux perſonnes qui ne ſeroient pas deſtinées l'une pour l'autre.

Seigneur, répondit mon Maître, je dois ſans doute vous tenir compte de la tendreſſe que vous

avez pour moi; mais je ne ſçai ſi j'ai ſujet de me réjoüir de cette clauſe, qui pour être pleine de prudence, n'en eſt pas moins dangereuſe. D. Anna eſt peut-être prévenuë pour un autre; & quand elle ne le ſeroit pas, elle peut me charmer & concevoir en même tems pour moi une parfaite averſion. Il eſt bon d'être modeſte, reprit le Prélat avec un ſouris; mais à votre âge, & fait comme vous êtes, il ne méſied pas d'avoir un peu de confiance. Je vous dirai même, pour vous encourager, que j'ai trop bonne opinion de votre figure, pour m'imaginer que les yeux d'une jeune Dame puiſſent ne vous être pas favorables. C'eſt ce que nous éprouverons bientôt, continua-t-il; il faut d'abord que je vous préſente au Comte de Villamediana, & nous

irons enſuite ſaluer la Comteſſe & ſa fille. A ces mots, l'Evêque de Salamanque conduiſit ſon neveu à l'appartement du Gouverneur.

On ne peut être reçu plus gracieuſement que Don Chriſtoval le fut de ce vieux Seigneur, qui frappé de ſa bonne mine, ne put s'empêcher de dire, que D. Anna ſeroit bien difficile, ſi elle n'étoit pas contente d'un ſemblable Cavalier. Le Prélat de ſon côté fit l'éloge de cette Dame, & dit poliment qu'il répondroit bien que le cœur de ſon neveu ſe rendroit à ſes premiers regards. Cependant quoique l'Evêque & le Comte paruſſent perſuadés de ce qu'ils diſoient, ils ne laiſſoient pas de craindre que quelque caprice de goût ne vînt confondre leur projet. Pour ſçavoir prompte-

ment à quoi s'en tenir, ils se hâterent de mener le jeune homme chez Madame la Gouvernante, où ils trouverent D. Anna fort parée & fort brillante. On ne se fit de part & d'autre dans cette premiere visite que des complimens de pure civilité. On n'y dit pas un mot de l'alliance projettée. On vouloit avant que d'entrer en matiere, être assuré que les deux parties interessées n'auroient aucune répugnance à se donner l'une à l'autre.

Aussitôt que le Comte put parler en particulier à sa fille, il lui demanda ce qu'il pensoit de Don Christoval, & si elle seroit fâchée de l'avoir pour époux. Elle répondit franchement, que s il lui étoit ordonné de recevoir sa main, elle obéïroit sans murmure. Pour mon Maître, il n'attendit pas que son

oncle lui fît la même queſtion, pour lui avoüer que la fille du Gouverneur de Saragoſſe venoit de triompher de ſa liberté; comme en effet depuis ce moment, il n'eut plus dans l'eſprit que cette Dame : Ah! Gonzalez, me dit-il, j'ai vû Dona Anna. Manſano l'a bien dit : c'eſt une perſonne dont on ne peut faire le portrait qu'au rabais de ſes appas. Elle a ſans doute des défauts ; mais il part de ſes yeux des traits enflammés qui troublent les ſens, & ne permettent pas qu'on l'examine de ſang froid. Mon cher Maître, dis-je à Don Chriſtoval, vous êtes bien épris de D. Anna; la Dame de ſon côté en tient auſſi apparemment ? Je n'oſerois, répondit-il, me flatter d'un ſi grand bonheur. Fi donc, repris-je, Monſieur, vous n'y penſez pas.

Ayez

Ayez meilleure opinion que vous n'avez de notre ſexe. Si les garçons ſe troublent en regardant les filles, pourquoi voulez-vous que les filles ſoutiennent avec plus de ſang froid la préſence des garçons? Si j'étois à votre place je jugerois mieux de mon mérite; je croirois ſans façon avoir enflammé le cœur d'une Belle qui auroit embraſé le mien.

Le Seigneur de Gaviria ne fut pas long-tems ſans apprendre qu'il avoit plû à la fille du Gouverneur. Ce Comte ayant été informé par l'Evêque deSalamanque de la tendre impreſſion que la Dame avoit faite ſur Don Chriſtoval, ordonna, ſans perdre de tems, les préparatifs de leur mariage,qui fut celebré quelques jours après avec une magnificence convenable à la qualité

des époux. Il se fit de grandes réjoüissances, & il se donna chez le Gouverneur un bal, où la principale noblesse d'Aragon ne manqua pas de se trouver. Au milieu de la fête, un masque habillé à la Françoise, s'approcha de mon Maître, & lui dit tout bas, en lui serrant la main : *Seigneur Cavalier, je vous prie d'être demain au lever du Soleil sur le chemin de Gallego pour y recevoir le compliment que j'ai à vous faire sur votre mariage, & que je ne puis faire qu'en particulier.* Don Christoval plein de valeur, répondit sans balancer à l'Inconnu : *Qui que vous soyez, comptez que j'irai au rendez-vous, & que j'y serai peut-être le premier.*

Mon Maître affecta de dire ces paroles d'un air riant, & composa si bien son visage, que personne de la compagnie n'eut

le moindre ſoupçon de ce qui ſe paſſoit. Sur la fin du bal qui dura juſqu'au ſoir, il s'échapa ſecretement de l'aſſemblée; & ſous prétexte de vouloir goûter la fraîcheur du matin, en ſe promenant le long de l'Ebre, il ſe fit donner un bon cheval, ſortit de chez le Gouverneur, & gagna la plaine qui conduit à Gallego. L'Inconnu l'attendoit à l'entrée du Village. Ils s'apperçurent tous deux en même tems, pouſſerent leurs chevaux pour ſe joindre, & furent bientôt l'un auprès de l'autre. Don Chriſtoval parla le premier: Je vous reconnois, dit-il à l'Inconnu, qui avoit encore ſon habit de maſque; avant que vous me faſſiez ce compliment que vous avez à me faire ſur mon mariage, & que vous m'obligez à venir recevoir ſur un grand

chemin, apprenez-moi qui vous êtes, & quelle affaire nous pouvons avoir à démêler ensemble. Je n'ai pas une autre intention, répondit l'Inconnu; sçachez que je m'appelle Don Melchior de Rida. Je suis un de ces malheureux amans qui recherchoient D. Anna, & que le Comte son pere vous a sacrifiés. Je suis trop jaloux de votre félicité, pour la pouvoir souffrir; & puisque je n'ai pas été assez heureux pour obtenir l'objet de mon amour, du moins je ne veux pas le voir possedé par un autre. En achevant ces mots, il mit pied à terre, & attacha son cheval à un arbre. Mon Maître en fit autant, & ils commencerent tous deux un rude combat.

Don Melchior aussi habile escrimeur que Don Christoval, lui porta d'abord un coup au-

deſſous de la mammelle gauche; mais heureuſement la pointe ne fit que gliſſer ſur les côtes. Le Seigneur de Gaviria, pour s'en venger, allongea pluſieurs bottes des plus vigoureuſes, qui furent adroitement parées, & on lui en pouſſa d'autres; dont il eut le bonheur d'éviter l'atteinte. Enfin les deux Combattans feraillerent pendant plus d'un quart d'heure avec une égale fureur, & ſans que la victoire parût pancher d'un côté plûtôt que de l'autre. Cependant le Ciel voulant dans cette occaſion favoriſer la bonne cauſe, permit que mon Maître donnât un coup déciſif à ſon ennemi, qui tomba roide mort à ſes pieds. Telle fut la fin du combat; après quoi le vainqueur remonta ſur ſon cheval, & regagna Saragoſſe, laiſſant

ſur le champ de bataille l'infortuné Gentilhomme qui avoit oſé lui faire un appel.

Lorſque Don Chriſtoval, de retour chez le Gouverneur, eut fait le détail de cette avanture à ſon beaupere & à ſon oncle, ces Seigneurs tinrent conſeil là-deſſus, & réſolurent, attendu que la famille de Don Melchior ne manquoit pas de credit à la Cour, que mon Maître demeureroit caché dans quelque aſile ſûr juſqu'à ce que ſon affaire fût accommodée. Ils furent longtems à convenir du lieu qu'ils choiſiroient pour ſa retraite, qui fut enfin fixée au Château de Rodenas appartenant à l'Evêque d'Albarazin, intime ami du Comte.

Mon Patron paſſa la journée à ſe préparer à ſon départ, & à concerter avec ſon oncle & ſon

beaupere les moyens de ſe donner réciproquement de leurs nouvelles. Enſuite s'étant retiré dans l'appartement de ſon épouſe, il employa les deux tiers de la nuit à s'affliger avec elle de la ſéparation qui venoit ſitôt troubler les douceurs de leur hymenée. Il partit quelques momens avant le jour avec ſon valet de chambre, un laquais, & moi, & tous quatre montés ſur les meilleurs chevaux des écuries du Gouverneur; nous gagnâmes en trois jours le bourg de Longarès, d'où continuant notre traite du même train, nous allâmes coucher à la ville de Daroca.



CHAPITRE VI.

D. Christoval & Gonzalez se rendent au Château de Rodenas ; de quelle façon l'Evêque d'Albarazin les y reçut.

LE jour suivant de grand matin, nous nous remîmes en marche, & par une route frayée entre des montagnes, nous arrivâmes au Bourg de Villafranca où nous nous arrêtâmes. Là nous étant enquis du Château de Rodenas, nous eûmes la joye d'apprendre que nous n'en étions qu'à une petite lieuë ; & même que l'Evêque d'Albarazin y étoit actuellement. Aussitôt D. Christoval me détacha pour aller parler à ce Prélat, & lui remettre en

main propre une lettre que le Comte de Villamediana écrivoit à ſa Grandeur pour la prier d'accorder une retraite à ſon gendre.

Je me rendis en diligence au Château qui me parut magnifique & bien entretenu. Je n'eus pas ſitôt dit que je venois de la part du Gouverneur de Saragoſſe, que je fus conduit devant Monſeigneur, qui grand amateur de muſique, faiſoit executer dans une ſalle un concert de voix & d'inſtrumens. Il ſe leva d'abord qu'on m'eut annoncé, & vint au-devant de moi. Je lui préſentai la lettre du Comte ; il l'ouvrit, & après l'avoir lûë, il m'emmena dans ſon cabinet, où il me dit : Le Comte de Villamediana me fait trop d'honneur de préferer ce Château à tous les autres aſiles

qu'il auroit pû procurer à ſon gendre. Je ſuis ſi ſenſible à cette nouvelle marque qu'il me donne de ſon amitié, que je ne manquerai pas de faire tout ce qui dépendra de moi pour la reconnoître. Retournez à Saragoſſe, pourſuivit-il, & aſſurez Monſieur le Gouverneur que j'attends D. Chriſtoval avec impatience. Vous ne l'attendrez pas long-tems, Monſeigneur, lui répondis-je; il n'eſt pas loin d'ici. Je l'ai laiſſé à Villafranca dans une hôtellerie. Tant mieux, reprit le Prélat; allez promptement le rejoindre & l'amenez dans ce Château, où vous pouvez lui dire, qu'il ſera reçu par le meilleur ami de ſon beau-pere.

Je fus bientôt de retour auprès de mon Maître, qui ſur le rapport que je lui fis de la diſ-

poſition où l'Evêque d'Albarazin étoit à ſon égard, partit à l'heure même de Villafranca pour ſe rendre au Château de Rodenas, où je le conduiſis. Ce Prélat ne démentit point par ſes actions les diſcours qu'il m'avoit tenus. Il fit la reception la plus obligeante à D. Chriſtoval. Il eut d'abord avec lui une aſſez longue converſation ſur ſon affaire d'honneur; enſuite il le régala d'un ſouper accompagné de muſique; après quoi il le mena lui-même au plus bel appartement du Château & l'y laiſſa repoſer juſqu'au lendemain.

Pour rendre juſtice à cet Evêque, c'étoit un de ceux qui faiſoient alors le plus d'honneur à l'Epiſcopat; il étoit de la maiſon d'Ozorio, & joignoit à la nobleſſe de ſa race un

revenu qui le mettoit en état de faire une chere délicate, d'avoir de ſuperbes équipages, & d'entretenir pour ſon plaiſir pluſieurs Muſiciens. Au reſte, c'étoit un homme de bien & qui donnoit aux pauvres ſon ſuperflu; mais par malheur pour eux, il étendoit un peu trop loin ſon néceſſaire.

Monſeigneur le jour ſuivant fit voir à ſon hôte tous les jardins du Château, qui ſans doute, méritoient bien d'être vûs; des parterres ornés de mille ſortes de fleurs, & des allées bordées de beaux arbres y attiroient agréablement les regards; ici des jets d'eau entretenus par la riviere de Xiloa, qui en eſt voiſine, s'élevoient orgueilleuſement en l'air & tomboient avec bruit dans des baſſins de marbre; là de vaſtes volieres de

fils de leton offroient aux yeux les plus rares eſpeces d'oiſeaux. En un mot, ces jardins ſembloient être un ouvrage des Fées. Auſſi le Prélat qui les faiſoit cultiver avec autant de ſoin que de dépenſe, étoit-il plus ſouvent à Rodenas qu'au Palais Epiſcopal d'Albarazin, qui n'en eſt éloigné que de ſix lieuës.

CHAPITRE VII.

Gonzalez part du Château de Rodenas pour retourner à Saragoſſe ; il s'égare en chemin & couche dans un Hermitage.

Deux jours après notre arrivée à Rodenas, D. Chriſtoval me dit : Gonzalez, nous voici, comme tu vois dans une charmante ſolitude ; & ce qui

me fait encore plus de plaiſir ; chez un Seigneur qui ſçait mieux qu'un autre remplir les devoirs de l'hoſpitalité. C'eſt de quoi nous devons promptement informer le Comte de Villamediana mon beau-pere. Il ſera charmé quand il apprendra toutes les attentions qu'on a ici pour moi. Il faut que tu partes dès demain pour aller lui en rendre compte.

Je me diſpoſai donc à retourner à Saragoſſe ; & j'en repris en effet le chemin avec une longue lettre dont il me chargea pour le Gouverneur , & une autre encore plus longue pour D. Anna. J'en avois auſſi une du Prélat , qui mandoit obligeamment au Comte qu'il lui étoit bien redevable de lui avoir donné un hôte auſſi aimable que Don Chriſtoval. Je

paſſai par Villafranca, d'où pourſuivant ma route entre les montagnes, je pouſſai juſqu'aux ſources de la Guerva. Je m'égarai dans cet endroit : au lieu de cotoyer cette petite riviere du côté de Daroca, je ſuivis l'autre bord, & je me trouvai devant une eſpece d'hermitage après quelques heures de chemin. Il y avoit à la porte un vieillard, que ſon air venerable me fit regarder avec reſpect. Il portoit une longue robbe de bure, & ſa tête étoit couverte d'un ſimple bonnet de réſeüil ; une barbe griſe lui deſcendoit ſur la poitrine, & il tenoit un Roſaire à la main.

Mon Pere, lui dis-je, apprenez-moi de grace où je ſuis, & s'il n'y a pas quelque hôtellerie près d'ici. Vous êtes, me répondit-il, à deux lieuës de Bel-

chite, & à trois de Romana. Vous ne trouverez point de gîte avant que d'arriver à l'un de ces Bourgs ; & il ne vous reste pas assez de jour pour vous y rendre avant la nuit ; si vous voulez, ajouta-t-il, accepter un logement dans mon hermitage, je vous l'offre de tout mon cœur. Vous pourrez demain matin continuer votre voyage. La défiance, dit un Auteur Castillan, est la garde de la vie ; je demeurai quelques momens incertain de ce que je ferois. Le bon Solitaire devina ma pensée & me dit en souriant : Seigneur Cavalier, que mon habit d'Hermite cesse de vous être suspect. Il est quelquefois porté par d'honnêtes-gens. Ces mots dissiperent ma crainte ; je mis pied à terre, en rendant graces au Ciel d'une si heureuse rencontre.

Le

Le Vieillard m'introduisit d'abord dans une court où il appella un valet, qui étoit aussi vêtu en Hermite, & il lui ordonna d'avoir soin de mon cheval; puis il me fit entrer avec lui dans une salle où regnoient tout autour des bancs pour s'asséoir; & sur les murs étoient des tableaux qui representoient saint Antoine, saint Pacome & quelques autres Anachorettes. Delà m'ayant fait passer dans une petite chambre où il y avoit deux grabats: Vous voyez, me dit-il, mon lit & celui de tout cavalier que son mauvais sort oblige à coucher dans cette retraite. Nous allâmes après cela dans une Chapelle où le saint homme faisoit ordinairement ses méditations, & de-là il me conduisit dans un jardin vaste & rempli de toute sorte d'arbres

fruitiers. Il me les fit conſiderer en me diſant : regardez bien ces arbres, ils me ſervent de bouchers & de boulangers ; ce ſont mes peres nourriciers. Nous vivons mon valet & moi pendant toute l'année des fruits qu'ils produiſent; nous n'avons pas beſoin d'autres proviſions. Nous laiſſons paître ſur les montagnes ou dans les plaines les moutons & les autres animaux que les hommes égorgent pour ſatisfaire leur ſenſualité ; & bien loin de tendre des piéges aux oiſeaux, nous prenons plaiſir à les voir dans les airs joüir de toute leur liberté. Nous ne mangeons donc que du fruit & nous ne buvons que de l'eau. Notre cave eſt dans ce jardin ; c'eſt une fontaine dont l'eau pure & legere vaut incomparablement mieux que les meilleurs vins.

Vous en conviendriez, pourſuivit-il, ſi pendant trois mois ſeulement vous aviez mené ici une vie d'Anachorette.

Je ſouris à ces paroles : ce qui donna lieu au Solitaire de me dire que j'avois le goût gâté. Oh ! très-gâté, mon Pere, lui répondis-je. Certains vins d'Eſpagne & ceux que j'ai bûs en Italie me paroiſſent préferables à votre boiſſon, quelque éloge que vous m'en puiſſiez faire. Cela étant, repliqua-t-il, je vous plains ; car je n'ai que de l'eau à vous offrir avec mes fruits. Ceſſez de me plaindre, lui répartis-je ; j'aime le fruit, & d'ailleurs une nuit ſera bien-tôt paſſée. Nous fîmes le tour du jardin ; après quoi mon hôte me mena dans ſon refectoire. C'étoit une petite ſalle où on liſoit ſur les murailles des Sen-

tences ſur la ſobrieté. Nous nous aſſimes à une table ſur laquelle il n'y avoit ni nappe ni ſerviettes ; mais ſeulement deux aſſietes de terre, un plat rempli de diverſes ſortes de fruits avec une grande cruche & deux gobelets ; le tout de la même matiere.

Si je bus & mangeai peu, en récompenſe, ce repas frugal fut aſſaiſonné de diſcours agréables & ſolides que le Solitaire me tint ſur le mépris des choſes du monde. Je fus charmé de ſon entretien : Mon Pere, lui dis-je, à vous entendre, je juge que vous avez joüé de beaux rôles dans la vie civile ; & ſi j'oſois prendre cette liberté, je vous prirois de me raconter par quel enchaînement d'avantures vous êtes venu habiter cet hermitage. Je veux bien, mon fils, ſatisfai-

re votre curioſité, me répondit-il; auſſi-bien j'eſpere que vous tirerez quelque profit du récit que vous éxigez de moi. En même-tems il commença de cette façon.

CHAPITRE VIII.

Hiſtoire du Solitaire.

L'Ancienne & fameuſe ville de Pampelune, capitale de la Navarre, eſt le ſéjour qui m'a vû naître; & je ſuis de la maiſon des Peraltes, dont quelques Rois de ce Royaume n'ont pas dédaigné l'alliance. D. François de Peralte, mon Pere, ne me vit pas ſitôt en état de porter les armes qu'il m'envoya ſervir en Italie, où je paſſai le tems de ma puberté. J'allai en-

ſuite en Flandres, d'où la paix, après quelques années de guerre, me ramena dans mon pays. J'y menois une vie oiſive avec d'autres cavaliers de mon âge : la chaſſe, le jeu, les cavalcades & la galanterie faiſoient tous nos amuſemens. Cependant j'avois beau voir de belles Dames, aucune ne pouvoit m'enflâmer. Je tournois, pour ainſi dire, impunément autour du flambeau de l'Amour ; mais enfin je m'y laiſſai brûler.

On préparoit à Pampelune des joûtes pour celebrer la naiſſance d'un Infant ; & tous les jeunes Gentilshommes ſe diſpoſoient à s'en diſputer les prix. La curioſité de voir cette fête attira dans cette ville un grand nombre de perſonnes tant de Navarre que de Caſtille, de Biſcaye & d'Aragon. Il y vint

entr'autres de Burgos un vieux cavalier, nommé Don Gaſpard d'Honis, accompagné de D. Inés ſa fille. Il alla loger chez D. Juanna Ximenès ſa ſœur, riche veuve, établie à Pampelune. J'avois une ſœur, appellée Leonor, qui vivoit dans une étroite liaiſon avec D. Juanna; & comme ces deux Dames ſe voyoient tous les jours, Leonor fit d'abord connoiſſance avec D. Inès, qui gagna ſon amitié en lui donnant la ſienne.

Ma ſœur, charmée de l'acquiſition d'une pareille amie, me parloit ſans ceſſe de la belle Caſtillane, elle appelloit ainſi la fille de Don Gaſpard : mon frere, me diſoit-elle, qu'Inès eſt aimable! Son eſprit égale ſa beauté. C'eſt une perſonne accomplie. Heureux le cavalier qui deviendra ſon époux! Ces

paroles que Leonor me repetoit à tout moment avec enthousiasme, ne faisoient aucune impression sur moi, bien loin de m'inspirer un violent desir de voir une Dame si loüée d'une autre Dame. Je riois de l'éloge, & repondois à ma sœur, que cette fille qu'elle vantoit tant avoit peut-être encore plus de mauvaises que de bonnes qualités: En un mot, plus on me disoit de bien de la belle Castillane, & moins j'avois d'envie de la voir.

Je joüissois donc alors d'une heureuse indifference, quoique je connusse plusieurs Dames fort propres à me la faire perdre; mais le jour des joûtes arriva, jour le plus infortuné de ma vie, & dont je ne puis me ressouvenir, sans rappeller les malheurs qui l'ont suivi. J'é-

tois à l'entrée de la carriere, attendant la lance en arrêt le moment de combattre, lorſqu'en jettant les yeux ſur un balcon où ma ſœur étoit, j'apperçûs une jeune perſonne qui s'entretenoit avec elle, & dont la vûë m'enchanta. C'eſt D. Inès, dis-je, auſſi-tôt en moi-même; je la reconnois au déſordre où je me trouve en cet inſtant. Je ſens que l'amour la venge du peu d'attention que j'ai fait aux diſcours que Lenor m'a tenus d'elle.

L'envie que j'avois de prévenir en ma faveur par quelque bel exploit une Dame que je commençois d'aimer, me fit faire de ſi grands efforts, que je fus un des cavaliers qui s'acquirent le plus d'honneur dans cette journée. Ma ſœur auſſi ſenſible que moi aux applaudiſſemens

que je recevois des ſpectateurs, avoit ſoin de me faire remarquer à ſon amie, & de lui apprendre qui j'étois. La belle Caſtillane, par politeſſe, partageoit ſa joye & la félicitoit de m'avoir pour frere. Après les joûtes, dés que je revis Leonor, je lui demandai avec empreſſement qui étoit la Dame que j'avois apperçûë avec elle dans un balcon. C'eſt Dona Inès, me répondit ma ſœur; hé bien, Don Felix, qu'en dites-vous? Pour peu que vous l'ayez conſiderée, vous devez en avoir été frappé. Je ne l'ai que trop vûë, lui répliquai-je; ſa beauté m'a éblouï, ou plûtôt j'en ai éprouvé tout le pouvoir. Tandis qu'on me regardoit dans la carriere comme un vainqueur, hélas! je me confeſſois vaincu par la fille de D. Gaſpard. Mon frere, reprit Leo-

nor, je ne ſuis point étonnée que D. Inès vous ait donné de l'amour ; & j'en ſuis d'autant plus ravie, que je pourrai vous ſervir. L'amitié qui nous lie, cette Dame & moi, m'en fait concevoir l'eſperance.

Je profitai de la diſpoſition favorable où je vis ma ſœur ; & je fis ſi bien, qu'elle ſe chargea d'un billet, par lequel je déclarois mes ſentimens à la belle Caſtillane, dans les termes les plus paſſionnés. Le fonds que je faiſois ſur la médiatrice & la bonne opinion que les jeunes gens ont naturellement de leur mérite, ne me permirent pas de craindre que mon billet fût mal reçu ; & veritablement le ſuccès ne trompa point ma confiance : Mon frere, me dit Leonor, quelques jours après, j'ai une heureuſe nou-

velle à vous annoncer ; on a fait d'abord quelque difficulté de recevoir votre lettre ; mais enfin j'ai parlé & l'on m'a écoutée. D. Inès vous eſtime & conſent que vous la demandiez en mariage à ſon pere , lorſqu'il ſera revenu de Biſcaye , où il eſt allé pour des affaires qui pourront l'y retenir deux ou trois mois. En attendant elle veut bien que vous lui rendiez des ſoins , pourvû que ce ſoit ſecrettement ; l'interêt de ſa réputation l'obligeant , dit-elle , à garder des meſures pendant l'abſence de Don Gaſpard ; elle vous défend de faire chanter des vers la nuit ſous ſes fenêtres , & de faire entendre le ſon des flûtes & des guitarres. En un mot , elle vous interdit toutes les galanteries bruyantes. Cette défenſe , je l'avoüe , eſt aſſez

triste pour un Espagnol ; mais en récompense, il vous est permis d'écrire & de vous flatter même qu'on vous honorera d'une réponse.

Leonor connut toute la violence de mes feux, par les transports de joye que je fis éclater à ce discours ; & je ne sçais, tant elle avoit de tendresse pour moi, si le plaisir qu'elle prit à me voir si content, n'égala point celui qu'elle me causa. L'entremise d'une sœur à qui mes interêts étoient si chers, me fut d'un grand secours : J'eus pendant deux mois avec la belle Castillane, non-seulement un commerce de lettres, mais même quelques entretiens nocturnes au travers d'une petite fenêtre grillée qui donnoit sur une ruelle derriere la maison de sa tante. Jusques-là tout alloit le

mieux du monde ; tout tournoit au gré de mes desirs ; & neanmains tandis que l'amour me faisoit des jours si heureux , la fortune jalouse m'en préparoit de miserables.

D. Gaspard revint de Biscaye & résolut de retourner à Burgos avec sa fille. Je sentis toutes les allarmes d'un amant qui craint de se voir séparer de ce qu'il aime , & D. Inès me parut les partager. Par bonheur pour moi , D. Juanna , qui chérissoit sa niéce , ne voulut pas consentir qu'on la lui enlevât ; si bien que Don Gaspard n'osant déplaire en cela à une riche sœur dont ses enfans devoient heriter , eut la complaisance de la lui laisser. Je fus à peine affranchi de la peur de perdre Inès , que j'eus un plus juste sujet encore d'être saisi de la même crainte. Un

jour que Leonor étoit avec plusieurs autres Dames chez Dona Juanna, il rriva un courrier dans la chambre où étoit la compagnie. Il remit une lettre à la belle Castillane, qui se retira vers l'estrade & ouvrit le paquet. Comme elle en faisoit la lecture, ma sœur, qui l'observoit, remarqua qu'elle avoit un air gai, & que selon toutes les apparences, le papier qu'elle lisoit contenoit des choses qui lui faisoient plaisir. De plus, Leonor prit garde qu'Inès après avoir lû la lettre, appella une servante, & lui dit quelques mots à l'oreille; & qu'ensuite la soubrette lui répondit d'un ton assez haut pour être entenduë, qu'elle lui conseilloit de suivre son inclination.

Quand ma sœur m'eut rapporté ces paroles, & fait part

de ses remarques, nous nous mîmes à faire des commentaires peu réjoüissans pour moi. Nous jugeâmes que j'avois un rival qui n'étoit pas malheureux. Toutes nos conjectures aboutirent-là; & il ne fut plus question que de sçavoir quel étoit le cavalier qui me disputoit la fille de D. Gaspard. Pour en être instruits, nous gagnâmes par des presens Theodora, la suivante de cette Dame, & nous la fîmes parler. Elle nous apprit que sa maîtresse étoit aimée de D. Martin de Trévigno, gentilhomme des plus riches de Biscaye, & qu'ils s'écrivoient tous deux assez souvent; je vous promets, ajouta la soubrette, que je vous ferai voir la réponse qu'elle doit faire à la derniere lettre qu'elle a reçuë de votre rival; car toutes ses dépêches passent par mes

mains ; c'eſt moi qui les remets au courrier.

Je priai Theodora de tenir ſa promeſſe ; ce qu'elle ne manqua pas de faire ; & voici ce que D. Inès mandoit à ſon Biſcayen :

JE ſuis ravie que vous ayez enfin obtenu ce titre de Chevalier de ſaint Jacques que vous deſiriez tant, & qui me prive depuis ſi longtems du plaiſir de voir l'unique objet de ma tendreſſe. Je ſerai charmée, n'en doutez pas, du prompt retour dont vous me flattez ; mais ſouvenez-vous que je vous défends de venir à Pampelune. J'ai mes raiſons. Allez à Burgos, & faites-y tous vos efforts pour déterminer mon pere à me rappeller auprès de lui, quelque répugnance qu'ait ma tante à ſouffrir que je la quitte. Il faut avoüer qu'elle me fait bien acheter ſa ſucceſſion. Adieu, puiſſai-

je vous retrouver aussi amoureux que je suis tendre & fidelle.

D. INE'S.

Je ne puis vous dire ce que je devins, lorsque j'eus lû cette lettre, qui m'apprenoit dans quels termes la perfide Inès en étoit avec Don Martin ; j'eus besoin des sages conseils de ma sœur pour ne pas perdre le jugement ; mais cette prudente fille sçut si bien me remettre l'esprit, qu'au lieu de m'abandonner à ma fureur & d'aller accabler de reproches la coquette, je pris le parti de dissimuler. Leonor suivit mon exemple, & de son côté la fille de D. Gaspard s'imaginant que nous ignorions ce qui se passoit, en usoit toujours avec nous de la même façon. C'étoit à qui cacheroit le mieux ses sentimens.

Je me trahiſſois juſqu'à lui écrire des lettres paſſionnées comme auparavant ; & elle me faiſoit des réponſes qui encheriſſoient ſur mes billets.

Tandis que nous vivions ſi cordialement enſemble , Don Gaſpard arriva à Pampelune. Il y venoit chercher ſa fille pour l'emmener à Burgos , où Don Martin s'étoit déja rendu. Mais D. Juanna s'oppoſa encore au départ d'Inès ; & quelques raiſons que ſon frere pût lui dire, elle n'y voulut jamais conſentir. D. Gaſpard n'oſant aller contre la volonté d'une ſœur qui auroit été femme à s'en venger par un teſtament, ceſſa de la contredire. Il fit plus , il quitta le ſéjour de Burgos pour demeurer avec elle à Pampelune. D. Inès auroit volontiers diſpenſé ſa tante d'avoir tant d'amitié pour

elle ; & ne doutant point de la prochaine arrivée de ſon Biſcayen , elle prévoyoit quelque embarras à nous tromper tous deux. Quelque artificieux que fût ſon eſprit , elle n'étoit pas là-deſſus ſans inquiétude , & je crois qu'elle auroit encore été plus en peine , ſi elle eût ſçû que je n'ignorois pas ſa manœuvre.

D. Martin de Trevigno parut bien-tôt à Pampelune en bon équipage ; il avoit pluſieurs laquais qui portoient une riche livrée , & il faiſoit une figure convenable à un Chevalier de ſon Ordre. Je le vis pour la premiere fois dans une Egliſe où la fille de Don Gaſpard entendoit la Meſſe. Sitôt que je l'apperçûs , je frémis ſans ſçavoir pourquoi ; ou pour mieux dire , j'eus un preſſentiment qu'il étoit

ce rival redoutable dont Theodora m'avoit parlé. Il ne tarda guere à me le faire connoître. Il aborda D. Inès ; la ſalua d'un air galant ; & la Dame , quoiqu'elle vît bien que je l'obſervois , le reçut d'une maniere à me faire mourir de jalouſie. Au lieu de ſe contraindre pour m'épargner la douleur d'être témoin de ſes bontés pour un autre, elle lui prodigua les plus doux regards , & me perça le cœur par les marques d'amour qu'elle lui donna. Lorſqu'elle ſortit de l'Egliſe , il l'accompagna juſques chez ſa tante , où il entra avec elle comme un homme qui avoit l'aveu de Don Gaſpard, pendant que plein de rage & de dépit , je me retirai chez moi, où je me livrai aux plus cruels mouvemens qui puiſſent agiter un jaloux.

Cependant D. Inès ayant apparemment fait reflexion que je pouvois n'avoir pas remarqué tranquillement l'accüeil gracieux qu'elle avoit fait à ſon Chevalier de ſaint Jacques, prit la peine de m'écrire ſur la fin de la journée un billet par lequel elle me mandoit que le cavalier que j'avois pû voir à l'Egliſe ne devoit point m'allarmer : que c'étoit un intime ami de ſon pere, & que comme tel, elle n'avoit pû honnêtement ſe diſpenſer de répondre à ſes politeſſes ; mais que tout cela n'étoit que pure civilité, que des devoirs de bienſéance, où le cœur ne mettoit rien du ſien : enfin, qu'il n'y avoit au monde qu'un ſeul homme qu'elle fût capable d'aimer, & que ce bien-heureux mortel étoit moi. Ce billet impoſteur me piqua & me fit pren-

dre la résolution de me venger; je me déguisai dès la nuit même, & j'allai m'embusquer aux environs de la maison d'Inès dans l'intention d'attaquer mon rival, si je le rencontrois. Je fus à peine arrivé à la porte, qu'il sortit un petit page, qui s'approchant de moi, me demanda tout bas, si j'étois le Seigneur D. Martin? Oüi, mon enfant, lui répondis-je sur le même ton. Aussitôt le page me mit entre les mains un papier, en me disant: que D. Inès, sa maîtresse, me prioit de faire ce qui étoit marqué dans cette lettre. Je l'assurai que je n'y manquerois pas; & je lui donnai une double-pistole avec quoi l'étourdi se retira aussi content, que s'il se fût bien acquitté de sa commission. Je retournai promptement chez moi très-impatient de sçavoir ce qui étoit

contenu dans le billet. Je l'ouvris, & j'y trouvai ces paroles:

OUi, Don Martin, je tiendrai la parole que je vous ai donnée aujourd'hui; je ſerai demain à minuit à la petite porte du Jardin.

Ces mots redoublerent ma fureur; & vous vous imaginez bien que ne reſpirant que vengeance, je paſſai une affreuſe nuit. Que l'aurore me parut lente à ſe lever, & que le jour qui la ſuivit fût long pour moi! Que vous dirai-je? Ma patience étoit à bout, quand l'heure que j'attendois arriva. Sitôt qu'elle fut venuë, je me rendis en diligence à la petite porte du jardin, & mon rival s'y trouva un inſtant après. Il s'avance pour entrer; mais m'approchant de lui: Arrêtez, Don Martin, lui dis-je; connoiſſez Don Felix de Peralte, & ſçachez qu'il vient ici troubler

troubler vos plaiſirs. La perfide fille de Don Gaſpard m'a écouté dans votre abſence. Elle m'a écrit pluſieurs lettres qui peuvent en faire foi. Pour me venger de ſa trahiſon, je veux priver cette Dame du tendre entretien qu'elle ſe promet d'avoir avec vous cette nuit.

Le Biſcayen fut choqué de ce diſcours : D. Felix, me répondit-il, vous êtes bien audacieux & bien injuſte en même-tems, de vouloir m'empêcher de parler à une Dame que j'aime depuis près de ſix ans, & dont je vous apprends que je ſuis favoriſé. Si c'eſt pour ſe divertir à vos dépens qu'elle a feint d'être ſenſible à vos ſoins, je déſapprouve ſa conduite ; un cavalier de votre naiſſance mérite plus de ménagement ; mais vous me permettrez de douter qu'elle

ait pouſſé la feinte juſqu'à vous écrire ; on connoît les cavaliers Navarrois ; ces Meſſieurs ſe vantent volontiers d'être fort bien avec des Dames dont ils ne ſont pas même connus le plus ſouvent. C'en eſt trop, D. Martin, lui répliquai-je ; puiſque vous oſez douter que j'aye reçu des lettres d'Inès, ce doute injurieux ſera la cauſe du combat que nous allons avoir enſemble. Apprenez que les Gentilshommes deNavarre ſont auſſi véridiques que ceux de Biſcaye.

En achevant ces paroles, je mis l'épée à la main ; & le Chevalier de ſaint Jacques eut bientôt tiré la ſienne. Nous nous battîmes courageuſement de part & d'autre ; mais D. Martin, pour ſon malheur, en voulant parer de ſon bouclier un coup que je lui portai, s'en acquitta

ſi mal, que mon épée lui entra fort avant dans la gorge & lui ôta la vie. Je le laiſſai étendu par terre, & m'introduiſant dans le jardin, dont je trouvai la porte entre-ouverte, j'y rencontrai D. Inés qui ſe promenoit avec Theodora en attendant ſon Chevalier : Ah ! parjure, lui dis-je en l'abordant bruſquement, ame double & ſans foi, vous ne me tromperez plus ! Je ſçais vos perfidies, & je viens de m'en venger en tuant mon rival. Je voudrois dans ce moment que vous l'aimaſſiez mille fois encore plus que vous ne faites, pour vous cauſer plus de douleur en vous apprenant ſa mort, & pour vous punir de vous être joüée de moi. Ce qui me conſole de la néceſſité où je ſuis de qüitter ma famille & ma patrie, c'eſt que je vais auſſi

m'éloigner de vous pour jamais.

Après avoir dit ces mots avec toute la fermeté d'un homme qui n'étoit capable alors d'écouter que sa colere, je sortis du jardin, où je laissai D. Inès évanoüie entre les bras de sa suivante. Je regagnai vîte la maison paternelle, où je fus obligé de réveiller mon pere, pour l'informer du triste accident qui venoit d'arriver. Il en fut d'autant plus surpris, qu'il avoit ignoré jusques-là mon amour pour la fille de Don Gaspard; & il en eut d'autant plus de chagrin, qu'il me voyoit réduit à prendre la fuite de peur de tomber entre les mains de la Justice. Considerant toutefois que le mal étoit sans remede, il me donna une bourse pleine de piéces d'or avec quelques pierreries, & me fit sortir de chez lui avant l'au-

rore, monté ſur le meilleur de ſes chevaux. Je traverſai la Navarre, & m'avançai à grandes journées dans la principauté de Catalogne ; je n'eus point de repos que je ne fuſſe à Barcelone ; encore m'embarquai-je dans cette ville avec précipitation ſur un vaiſſeau Genois qui s'en retournoit à Genes.

D'abord que je me vis en Italie, je devins tranquille ; & me trouvant en état de voyager dans un ſi beau pays, je formai le deſſein de le parcourir. Ainſi après avoir vû ce qu'il y a de plus curieux à Genes, je loüai un cheval, ayant vendu le mien avant mon embarquement, & tirant vers la Lombardie, je me rendis à la ville de Milan où je demeurai ſix mois.

En diſant adieu à mon pere, nous étions convenus que je lui

écrirois des lieux où je ferois quelque ſéjour, & que j'adreſſerois mes lettres à un religieux de Pampelune de ſes amis qui les lui remettroit en main propre. Nous nous ſervîmes de cette voye pour nous donner réciproquement de nos nouvelles. Un jour mon pere me manda que la fille de Don Gaſpard avoit été ſi touchée de la mort de Trévigno, qu'elle s'étoit retirée dans un Convent. Il m'avertit en même-tems que le bruit couroit en Navarre qu'un frere de D. Martin voulant venger le défunt, étoit parti de Biſcaye & me cherchoit de ville en ville. Quoique cet avis me causât peu d'inquiétude, je crus devoir prendre des précautions pour prévenir les ſurpriſes; je cachai mon nom, & ne dis à perſonne dans quel endroit d'Eſpagne j'é-

M'ennuyant à Milan, j'achetai un bon cheval, dans l'intention de m'en ſervir pour faire le tour de l'Italie, & je partis pour aller à Parme. Sur la fin de la ſeconde journée je quittai en rêvant une route qui m'auroit mené à une hôtellerie, pour ſuivre un ſentier qui m'engagea dans un pays coupé de halliers & de buiſſons. Je voulus retourner ſur mes pas & regagner le chemin dont je m'étois écarté; autre imprudence; au lieu de réparer par-là ma faute, je m'enfonçai dans un détroit d'où la nuit, qui ſurvint, ne me permit pas de ſortir. Il me fallut prendre le parti d'attendre le jour dans cet endroit. Je mis donc pied à terre, & après avoir débridé mon cheval pour le laiſſer paître à diſcrétion, je m'étendis ſur l'herbe, eſperant qu'un

long ſommeil ſuppléroit au défaut de la nourriture.

Mes yeux en effet commençoient à ſe fermer, lorſque j'entendis quelques cris funebres d'oiſeaux de mauvaiſe augure, qu'une voix plaintive accompagnoit par intervalles. Je me levai pour découvrir la cauſe du bruit qui frappoit mon oreille; je marchai vers le lieu d'où il ſembloit partir; & à la faveur de la foible clarté d'une lune couverte de nuages, j'apperçus un édifice qui me parut une Chapelle tombée en ruine & devenuë la demeure des choüettes & des hiboux. Je m'avançai pour l'examiner de plus près; & à meſure que j'en approchois, j'entendois plus diſtinctement le bruit qui ſe faiſoit en dedans. Tantôt tout l'édifice retentiſſoit de cris d'oiſeaux ſiniſtres, & tantôt

tôt je démêlois des plaintes & des gémiſſemens comme d'une femme, qui par un outrage de la fortune, ſe trouvoit malgré elle dans ce lieu plein d'horreur.

L'envie que j'avois d'apprendre ce que j'en devois penſer me fit entrer dans la maſure, non ſans frayeur ; car l'homme le plus intrepide à ma place n'en auroit pas été exempt, mais avec aſſez de courage pour pouvoir contenter ma curioſité. Je marche l'épée nuë à la main parmi les débris de la Chapelle, & j'arrive à une eſpece de tombeau d'où ſortit tout à coup une voix qui prononça ces paroles accompagnées de ſoupirs & de ſanglots : *O malheureuſe femme ! pourquoi faut-il que tu ſois condamnée à ſouffrir un ſi cruel tourment !*

J'avoüerai qu'à ces mots je ſentis un effroi mortel ; mon eſ-

prit ſe troubla. Je m'imaginai que c'étoit une ame en peine ; neanmoins tout tremblant & tout agité que j'étois, je ne laiſſai pas de parler à la voix que je venois d'entendre ; mais je lui adreſſai un diſcours qui marquoit bien le deſordre où étoient mes ſens. Eſprit immortel, lui dis-je, vous qui dégagé des liens du corps, expiés dans ce monument les fautes que vous avez commiſes pendant que vous êtiez enveloppé dans la matiere, dites-moi ſi je puis vous être utile ; je ſuis prêt à faire ce que vous m'ordonnerez. Ah, traître ! me répondit la voix, tu n'es pas content de m'avoir enfermée dans un tombeau; tu veux ajouter la raillerie à la cruauté ; la mort lente & inhumaine qui m'attend dans cet horrible ſepulchre devroit pourtant bien te ſatisfaire.

A cette réponſe qui me fit connoître que j'avois affaire à une perſonne vivante, la raiſon reprit ſur moi ſon empire, je perdis ma frayeur, & dis à la femme affligée : Qui que vous ſoyez, ſçachez que je ne ſuis pas l'auteur de votre infortune ; vous parlez à un voyageur qui s'étant égaré ſe diſpoſoit à paſſer la nuit ſur l'herbe à deux pas d'ici ; j'ai oüi du bruit ; je ſuis entré dans cette maſure pour en ſçavoir la cauſe ; les premieres paroles que j'ai entenduës m'ont troublé le jugement ; j'ai cru que vous êtiez un eſprit ; dans cette imagination, je vous ai conjurée, & la réponſe que vous m'avez faite m'a deſabuſé. Je me conſolerai de m'être écarté de ma route, ſi je vous ſuis bon à quelque choſe. Ne perdons point de tems ; ſortez de l'endroit af-

freux où vous êtes, & me ſuivez ; j'ai un cheval à la porte de cette Chapelle, & je vous conduirai où vous jugerez à propos que je vous mene.

Seigneur, me répondit la Dame, je ne puis me tirer de ce tombeau, ſi vous ne m'aidez. J'y ſuis liée avec des cordes, & je n'ai rien de libre que la langue, que j'employerai le reſte de ma vie à remercier le Ciel de vous avoir fait paſſer par ici. Je m'approchai auſſitôt du monument, & j'y trouvai en effet une femme qui avoit les mains & les pieds garottés ; mais ce qui me fit le plus d'horreur, c'eſt que ſon corps étoit étroitement lié à celui d'un homme mort. Cette effroyable accolade me remplit de terreur. Je reculai: Genereux inconnu, me dit la Dame, ſeparez la vie de la mort ; défaites-moi promptement du

cadavre auquel je ſuis attachée; détruiſez l'ouvrage d'un jaloux furieux.

Je jugai par ces derniers mots, que l'état déplorable où l'on avoit réduit cette malheureuſe femme devoit être une nouvelle façon Italienne de punir une épouſe infidelle. Un galant homme ne balance point à ſecourir une perſonne qui a beſoin de ſecours : Je joignis la Dame, & me ſervant de mon épée pour rompre ſes liens, je la débarraſſai du cadavre qui l'incommodoit. Enſuite l'ayant tirée du tombeau & de la maſure, je la menai à l'endroit où paiſſoit mon cheval. Comme le jour parut quelques momens après, je la fis monter derriere moi; puis ſuivant un ſentier, ſans ſçavoir où il nous conduiroit, nous arrivâmes en peu de tems à Betola. Je

me reconnois, dit alors la Dame, qui avoit jusques-là gardé le silence, le lieu où je veux me retirer n'est qu'à deux milles de ce village. Seigneur, ajouta-t-elle en me montrant du doigt une route peu frayée, allons par là, s'il vous plaît, & nous gagnerons en moins d'une heure une ferme où vous serez reçu par des personnes sensibles au service que vous m'avez rendu. C'est entre les mains de mon pere & de ma mere que vous allez me remettre. O Anselme! ô Dorothée! poursuivit-elle en s'attendrissant, malheureux auteurs de ma naissance, quelle sera votre affliction, quand vous apprendrez l'injuste & cruel traitement qu'on a fait à votre fille! Cette apostrophe fut suivie de tant de soupirs & de larmes, que je ne pus me défendre de plain-

dre la Dame, quoique je doutaſſe fort qu'en la délivrant, j'euſſe arraché à la mort une victime tout-à-fait innocente.

Nous trouvâmes à la porte de la ferme un vieux homme & une vieille femme. C'étoient Anſelme & Dorothée. Ils ne reconnurent pas ſitôt leur fille, qu'ils firent paroître une extrême ſurpriſe. Juſte Ciel, s'écria le pere, c'eſt Lucrece! Vous ici ſans votre mari! Pourquoi n'eſt-il point avec vous? Lucrece pour toute réponſe fondit en pleurs, & s'affligea ſans meſure. Je vois bien, dit alors la mere, qu'Aurelio mon gendre a fait quelque extravagance. Les ſanglots de la jeune Dame redoublerent à ces paroles qui renouvelloient ſa douleur; ſi bien qu'Anſelme & Dorothée voyant qu'ils ne pouvoient tirer d'elle le recit

qu'ils en attendoient, s'adresserent à moi pour me prier de les instruire du sujet de ses peines, si je le sçavois. Je leur contai dans quel état & dans quel endroit j'avois rencontré leur fille; mais je leur dis que j'ignorois pourquoi son époux en avoit usé si cruellement avec elle. Pendant que je leur faisois ce détail qu'ils écoutoient avec horreur, Lucrece se remit un peu, & reprenant l'usage de sa voix, elle nous fit une histoire, ou peut-être un roman pour sa justification.

Aurelio mon mari, nous dit-elle, est l'homme d'Italie le plus jaloux, & le plus capable dans ses accès de se porter aux extrémités les plus violentes. Il m'a soupçonnée, je ne sçais sur quelles apparences, d'avoir fait une attention coupable à la jeunesse & à la beauté d'un de ses do-

mestiques. Dans cette imagination, après avoir poignardé le malheureux qu'il croyoit digne de ce châtiment, il nous a liés tous deux avec des cordes, & à l'aide de l'un de ses gens dévoüé à ses fureurs, il nous a transportés dans cet état au lieu où ce Cavalier genereux m'a trouvée.

Anselme & Dorothée qui n'étoient pas à se repentir d'avoir livré leur fille au Seigneur Aurelio, dont ils connoissoient le caractere, furent penetrés de la plus vive douleur à ce recit. Ils joignirent leurs pleurs aux nouvelles larmes que répandit Lucrece, qui acheva de leur persuader qu'elle étoit innocente, en leur disant: Vous jugez bien que si j'avois quelque chose à me reprocher, je n'aurois pas l'insolence de venir me présenter devant vous: Bien loin d'oser me jetter

dans vos bras, je fuirois la maison paternelle ; j'irois au bout du monde cacher la honte d'avoir démenti l'éducation que vous m'avez donnée.

Le pere & la mere crurent leur fille sur sa parole, se reprocherent de l'avoir si mal mariée, & la reçurent enfin avec toute la tendresse qu'elle pouvoit attendre d'eux. Ensuite ils me firent mille remerciemens de l'avoir sauvée par ma genereuse assistance d'un infaillible trépas. Ils me proposerent de m'arrêter quelque tems dans leur ferme ; mais je n'y voulus demeurer qu'un jour ; après quoi m'étant fait enseigner le chemin de Parme, je me rendis à cette Ville si celebre par le séjour qu'y fait ordinairement le Prince qui en est le Souverain.

Il n'y avoit pas trois jours que

j'y étois, qu'il m'y arriva une avanture qui pensa être la derniere de ma vie. Un après soupé je sortis de mon hôtellerie pour me promener dans la Ville, fort curieux de sçavoir si les Galans de Parme, pendant la nuit, ne chantoient pas leurs peines & leurs plaisirs sous les balcons de leurs Maîtresses. Il étoit déja plus d'onze heures qu'aucun son de guitarre n'avoit encore frappé mon oreille ; mais à minuit j'entendis de toutes parts des voix & des instrumens. Je m'avançai vers un carrefour où se donnoit un concert, qui me parut dans le goût Espagnol ; ce qui me fit juger que c'étoit quelque Cavalier de ma nation qui regaloit d'une serenade une Dame qu'il aimoit. J'écoutois avec plaisir ce concert, lorsque la musique cessa tout à coup. Un bruit

d'épées ſucceda au ſon des violons ; & un moment après , j'apperçûs un homme qui ſe battoit en reculant contre trois autres qui le pouſſoient tous enſemble avec beaucoup de vigueur. L'inégalité de ce combat me choqua ; je tirai mon épée , & courant me ranger auprès du Cavalier , qui ne pouvoit manquer à la fin de tomber ſous les coups de ſes ennemis , je le ſecondai ſi bien , que nous les obligeâmes à ſe retirer avec quelques bleſſures qu'ils n'auroient peut-être point reçûës , ſi je ne me fuſſe pas mis de la partie.

Le Cavalier que je venois de ſecourir ſe montra fort ſenſible à ce ſervice. Il ne pouvoit ſe laſſer de m'en remercier : Seigneur , lui dis-je en langue Caſtillane , ce que je viens de faire pour vous ne mérite pas tant de

remerciemens. Pouvois-je voir de ſang froid dans le peril un de mes compatriotes ? car je vous crois Eſpagnol. Vous ne vous trompez pas, me répondit-il ; je ſuis de Biſcaye, & Don Gregorio de Trévigno eſt mon nom. Et vous, ajouta-t-il, dans quelle Province d'Eſpagne avez-vous pris naiſſance ? Apprenez-moi de grace qui vous êtes ; que je ſçache à qui je ſuis ſi redevable. Diſpenſez-moi, lui repliquai-je, de ſatisfaire votre curioſité. Si je la contentois, vous ſeriez peut-être fâché de m'avoir obligation.

O Ciel ! s'écria le Biſcayen ; ſeriez-vous Don Felix de Peralte ? Oüi, lui dis-je, c'eſt moi qui ai tué votre frere à Pampelune ; c'eſt moi que vous êtes venu chercher en Italie, & que le hazard vous fait rencontrer en ce moment. Le ſeçours que vous a

prêté mon bras est un piége que la fortune vous a tendu pour me dérober à votre vengeance; mais je ne veux pas vous échapper. N'ayez point d'égard à un service que j'aurois rendu à un autre comme à vous, & ne regardez que l'offense reçûë. Vengez la mort d'un frere. . . Le feriez-vous à ma place, interrompit Don Gregorio? Parlez, je me reglerai là-dessus. Vous m'embarrassez, lui repliquai-je. Si vous aviez tué mon frere, & que je vous dûsse la vie, je m'imagine que ma reconnoissance m'empêcheroit d'écouter mon ressentiment. Hé pourquoi, repartit-il, voulez-vous que j'en use d'une autre maniere? Pensez-vous que j'aye moins de délicatesse que vous sur les procedés? Non, Don Felix, je sçais ce que l'honneur exige de moi dans cette conjoncture; le sang a beau en mur-

murer, je ne vous mets plus au nombre de mes ennemis. Vous avez réparé vous-même l'injure que vous avez faite à ma famille, puiſque la même épée qui a tranché les jours de Don Martin, a conſervé ceux de Don Gregorio : Je fais plus, je vous offre mon amitié ; accordez-moi la vôtre.

Croirez-vous bien que dès ce moment ce Cavalier & moi nous formâmes la plus étroite liaiſon? Il m'apprit ſa demeure ; je lui enſeignai la mienne, & nous ne nous ſeparâmes point ſans nous promettre réciproquement de nous revoir le lendemain matin. En effet, le jour ſuivant nous étant tous deux levés de bonne heure dans l'intention de nous prévenir l'un l'autre, nous nous rencontrâmes en chemin. Après les premiers complimens, il me

dit qu'il vouloit me donner la connoiſſance d'un Seigneur de la Cour avec lequel il étoit fort bien. En même tems il me mena chez le Comte Guadagni favori du Duc & premier Gentilhomme de ſa Chambre , auquel il me preſenta , en lui diſant : Vous voyez Don Felix de Peralte, cet ennemi mortel que je cherchois par-tout pour me couper la gorge avec lui. C'eſt preſentement un de mes meilleurs amis. Par quel miracle, répondit le Comte, ce grand changement s'eſt-il fait? Alors Don Gregorio lui raconta notre avanture, avoüant que ſans mon aſſiſtance, il auroit perdu la vie. Le Comte après avoir écouté ce détail avec beaucoup d'attention, nous félicita ſur un évenement qui nous reconcilioit tous deux, & terminoit ſi heureuſement une affaire d'honneur,

neur, qui ne finit ordinairement que par la mort d'une des parties.

Guadagni trouva cet incident ſi ſingulier, qu'il ne put s'empêcher d'en parler au Duc ſon maître, qui voulut par curioſité me voir & m'entretenir. J'eus le bonheur de plaire à ce Prince, qui pour m'arrêter dans ſa Cour me fit Lieutenant de ſes Gardes. Son favori d'un autre côté me prit en affection, de ſorte que je pouvois me flatter de faire un jour la plus brillante fortune. J'eus de quoi charmer mon pere, en lui faiſant ſçavoir comment j'étois devenu ami de Don Gregorio, & en lui mandant la ſituation favorable où j'étois à la Cour de Parme. Auſſi m'aſſura-t-il dans ſa réponſe, qu'il n'avoit jamais reçu de lettre qui lui eût fait tant de plaiſir que celle-là.

Je m'attachai donc à me rendre agréable au Duc, & je fis des progrès si rapides dans les bonnes graces de ce Prince, qu'en moins de deux années, je parvins à remplir la place du Comte Guadagni, qui la laissa vacante par sa mort. Vous jugez bien qu'on ne vit pas sans peine à la Cour un Etranger occuper un poste de cette importance. L'envie arma contre moi tous les Seigneurs qui croyoient le mériter. Ils se liguerent ensemble pour me perdre dans l'esprit du maître;ils y employerent tous leurs soins & tous les artifices dont les courtisans sont capables; mais leurs efforts furent inutiles; je dirai même que plus ils firent joüer de ressorts pour ébranler ma fortune, plus ils travaillerent à l'affermir. Il est vrai qu'il n'étoit pas facile de m'ôter

la confiance d'un Prince dont je connoiſſois les vices & les vertus. Guadagni avec cette connoiſſance avoit toujours conſervé ſon crédit, & j'eſperois que je ne ſerois pas plus maladroit que lui. Effectivement je trouvai le ſecret de me rendre ſi néceſſaire au Duc, qu'il ne voyoit plus que par mes yeux. Jamais favori n'a eu plus d'aſcendant ſur ſon maître. On m'appelloit le Coadjuteur des Etats de Parme.

Tous les courtiſans cedoient donc à mon étoile; mais mon pouvoir étoit balancé par une Dame pour qui le Duc avoit une paſſion aveugle. La Marquiſe Origo, femme de ſon premier écuyer, étoit cette dangereuſe perſonne. Quoiqu'elle ne fût plus dans ſa premiere jeuneſſe, elle ne laiſſoit pas d'être la plus

piquante beauté de la Cour ; comme elle en étoit la plus artificieuſe. D'abord qu'elle vit le Prince dans ſes filets, elle forma le deſſein de m'écarter de lui, pour le poſſeder toute ſeule, comme de mon côté je me préparai à le détacher d'elle, ainſi que cela ſe pratique entre les maîtreſſes & les favoris des Grands. Pour en venir à bout de part & d'autre, nous commençâmes à nous rendre mutuellement de mauvais offices. Quand j'étois avec le Duc, je ſaiſiſſois toutes les occaſions de parler d'elle malignement, & lorſqu'elle étoit avec lui, elle me ménageoit encore moins. Ce Prince qui n'avoit que le défaut d'être trop bon, tantôt écoutoit la Marquiſe & tantôt ajoûtoit foi à ce que je lui diſois. Imaginez-vous un vaiſſeau qu'agi-

tent deux vents contraires & qui cede tour à tour à l'un & à l'autre.

Ma redoutable ennemie ne l'étoit point des plaiſirs de ce monde ; elle avoit la réputation de n'être pas plus fidelle au Duc, ſon amant , qu'au Marquis ſon époux. Je dreſſai mes batteries de ce côté-là. Je la fis obſerver par des eſpions que je payai bien & qui me ſervirent de même. Ils m'apprirent que la Dame s'étoit entêtée depuis peu du Comedien Octave , premier acteur de la troupe du Prince ; que non contente de le faire venir preſque tous les jours à ſa toilette , elle ſe donnoit quelquefois la peine d'aller chez lui le matin dans un caroſſe de loüage & déguiſée en femme du commun ; enfin , que je ne devois pas douter qu'ils ne fuſſent en commerce de galanterie.

Ce rapport me cauſa beaucoup de joye ; mais avant que d'en tirer l'avantage que j'en attendois , je voulus m'aſſûrer de la verité. Pour cet effet, j'envoyai chercher Octave & l'engageai à ſouper têtê à tête avec moi , en lui diſant, que j'avois une affaire de la derniere conſequence à lui communiquer : Octave, lui dis-je, ſur la fin du repas, j'ai une aſſez fâcheuſe nouvelle à vous annoncer : Le Duc ſçait que la Marquiſe Origo a pris du goût pour vous & que vous avez ſouvent avec elle de ſecrets entretiens.

Le Comedien pâlit à ce diſcours & ſe troubla. Tout bon acteur qu'il étoit, il en fut déconcerté. Je ne fis pas ſemblant de remarquer ſon deſordre , & je continuai de cette ſorte : Vous ſçavez que je ſuis de vos amis.

Je vous l'ai témoigné plus d'une fois, & je prétends vous le prouver dans cette occasion, en vous donnant un bon conseil. Sçavez-vous ce que je ferois à votre place ? J'irois me jetter aux pieds du Prince, & je lui avoüerois tout. Vous connoissez sa bonté. Un aveu franc & sincere calmera son couroux. Je suis sûr qu'il vous pardonnera de n'avoir pû résister aux avances d'une si belle Dame. Je m'offre à vous présenter à Son Altesse, & même à lui parler en votre faveur.

Octave avoit trop d'esprit pour ne pas se défier d'un semblable conseil donné par un homme qu'il sçavoit bien-être l'ennemi mortel de la Marquise; peut-être même penetra-t-il ma malice, & jugea-t-il que je ne lui conseillois de faire une dé-

marche ſi délicate, que pour avoir la preuve d'une choſe dont je n'avois que des ſoupçons. Auſſi prit-il le parti de nier qu'il eût jamais été aſſez temeraire pour oſer élever ſa penſée juſqu'à la Marquiſe. Cependant rien n'étoit plus veritable, & j'en fus pleinement convaincu deux jours après.

Un de mes eſpions vint me dire à mon levé que la Marquiſe Origo, en caroſſe de loüage & ſous ſon déguiſement ordinaire, venoit d'entrer chez Octave & qu'il ne tiendroit qu'à moi de la voir ſortir. Je m'habillai à la hâte & ſuivis l'eſpion avec lequel je me cachai à quelques pas de la maiſon du Comedien. Nous apperçûmes bien-tôt la Dame, que je reconnus à ſon allure, malgré ſon traveſtiſſement; pour être encore plus ſûr de mon fait, je

je la joignis & lui levai le voile qui lui couvroit le viſage. Elle pouſſa un cri d'étonnement à ma vûë. Je voulus lui faire des excuſes, feignant de l'avoir priſe pour une autre; mais elle s'éloigna de moi ſans prononcer une parole, regagna le caroſſe qui l'attendoit & diſparut en un clin d'œil.

Charmé de pouvoir aſſurer moi-même qu'elle avoit été chez Octave, je courus au palais d'un air de triomphe pour raconter au Duc ce que j'avois vû. Malheureuſement il venoit de ſortir & il ne revint que deux heures après. En arrivant il remarqua de l'émotion ſur mon viſage: Qu'avez-vous, me dit-il, vous paroiſſez agité? Seigneur, lui répondis-je, votre Alteſſe m'eſt trop chere pour n'être pas ſenſible à l'indigne tra-

hiſon qu'on lui fait. Parlez-moi plus clairement, reprit-il, qui me trahit ? Et quelle perfidie m'a-t-on faite ? La Marquiſe, lui répliquai-je, eſt une infidelle que vous devez abandonner. L'ingrate oubliant ce qu'elle doit à votre amour qui l'honore . . . Peralte, interrompit le Prince en me regardant d'un œil irrité, prenez garde à ce que vous dites. Voilà comme vous êtes. Votre haine empoiſonne toutes les actions de la Marquiſe, & vous la condamnez ſur la moindre apparence. Quel nouveau crime a-t-elle donc commis pour mériter que vous lui donniez les noms d'ingrate & d'infidelle ? Je pourrois, lui dis-je, l'appeller d'un nom encore plus odieux: elle a ce matin été chez le comedien Octave en caroſſe de loüage & déguiſée en femme du

commun. Je l'ai vû ſortir de la maiſon de cet hiſtrion, où l'amour la conduit aſſez ſouvent.

Quelle calomnie, s'écria le Duc! Peut-on imputer à la Marquiſe des ſentimens ſi bas? Heureuſement pour elle, je connois ſon innocence & la fauſſeté de votre accuſation. Je viens tout à l'heure de chez cette Dame, qui eſt malade, & qui même s'eſt fait ſaigner ce matin. On lui a tiré trois palettes de ſang, qui ſont encore ſur une table dans ſon appartement. Que diriez-vous ſi je vous les faiſois voir? Je dirois, lui répondis-je, que ce ſang n'eſt pas le ſien, & que c'eſt un artifice dont elle ſe ſert pour confondre mon accuſation. Le Prince me traita d'opiniâtre, & quelque choſe que je puſſe lui dire contre l'accuſée, il donna le tort à l'accuſateur.

Pour sçavoir ce que je devois penser des palettes de sang, je chargeai mes espions de découvrir le Chirurgien de la maison de la Marquise & de me l'amener. Ce qui fut bientôt fait: mon ami, lui dis-je pour l'intimider, le Duc vous ordonne, sous peine de prison perpetuelle, de m'apprendre si vous avez ce matin saigné la Marquise Origo. Le Chirurgien pâlit à ces paroles & me répondit d'un air effrayé: il n'est pas besoin qu'on me menace pour me faire obéir aux ordres de mon Souverain; & pour répondre à votre question, je vous dirai que ce matin l'on m'est venu chercher de chez la Marquise Origo pour aller saigner une de ses femmes. J'y ai été. J'ai tiré trois palettes de sang à la soubrette & je me suis retiré. Ce n'est donc pas, lui ré-

pliquai-je, la Marquiſe que vous avez ſaignée ? Non vraiment, répartit-il ; je n'ai pas même vû cette Dame.

Sur le rapport de ce Chirurgien, j'aſſûrai le Duc que les trois palettes de ſang n'avoient point été tirées des veines de ſa maîtreſſe, qui ne diſoit avoir été ſaignée & ne faiſoit la malade que pour faire croire qu'il n'étoit pas poſſible qu'elle eût été le matin chez Octave dans l'état où elle ſe trouvoit. Le Prince que ſon amour aveugloit, ne pouvoit s'imaginer qu'elle fût capable d'un pareil manége : Il faudroit, s'écria-t-il, que la Marquiſe fût une grande friponne pour avoir recours à cet artifice. C'eſt ce que j'approfondirai tantôt, pourſuivit-il ; je verrai ſon bras ; s'il n'y a point de piqueure de lancette, je croirai tout ce

que vous m'avez dit, & je romprai pour toujours avec la coquette; mais, Peralte, ajouta-t-il d'un air menaçant, s'il y en a, comptez que je vengerai la Dame de vos jugemens temeraires. Je me ſoumis à toute ſorte de châtimens ſi elle avoit le bras nouvellement piqué, tant j'étois perſuadé qu'elle s'étoit contentée de dire au Duc qu'elle avoit été ſaignée.

Il retourna donc le ſoir chez elle, ſous prétexte de vouloir s'informer par lui-même de l'état de ſa ſanté. Je ne vous dirai point quelle converſation ils eurent enſemble, ni ce qui ſe paſſa entre eux; mais quand je me préſentai le lendemain devant le Prince, il me fit un accüeil glacé: Peralte, me dit-il, la Marquiſe a été ſaignée. C'eſt un fait certain. J'ai ôté la compreſſe qu'elle a au

bras, & j'ai vû la piqueure. Je ne veux plus que vous troubliez mon repos par des accuſations pleines de témerité ; & j'aime mieux qu'une maîtreſſe me trompe, que de devoir ſa fidelité au ſoin de veiller ſur elle.

A ce diſcours, qui me rendit muet & confus, je jugeai que le Chirurgien à qui j'avois parlé n'avoit pas été ſincere, ou que la Marquiſe s'étoit fait ouvrir la veine par un autre. Le Duc expliqua mal mon ſilence, & me regardant comme un faux délateur, qui ſe voyoit confondu, il me tourna le dos, & me fit dire par le capitaine de ſes gardes de ne plus paroître à la Cour. Je ſentis d'abord, je l'avouë, vivement ma diſgrace, & j'eus un dépit mortel d'avoir été la duppe d'une femme que je m'étois flatté de perdre ; mais j'appellai

à mon ſecours la Philoſophie ; qui me fit voir d'un autre œil la place que je venois d'occuper. Le Ciel même s'en mêla, en m'inſpirant des ſentimens qui me détacherent peu à peu du monde. Je m'éloignai donc de la Cour de Parme, & gagnai la ville de Genes, où je n'attendis pas long-tems l'occaſion de repaſſer en Eſpagne. Je m'embarquai ſur un vaiſſeau freté pour Alicante, où étant heureuſement arrivé, j'achetai un cheval & pris le chemin de Pampelune. Je paſſai comme vous un ſoir auprès de cet hermitage & demandai à y loger, ne connoiſſant pas le pays. On m'ouvrit la porte & je fus reçu par un Hermite de quatre-vingt ans, qui marchoit encore ſans bâton, & joüiſſoit d'une ſanté parfaite. Il me fit le même traitement que je vous fais

& me tint des discours qui acheverent de me déterminer à renoncer au monde.

Pour vous dire le reste en deux mots, je priai le vieillard de me permettre de vivre avec lui dans cette solitude. Il y consentit. J'y demeurai; & dès ce moment ne voulant plus m'occuper que de mon salut, je m'enterrai dans cet Hermitage. Je n'allai pas même à Pampelune. Le plaisir de revoir mon pere & ma sœur fut le premier sacrifice que je fis à Dieu. J'ai passé ici vingt années avec ce bon Hermite, & il y en a dix qu'il est mort.

Le Solitaire en cet endroit finit son recit. Je le remerciai de sa complaisance, & lui dis en souriant, que je me sentois tenté de suivre son exemple. Vous êtes encore trop jeune, me répondit-il, pour embrasser un

genre de vie, qui demande un homme revenu des amuſemens du ſiecle. Il faut bien connoître le monde, quand on veut le quitter; c'eſt le défaut de cette connoiſſance qui remplit les Cloîtres de mauvais Religieux.



CHAPITRE IX.

Estevanille prend congé de l'Hermite, & se rend à Saragosse, d'où il retourne à Rodenas chargé d'une heureuse nouvelle pour Don Christoval. Suites de cette nouvelle.

JE fus debout le lendemain dès la pointe du jour. Je dis adieu à mon hôte après l'avoir remercié de la bonne reception qu'il m'avoit faite; je remontai à cheval, & piquai vers Saragosse où j'arrivai avant midi.

Je trouvai Monsieur le Gouverneur & sa fille qui s'entretenoient dans une salle avec l'Evêque de Salamanque. Sitôt qu'ils m'apperçurent, ils commencerent à me faire des questions tous

à la fois : Comment ſe porte mon gendre ? Dis-moi des nouvelles de mon neveu ? Dans quel état as-tu laiſſé mon mari ? Meſſeigneurs, Madame, leur répondis-je, mon Maître joüit d'une ſanté parfaite ; & quant à la maniere dont Monſieur d'Albarazin en uſe avec lui, voici des Lettres qui vous en inſtruiront amplement. A ces mots, je tirai de ma poche mes papiers, & délivrai à chacun ſa dépêche.

Je m'imaginois qu'ils ſe contenteroient d'un aſſez long détail que D. Chriſtoval leur faiſoit des conſiderations & des égards qu'on avoit pour lui à Rodenas ; mais point du tout. Ils ſe remirent à m'interroger : ils m'obligerent à leur raconter juſqu'aux moindres particularités de notre voyage, & même à leur faire une exacte deſcription du Châ-

teau de l'Evêque d'Albarazin. Encore n'en fus-je pas quitte pour cela ; car l'après-dînée D. Anna voulant avoir avec moi un entretien particulier, me fit appeller : Hé bien, Gonzalez, me dit-elle, si vous nous avez fait, comme je n'en doute pas, un fidelle rapport, votre Maître doit être fort satisfait de se voir dans un séjour plein de charmes, & où l'on ne songe qu'à le divertir. Je suis persuadée qu'avec le secours des plaisirs qu'on lui procure à Rodenas, il soutiendra facilement mon absence. Ah! Madame, lui répondis-je, jugez mieux du pouvoir de vos appas, & rendez plus de justice à un époux qui vous adore : ne pensez pas qu'aucun amusement soit capable de lui faire oublier une épouse telle que vous. Il n'est occupé que de sa

chere D. Anna : vous êtes toujours présente à son esprit : Estevanille, m'a-t-il dit à mon départ, j'envie ton bonheur : Tu vas revoir D. Anna, dont le Ciel en colere veut que je sois separé.

La Dame sourit en m'entendant parler de cette sorte. Ensuite prenant un air tendre : Ne me trompez-vous point, Gonzalez, me dit-elle ? Est-il bien vrai que Don Christoval compte les jours de notre éloignement ? Les jours, Madame, m'écriai-je ! Ah ! dites plûtôt les instans. Il succombera sous le poids de l'absence, si Dieu ne lui fait la grace d'y résister. Veritablement je dorois un peu la pilulle ; car enfin, quoique mon Maître fût fort amoureux de sa femme, il n'étoit pas homme à se laisser mourir de chagrin de ne la voir pas.

D. Christoval, reprit la Dame, sera bientôt à Saragosse. Du moins je me flatte de cette esperance. Mon pere a déja eu deux conferences avec les principaux parens de Don Melchior de Rida. Ils conviennent tous que ce Cavalier s'est justement attiré son malheur, & paroissent disposés à s'accommoder. Effectivement le Comte de Villamediana & l'Evêque de Salamanque firent si bien qu'ils terminerent promptement cette affaire, & me renvoyerent porter cette bonne nouvelle à Rodenas. Don Christoval y fut trop sensible pour pouvoir faire un plus long séjour dans ce Château ; il prit congé de l'Evêque d'Albarazin en lui témoignant toute la reconnoissance qu'il lui devoit, & s'en retourna gayement à Saragosse, où l'attendoit une épouse

qu'il aimoit autant qu'il en étoit aimé.

Son retour ramena la joye chez le Gouverneur ; on y fit de nouvelles fêtes, & les jeunes époux goûterent à loisir les douceurs de l'union conjugale. Après deux mois de réjoüissances, l'Evêque de Salamanque reprit le chemin de son Diocese avec sa niece & son neveu. Nous traversâmes à petites journées la Castille vieille, & nous nous arrêtâmes au Château de Rodiliana, qui est à l'entrée de la Province de Leon, & qui appartenoit à notre Prélat. Nous y demeurâmes trois semaines, pendant lesquelles toute la Noblesse des environs nous tint bonne compagnie. Comme on connoissoit Monseigneur pour un homme qui aimoit à voir grand monde à sa table, les plus petits

Hidalgos

Hidalgos venoient tous les jours dîner au Château avec le plumet au chapeau & la longue rapiere au côté. Ils se présentoient fierement devant sa Grandeur, qui les recevoit avec une politesse qui flatoit infiniment leur vanité. Enfinnous nous rendîmes à Salamanque, & nous allâmes tous loger au Palais Episcopal.

Fin du troisiéme Livre.

APPROBATION.

J'Ay lû par l'ordre de Monseigneur le Garde des Sceaux, un Manuscrit intitulé, *Histoire d'Estevanille Gonzalez*, *&c.* tirée de l'Espagnol, & j'ai crû que l'impression feroit plaisir au Public. Fait ce 28. Mai 1733. MOREAU DE MAUTOUR.

PRIVILEGE DU ROY.

LOUIS par la grace de Dieu, Roy de France & de Navarre : A nos amez & fu x Conseillers les gens tenans nos Cours de

Parlement, Maîtres des Requêtes ordinaires de notre Hôtel, Grand-Conseil, Prevôt de Paris, Baillifs, Sénéchaux, leurs Lieutenans Civils & autres nos Justiciers qu'il appartiendra : Salut. Notre bien amé PIERRE PRAULT, Libraire & Imprimeur à Paris, Nous ayant fait remontrer qu'il lui avoit été mis en main un Manuscrit qui a pour titre, *Histoire d'Estevanille Gonzalez, surnommé le Garçon de bonne Humeur, tirée de l'Espagnol, par le Sieur le Sage*, s'il Nous plaisoit lui accorder nos Lettres de Privilge sur ce necessaires : offrant pour cet effet de le faire imprimer en bon papier & beaux caracteres suivant la feüille imprimée & attachée pour modele sous le contre-scel des presentes. A ces causes, voulant traiter favorablement ledit Exposant ; Nous lui avons permis & permettons par ces Presentes, d'imprimer ou faire imprimer ledit Ouvrage ci-dessus specifié, conjointement ou séparément, & autant de fois que bon lui semblera, sur papier & caractéres conformes à ladite feüille imprimée & attachée sous notredit contre-scel, & de le vendre, faire vendre & débiter par tout notre Royaume pendant le tems de six années consecutives ; à compter du jour de la date desdites Presentes : Faisons défenses à toutes sortes de personnes de quelque qualité & condition qu'elles soient, d'en introduire d'impression étrangere dans aucun lieu de notre obéïssance ; comme aussi à tous Libraires, Imprimeurs & autres, d'imprimer, faire imprimer, vendre, faire vendre, débiter ni contrefaire ledit Ouvrage ci-dessus exposé, en tout

ni en partie, ni d'en faire aucuns extraits, sous quelque pretexte que ce soit, d'augmentation, correction, changement de titre, ou autrement, sans la permission expresse & par écrit dudit Exposant, ou de ceux qui auront droit de lui, à peine de confiscation des Exemplaires contrefaits, de quinze cens livres d'amende contre chacun des contrevenans, dont un tiers à Nous, un tiers à l'Hôtel-Dieu de Paris, l'autre tiers audit Exposant, & de tous dépens, dommages & interests; à la charge que ces Presentes seront enregistrées tout au long sur le Registre de la Communauté des Libraires & Imprimeurs de Paris, dans trois mois de la date d'icelles; que l'Impression de cet Ouvrage sera faite dans notre Royaume & non ailleurs, & que l'Impetrant se conformera en tout aux Reglemens de la Librairie; & notamment à celui du 10. Avril 1725. & qu'avant que de l'exposer en vente, le Manuscrit ou Imprimé qui aura servi de copie à l'impression dudit Ouvrage, sera remis dans le même état où l'Approbation y aura été donnée, ès mains de notre très-cher & féal Chevalier Garde des Sceaux de France, le Sieur Chauvelin; & qu'il en sera ensuite remis deux Exemplaires dans notre Biblioteque publique, un dans celle de notre Château du Louvre, & un dans celle de notre très cher & féal Chevalier Garde des Sceaux de France, le Sieur Chauvelin; le tout à peine de nullité des Presentes; Du contenu desquelles vous mandons & enjoignons de faire joüir l'Exposant ou ses ayans causes pleinement & paisiblement, sans souffrir qu'il leur

ſoit fait aucun trouble ou empêchement. Voulons que la Copie deſdites preſentes, qui ſera imprimée tout au long au commencement ou à la fin dudit Livre, ſoit tenuë pour dûëment ſignifiée; & qu'aux Copies collationnées par l'un de nos amés & feaux Conſeillers & Secretaires, foi ſoit ajoûtée comme à l'Original. Commandons au premier notre Huiſſier ou Sergent, de faire pour l'execution d'icelles tous Actes requis & neceſſaires, ſans demander autre permiſſion, & nonobſtant clameur de Haro, Charte Normande, & Lettres à ce contraires: CAR tel eſt notre plaiſir. DONNE' à Paris le deuxiéme jour du mois de May, l'an de grace mil ſept cens trente trois, & de notre Regne, le dix-huitiéme. Par le Roy en ſon Conſeil.

Signé, SAINSON.

Regiſtré ſur le Regiſtre VIII. de la Chambre Royale des Libraires & Imprimeurs de Paris, N°. 522. Fol. 508. conformément aux anciens Reglemens, confirmez par celui du 28. Février 1723. A Paris le 3. May 1733.

Signé, G. MARTIN, Syndic.